NUMÉRO 1046 1er OCTOBRE 1950

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

GAZETTE

LE

MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.250 fr.	1.600 fr.
6 mois	650 fr.	850 fr.

LE NUMÉRO : 125 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

Au Canada, aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

LETTRES A THÉODORE TRONCHIN

par VOLTAIRE

Les manuscrits originaux des lettres qui suivent se trouvent à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève, au fonds Tronchin, acquis en 1937. *Ce fonds contient près de six cents lettres adressées par Voltaire principalement à J.-R. Tronchin, son banquier, à Th. Tronchin, son médecin, et à Fr. Tronchin, membre du Conseil des Vingt-Cinq. Avec l'autorisation de M. Delarue, bibliothécaire en chef, et de M. Aubert, qui était alors conservateur des manuscrits, nous en avons pris copie en* 1939. *Pour des raisons diverses qu'il n'y a pas lieu d'énumérer ici, l'édition critique de l'ensemble de cette correspondance que nous avons entreprise il y a une dizaine d'années se termine maintenant seulement et paraîtra au Mercure de France dans le courant du mois.*

Quelques passages des lettres qui suivent ont paru dans l'ouvrage de Henry Tronchin : Théodore Tronchin *(Paris,* 1906*). Lorsqu'on les compare avec les manuscrits originaux, la nécessité d'une nouvelle édition de cette correspondance n'en paraît que plus pressante. Signalons ici, afin de ne pas surcharger de signes typographiques et de notes critiques le texte de Voltaire, que la publication de* 1906 *omet deux paragraphes de la première lettre, ne donne que trois lignes de la lettre II, six lignes de la lettre III, date du* 16 *septembre les fragments qu'elle donne de la lettre IV* (3 *septembre* 1766) *et du* 3 *septembre quelques fragments de la lettre V* (16 *septembre* 1766). *Le texte est tronqué parfois de telle sorte qu'il fournit une impression inexacte des sentiments respectifs de Voltaire et de Théodore Tronchin à l'égard de Rousseau. Quand Voltaire manifeste un peu de pitié pour Jean-Jacques, quand il estime que le docteur est trop dur dans ses jugements, quelques mots disparaissent de la lettre et on lit : « Je ne le crois pas au fond un scélérat, je peux me tromper, mais il me semble » etc.* (*p.* 295), *alors que le manuscrit original porte : « Quant au malheureux Rousseau, je ne le crois pas au fond*

un scélérat. Je pense que vous allez un peu trop loin. Je peux me tromper, mais il me semble » *etc.*

Nous avons suivi l'usage moderne pour la ponctuation, les accents et l'usage des lettres majuscules.

Les quatre premiers paragraphes de la lettre du 20 *mai* 1765 *(qui se terminent à : « Je vous garderai le secret ») sont de la main de Voltaire. Les caractères, fermes et nets d'abord, vont en s'amenuisant et paraissent de plus en plus faiblement tracés. La seconde partie de la lettre, dictée après qu'il fut revenu de son évanouissement, est de la main de Wagnière, son secrétaire.*

Les lettres II, III, IV et V, qui vont du 4 *août au* 20 *septembre* 1766, *forment une suite et nécessitent quelques explications.*

La condamnation du chevalier de La Barre et les circonstances atroces qui accompagnèrent son supplice, le 1er *juillet* 1766, *bouleversèrent violemment Voltaire. Poussé par un sentiment de terrible urgence, il envisagea d'adopter dans la lutte philosophique une tactique plus brutale et plus directe, qui lui imposait de quitter Ferney pour les Etats du roi de Prusse. Lausanne et Genève l'avaient également déçu : la Suisse calviniste l'avait entravé — ou avait tenté de l'entraver — presque autant que la France papiste. Il lui fallait la protection de Frédéric II s'il voulait écrire désormais sans atténuer ses attaques par les dénégations d'usage, sans doser soigneusement hardiesse et prudence, sans observer ni ménagement ni compromis.*

« En vérité, voici le temps de rompre ses liens et de porter ailleurs l'horreur dont on est pénétré », écrit-il à d'Alembert le 18 *juillet* 1766 (Correspondance Générale, *édition Garnier); et à Damilaville : « Je ne doute pas un moment que si vous vouliez vous établir à Clèves avec Platon [Diderot] et quelques amis, on ne vous fît des conditions très avantageuses. On y établirait une imprimerie qui produirait beaucoup; on y établirait une autre manufacture plus importante, ce serait celle de la vérité... Soyez sûrs qu'il se ferait alors une grande révolution dans les esprits, et qu'il suffirait de deux ou trois ans pour faire une époque éternelle. Les grandes choses sont plus faciles qu'on ne pense. Puisse cette idée n'être pas un beau rêve! Il ne faut que du zèle et du courage pour la réaliser... »* (Corr. Gén., 25 *juillet* 1766.) *« Si le Platon moderne voulait, il jouerait un bien plus grand rôle que l'ancien Platon. Je suis persuadé, encore une fois, qu'on pourrait changer la face des choses. »* (Corr. Gén., 28 *juillet* 1766, *à Damilaville.*)

D'ailleurs, à côté de l'indignation, le sentiment du danger entrait en jeu : « Vous savez que le conseiller Pasquier a dit en plein Parlement que les jeunes gens d'Abbeville qu'on a

fait mourir avaient puisé leur impiété dans l'école et les ouvrages des philosophes modernes! Ils ont été nommés par leur nom. C'est une dénonciation dans toutes les formes!» (Corr. Gén., 7 *juillet* 1766.)

Frédéric II offrait le château de Moylan, dans la Prusse Rhénane, mais cent détails étaient encore à régler. Les Encyclopédistes restaient assez indécis, en dépit des arguments de Voltaire, tantôt enthousiaste : « Oh! qu'il serait doux de vivre ensemble et de se rassembler, cinq ou six sages, loin des méchants et loin des obstacles! » (Corr. Gén., 20 *octobre* 1766), *tantôt irrité au point de ne pouvoir cacher son sentiment : « Un des plus grands malheurs des honnêtes gens, c'est qu'ils sont des lâches! On gémit, on se tait, on soupe, on oublie... »* (*V. à d'Alembert,* 7 *août* 1766.) *Pendant que les négociations se prolongeaient, il était d'importance majeure que le projet restât secret. On verra les efforts embarrassés du philosophe pour donner le change à un correspondant qu'il voulait ménager à tout prix : Théodore Tronchin disposait à Versailles d'une influence fort considérable; il était depuis le début de cette année « premier médecin » du duc d'Orléans, le roi lui-même l'appelait fréquemment.*

*Voltaire nie sans espoir d'être cru (et son cas rappelle le mot qu'on attribue à Oscar Wilde : « J'espère que vous ne croyez pas ce que l'on dit de moi, car c'est la vérité... » Il refuse de s'ouvrir à son correspondant, mais il réclame sa confiance et son appui, il fait appel à une solidarité ancienne. En effet, le docteur avait écrit plusieurs articles de l'*Encyclopédie; *il avait très activement soutenu Voltaire dans ses polémiques avec les pasteurs de Genève; enfin l'un et l'autre détestaient Jean-Jacques Rousseau. (Eludant sans grand succès les questions dont on le presse, poussé dans ses derniers retranchements, le philosophe revient chaque fois au terrain d'entente dont il est sûr en évoquant l'adversaire commun.) Mais dans la petite guerre civile qui divisait la république de Genève, Théodore Tronchin était dans un camp et Voltaire dans le camp ennemi, quoi qu'il fît pour déguiser.*

*Il s'agissait du vieux conflit entre le Conseil Général de Genève et le petit Conseil ou Conseil des Vingt-Cinq. Les patriciens avaient réussi peu à peu, depuis le XVI*e *siècle, à briser la puissance du Conseil Général, qui n'avait plus aucun moyen légal d'obtenir les réformes les plus justifiées. Les Vingt-Cinq constituaient une oligarchie de plus en plus fermée, et quelques familles, toujours les mêmes, s'y perpétuaient. Car si le Conseil Général gardait le droit d'élire les syndics, le Petit Conseil fournissait la liste des candidats : pour quatre postes vacants, il donnait huit noms. Aux représentations des citoyens, qui étaient devenues leur unique*

recours constitutionnel, le Petit Conseil répondait invariablement d'une manière négative; d'où les noms courants des partis « Négatifs » et « Représentants », depuis 1762. *Avant l'insurrection victorieuse de* 1792, *la bourgeoisie prit les armes à plus d'une reprise pour recouvrer ses droits, — en* 1707, *en* 1738, *en* 1766 *(à la suite de la condamnation des ouvrages de Rousseau), en* 1782. *Chaque fois, l'oligarchie au pouvoir, plutôt que de céder, obtint l'intervention militaire des trois Puissances Garantes, la France, Berne et Zurich, et leur médiation.*

Notons enfin que Voltaire était loin de se douter à quel point Théodore Tronchin était précisément renseigné. Les Archives d'Etat de Genève *nous apprennent que le ministre de Genève à Versailles, Crommelin, avait soudoyé des employés du ministère des Affaires étrangères pour obtenir copie du mémoire secret préparé par le philosophe : « ...J'ai obtenu au Bureau qu'on me prêtât pour deux heures la consultation envoyée par M. de Voltaire... J'en ai divisé les cahiers et j'ai mis deux copistes à la copier : la voici telle que le peu de temps que j'ai eu a permis de la voir... »* (lettres du Conseil, 4 *janvier* 1766). *Les lettres inédites de Du Pan que nous ne pouvons citer longuement fournissent aussi bien des indices sur l'atmosphère qui régnait pendant que cette correspondance s'échangeait : « ...Un certain homme a dit publiquement que Voltaire leur avait conseillé d'écraser les Tronchin s'ils voulaient parvenir au but... »* (10 *mars* 1766, *bibliothèque de Genève, Ms. vol.* 1542.)

ANDRÉ DELATTRE.

I

Lundy soir, 20e may 1765.

Mon cher Esculape, vous êtes entouré de vos dévots et dévotes qui acourent dans votre temple d'Epidaure. Je mêle mes vœux aux leurs, mais je vous importune le moins que je peux. Je soufre sans me plaindre touttes les misères attachées à la décadence de mon âge et à la faiblesse de ma constitution. La résignation vaut mieux que la prière.

Madame la duchesse d'Anville arrive. Je vous supplie de luy présenter ma lettre, et de faire valoir auprès d'elle

tous les sentiments d'attachement et de respect que je luy conserverai tant que je serai en vie. Mon extrême faiblesse ne me permet pas d'aller à Genève. Si je pouvais y aller, ce serait assurément pour elle et pour vous.

Tâchez d'avoir le temps de m'instruire en deux mots si madame la duchesse de Châtillon vient dans votre temple. Toutte ma petite famille vous encense avec moy, mon cher Esculape.

J'aprends dans le moment qu'un homme qui était *chargé de deux grands ministères* (1) les va quitter. Il restera toujours très grand seigneur. Je vous demande en grâce de me dire si vous croyez cette nouvelle. Je vous garderai le secret.

Il vient de m'arriver quelque chose de fort plaisant. Je vous ai écrit mon billet à plusieurs reprises. Je venais de me promener au grand soleil, la tête m'a tourné, j'ai été demi-heure sans savoir ce que je faisais. Je me suis fait vomir un peu. J'avais pris de la casse le matin. Je me suis trouvé sans idée. J'ai voulu achever le dernier article de ma lettre et je n'ai pu en venir à bout. Mon pouls était fort élevé, j'avais une petite sueur et ma vue était fort affaiblie.

Remarquez bien l'endroit de ma lettre que j'ai sous ligné. J'avais mis deux mots qui ne signifiaient rien du tout, c'était *Enolph, alnorph.* Je voulais absolument continuer ma phrase et je n'en pouvais venir à bout. J'ai pris le parti de me mettre dans mon lit, j'ai bu quelques goutes d'eau fraîche, enfin je suis revenu à moi et j'ai été étonné de mon Enolph alnorph. Je l'ai fait effacer proprement et j'ai mis quelque chose de raisonnable à la place. Mais ce n'a pas été sans peine.

Cela me fait voir combien l'homme est peu de chose, et que nos idées ne dépendent pas plus de nous que notre

(1) Choiseul était ministre de la Guerre et de la Marine depuis 1761. Son cousin Choiseul-Praslin était chargé des Affaires Etrangères. Le parti des Rohan intriguait pour fournir la remplaçante de Mme de Pompadour (morte en avril 1764) et venait de lancer Mme d'Esparbès, qui semblait à la veille d'être déclarée. Elle eut son appartement à Marly, crut habile d'écraser l'opposition dès ce moment et écrivit au roi des dénonciations contre Choiseul et Praslin. La manœuvre échoua.

digestion. Mais il y a longtemps que j'en étais convaincu.

Crescere sentimus pariterque senescere mentem (2).

4 pages in-12, les pages 1 et 2 de l'écriture de Voltaire, les pages 3 et 4 de l'écriture de Wagnière; sans adresse.

II

A Monsieur

Monsieur Tronchin, premier médecin de monseigneur le duc d'Orléans, au Palais Royal, à Paris.

4° auguste 1766.

Le fait est, mon cher Esculape, que le roi de Prusse aiant envoié à ma recommandation cent écus aux Sirven, j'ai pris encor la liberté de lui parler de deux Suisses qui voulaient établir à Clèves une manufacture. Je lui ai dit que j'aurais souhaitté être en état de faire le voiage avec eux (3). Voilà l'unique fondement de ce qu'il a dit à monsieur votre fils (4). Il est aussi faux (du moins quant à present) que je songe à quitter l'agréable maison que j'ai bâtie, qu'il est faux que je prenne le parti de l'énergumène Du Luc (5) contre le Conseil de Genève.

Au reste, Jean-Jaques doit être content. Il est déclaré à la fois un coquin par M. Hume (6) et un calom-

(2) *Praeterea gigni pariter cum corpore ut una*
Crescere sentimus pariterque senescere mentem.
LUCRÈCE, *De Natura Rerum.*

(3) Les lettres que Voltaire écrivit à Frédéric II pendant cette période sont malheureusement perdues. L'édition la plus complète de leur correspondance, celle de Koser et Droysen (*Briefwechsel Friederichs des Grossen mit Voltaire*, 3 volumes, Leipzig, 1908-1911), donne onze lettres du roi en 1766 et une seule de Voltaire, du 1er février.

(4) Le fils de Théodore Tronchin, François, se préparait à la carrière diplomatique et visitait les cours d'Allemagne. Il avait eu plusieurs entretiens avec Frédéric II.

Voltaire écrivit à Damilaville à mots couverts ce jour même, pour le mettre en garde : « Le seigneur allemand à qui on s'est adressé a eu la petite indiscrétion d'en dire quelque chose à un jeune homme qui peut l'avoir mandé à Paris. » (*Corr. Gén.*, 4 août 1766.) Il se hâta aussi d'adresser des reproches à Frédéric II, si l'on peut en juger par les dénégations de ce dernier : « Je n'ai point vu le fils de l'Hippocrate moderne, et ne lui ai point parlé. Je ne sais ce qui peut être transpiré du dessein de vos philosophes. Je m'en lave les mains. » (Edition Koser et Droysen, 1er septembre 1766.)

(5) Le célèbre géologue et physicien Jean-André De Luc (1727-1817) était le chef des « Représentants ».

(6) Le fils de Théodore Tronchin avait séjourné à Londres quelques mois plus tôt. Il logeait dans la maison de Hume lorsque Rousseau s'y arrêta deux jours, à la fin de février 1766. Ce fut un des griefs de ce dernier contre son hôte.

niateur infâme par tous les Médiateurs (7). Son orgueil sera un peu embarassé à faire une bonne sauce de ces deux plats. Soiez sûr, mon cher Esculape, que je serai toujours tendrement attaché à vous et aux vôtres. Toute ma petite famille vous fait les plus sincères compliments. Mettez-moi, je vous en prie, aux pieds de madame la duchesse d'Anville quand vous la verrez. Ne m'oubliez pas auprès de monsieur le fermier général (8).

Adieu, aimez toujours un peu votre admirateur et votre ami qui conservera ces sentiments jusqu'au dernier moment de sa vie.

2 pages in-4° de la main de Wagnière, signées « V » ; la 3e page blanche ; l'adresse sur la 4e.

III

20e auguste 1766.

Mon cher Esculape, je suis honteux et affligé de ne vous consulter que sur des bruits populaires. La prétendue lettre à M. le duc de la Valière est un mensonge auquel il ne manque que d'être imprimé. Il y a plus d'un an

Rousseau n'avait pas tort de considérer Théodore Tronchin comme un de ses pires ennemis. On peut en juger par le témoignage de Boswell, qui se trouvait à Genève en décembre 1764 et en janvier 1765. Sur le conseil de Voltaire, il alla se présenter à Théodore Tronchin qui, dès leur première entrevue, lui déclara que Rousseau avait abandonné ses enfants, qu'il était perdu de maladies vénériennes, qu'il était « un coquin, orgueilleux, ambitieux, méchant », etc... (1er janvier 1765.) (*Private Papers of James Boswell from Malahide Castle*, 1928, privately printed, 18 volumes. Volume IV : *Boswell with Rousseau and Voltaire*, p. 144).

Sur l'ensemble de l'affaire Hume-Rousseau, voyez le volume XVIII des *Annales Jean-Jacques Rousseau* et H. Guillemin, *Les Philosophes contre Jean-Jacques*, Paris, 1942.

(7) « 25 juillet 1766. Dans leur *Déclaration*, les Médiateurs de Genève flétrissent les « calomnies atroces » répandues sur le gouvernement genevois par les *Lettres de la Montagne.* » Louis Courtois, *Chronologie critique de la vie et des œuvres de J.-J. Rousseau*, Genève, 1923.

(8) Il s'agit de Jean-Robert Tronchin (1702-1788), qui fut le banquier de Voltaire à partir de décembre 1754 et, dans les années 1755-1761, son correspondant principal, sans en excepter d'Argental : nous allons publier plus de 300 lettres que Voltaire lui écrivit pendant cette période.

Jean-Robert Tronchin avait été nommé fermier général en 1762, malgré sa qualité d'étranger. De même son cousin Théodore Tronchin, malgré des difficultés en apparence insurmontables, fut nommé membre de l'Académie des Sciences de Paris : cependant, comme protestant, il ne pouvait en principe être reçu au rang des académiciens ordinaires et, comme attaché au duc d'Orléans, il ne pouvait être classé parmi les associés étrangers. Cf. les *Mémoires de Bachaumont* (Londres, 1783), xxi, 183-190.

que je ne luy ay écrit. Le prétendu voiage à Wezel n'a pas plus de réalité, et celuy qui a parlé à monsieur votre fils a bâti son sistème sur un bien mauvais fondement puisque la lettre qu'il m'écrit commence ainsi : *je soupçonne que vous voulez aussi venir à Wezel* (9). Or c'était très mal soupçonner. Je ne suis pas en état de faire ce voiage. J'ay bientôt soixante et treize ans, ma faiblesse augmente tous les jours, et je n'ay d'autre parti à prendre que d'attendre la mort en paix.

Je vous jure que les petites inquiétudes de quelques personnes de Genève sur le parti que je pouvais prendre dans vos dissentions sont encor plus mal fondées (10). Il faut n'avoir pas le sens commun pour imaginer que je sois le partisan de deux ou trois ennuieux énergumènes. Mais tout esprit de parti est toujours soupçonneux et injuste. J'ay reçu avec empressement vos amis; j'ay reçu les autres avec décence. Les Médiateurs et tous ceux qui me font l'honneur de venir chez moy savent que je ne me mêle de rien (11). Et je ne leur ai jamais parlé de vos différents.

9) Cf. une lettre inédite de Du Pan (bibliothèque de Genève, Ms. vol. 1542), datée du 13 août 1766 : « Il y a quelques semaines que Voltaire écrivit au roi de Prusse pour lui demander un asile dans sa ville de Vesel où il avait dessein de se retirer... On eut avis hier de Paris que le Parlement l'a décrété de prise de corps. »

(10) Voltaire écrivait à Damilaville le 16 octobre 1765 : « Il est absolument nécessaire que vous et vos amis vous répandiez [à Paris] dans le public que les citoyens ont raison contre les magistrats : car il est certain que le peuple ne veut que la liberté, et que la magistrature ambitionne une puissance absolue. »

(11) Beauteville, Taulès, Hennin, Choiseul, tous conjuraient Voltaire de cesser de se mêler des affaires de Genève. Voyez la *Correspondance Générale* de mai 1766; P. Chaponnière, *Voltaire chez les Calvinistes*, p. 160-161; P. Calmettes, *Choiseul et Voltaire*, p. 204-205. Le 5 mai, le Petit Conseil se fâcha et décida de porter à la Cour de France ses plaintes contre lui. Cf. les *Registres du Conseil* (Archives d'Etat de Genève), 1766, p. 860 sq.

Voltaire répondit à Choiseul en lui recommandant de profiter des dissensions de Genève pour y perpétuer « à l'amiable » la présence d'une garnison française et faire de la ville, « à l'amiable », une base pour des opérations éventuelles en Italie. (*Corr. Gén.*, lettre n° 6277, datée à tort février 1766. Pierre Calmettes (p. 272) propose juin 1766.)

Voltaire avait eu d'autre part la sollicitude d'envisager avec Frédéric II l'avenir de la population protestante de la ville : elle émigrerait vers les terres du roi de Prusse (édition Koser et Droysen, vol. III, p. 140 et 143). Les *Mémoires* de Cornuaud (20 septembre 1766, p. 53) fournissent une confirmation : Voltaire offre aux Natifs de les servir à l'étranger et assure « qu'il leur ferait obtenir les meilleures conditions, au cas que, par la nature des circonstances, ils se verraient forcés d'émigrer. Il est remarquable que M. de Voltaire terminait toujours ses discours aux Natifs par des offres pareilles. »

A l'égard de Jean-Jaques, c'est un fou ennemi du genre humain. Mais les Diogènes ne doivent point faire de tort aux Platons et aux Aristotes.

Ce prélat qui s'est vanté à vous d'*avoir si beau jeu* ne sait pas qu'il a très mauvais jeu, d'un bout de l'Europe à l'autre, chez tous les honnêtes gens. Comptez que l'amour propre est secrètement affligé de n'avoir pour soi que la canaille.

Je ne vous dirai rien de l'abomination du dixième siècle, ce que j'ay lu de cette histoire fait dresser les cheveux et rend la langue paralitique (12).

Je suis persuadé, mon cher Esculape, que si vous saviez quelque chose qui intéressât votre ami qui vous sera attaché jusqu'au dernier moment de sa vie, vous l'en avertiriez.

Toute la petite famille vous fait mille compliments.

4 pages in-8° autographes, signées « V » ; sans adresse.

IV

3e 7bre 1766.

Votre dernière lettre, mon Esculape, m'a sensiblement affligé. Vous n'êtes point fait pour donner des maladies, c'est à vous de les guérir. Mes neveux du Grand Conseil et du Parlement (13) m'ont instruit de tout. Je suis bien persuadé que, loin de parler à d'autres du faux bruit qui a couru, vous l'avez détruit dès sa naissance. Je suis très sûr aussi que votre cœur a été aussi sensible que le mien à l'abominable avanture qui a été la cause de tous ces vains discours répandus dans le public.

Je vous répète encor qu'il y a plus d'un an que je n'ai écrit à M. le duc de La Vallière (14).

(12) Le supplice du chevalier de La Barre (1er juillet 1766) est sans doute le coup le plus sensible que Voltaire ait reçu pendant toute la durée de son sejour à Ferney.

(13) L'abbé Mignot, son neveu, était clerc du Grand Conseil. Alexandre de Dompierre d'Hornoy, son petit-neveu (fils de Mme de Fontaine), était conseiller au Parlement depuis 1763.

(14) Voyez la lettre de Voltaire au duc de Lavallière, *Corr. Gén.*, 9 septembre 1766.

Vous me faittes une peine bien cruelle en prétendant que je vous ai dit que je prenais le parti du peuple contre le Conseil des Vingt-Cinq. Je vous ai dit que j'étais impartial sur le fond des demandes, comme je dois l'être, mais que je ne l'étais pas sur l'amitié que j'avais vouée à ceux des Vingt-Cinq qui sont liés avec vous. Je vous ai dit que je trouvais deux des demandes du peuple très justes, et les autres insoutenables. C'est sur ce plan que j'avais travaillé quand, après la mort de M. de Montpéroux (15), on me pria de concilier les esprits : j'envoiai un mémoire (16) que je fis consulter par des avocats de Paris. Je remis ce mémoire à M. l'ambassadeur (17) quand il arriva. Le premier point a déjà été réglé tel que les avocats l'avaient décidé. Je ne me suis mêlé depuis ce temps-là en aucune manière du procez des Représentants avec le Petit Conseil, et je me suis contenté de faire des vœux pour la paix.

Lorsqu'une vingtaine de Natifs (18) vinrent me prier de vouloir bien rédiger un compliment (19) et un

(15) M. de Montpéroux avait été le résident de France à Genève de 1750 à septembre 1765, date de sa mort. Très naïf, il écrivait au ministère en janvier 1755 : « Je crois qu'une des raisons qui ont déterminé M. de Voltaire à donner à cette maison des Délices la préférence sur d'autres, beaucoup plus belles, c'est celle du voisinage de la chapelle, et de la facilité d'y venir. »

Gaspard Fabry, premier syndic du Tiers Etat du pays de Gex, remplit les fonctions de résident de France à Genève jusqu'à l'arrivée de Hennin (16 décembre 1765).

(16) Ce mémoire (*Propositions à examiner pour apaiser les divisions de Genève*) a été publié pour la première fois dans la *Revue Bleue* du 4 janvier 1908, par les soins de Fernand Caussy.

Voltaire l'envoya à d'Argental le 27 novembre 1765. Celui-ci devait le soumettre aux avocats Beaumont et Mariette, puis au marquis de Chauvelin, à Hennin, enfin au duc de Praslin, ministre des Affaires étrangères.

(17) Pierre de Buisson, chevalier de Beauteville (1703-1790), ambassadeur de France auprès des Cantons, plénipotentiaire dans la médiation des Puissantes Garantes (mars-décembre 1766).

(18) Il y avait à Genève, outre les citoyens dressés en deux camps, « Négatifs » et « Représentants », le groupe des Natifs, qui formaient les trois quarts de la population de la ville et la grande masse des artisans. Ils n'avaient aucun droit politique, ne pouvaient être commerçants, ni exercer une profession libérale, ni être élus jurés dans les maîtrises, ni parvenir à un grade militaire. Ils acquittaient presque la totalité des impôts, dont les citoyens étaient en partie exempts.

Ils présentèrent des revendications au début de 1766; Voltaire les y encouragea. (Cornuaud, *Mémoires*, p. 10-12.)

(19) Le texte en parut pour la première fois en 1912, dans les *Mémoires d'Isaac Cornuaud*, publiés par E. Cherbuliez (Genève) :

« M. de Voltaire fit plus encore : il composa pour les Natifs un compliment qui devait leur servir de passeport pour obtenir l'accès à la médiation. Ce compliment fin, fin, comme l'appelait son auteur, était un chef-d'œuvre d'adresse et d'élégance. Le voici :

mémoire (20) qu'ils voulaient présenter aux ambassadeurs, j'eus cette condescendance. Ils demandaient la chose du monde la plus équitable, c'était de ne paier leurs maîtrises que quand ils seraient passés maîtres. Les bourgeois qui s'y opposaient me paraissaient avoir tort, et les Natifs avoir très grande raison. Aussi ont-ils obtenu ce qu'ils demandaient (21). M. le chevalier de Beauteville est l'équité même. Quand les Natifs ont demandé des choses moins justes, je ne les ai pas écoutés. Je les ai renvoiés aux Médiateurs sans vouloir lire leurs mémoires, et je ne me suis mêlé absolument de rien depuis le premier mémoire des Natifs (22). M. le duc de Choiseul et M. le duc de Praslin sont très contens de ma conduite (23), et m'honorent d'une bonté inaltérable dont ils daignent

« Très Illustres et très Excellents Seigneurs, Les Natifs prennent bien tard la liberté de présenter leur profond respect à Vos Excellences. Daignez n'imputer qu'à notre timidité le délai d'un si juste hommage. Votre affabilité, votre indulgence nous ont enfin enhardis. Nous nous flattons que vos Excellences daigneront jeter sur nous les regards de bonté dont Elles favorisent tous les ordres de l'Etat. Nous sommes les derniers à vous offrir nos vœux, mais nous n'aurons pas été les derniers à les former et à remercier le Ciel qui a remis en vos mains les intérêts de notre patrie. »

Le compliment fut remis aux plénipotentiaires de France, de Zurich et de Berne le 20 avril 1766. (Cornuaud, p. 17-20.)

(20) Après la présentation du compliment aux Médiateurs, le 20 avril 1766, Auzière courut à Ferney. « Le Philosophe n'était pas visible... [Sa] réponse fut écrite sur une carte; elle contenait ces mots : « Ce n'est qu'un compliment de perdu, tenez-vous tranquilles, demain vous aurez de mes nouvelles. » Le lendemain de grand matin, le copiste de M. de Voltaire arrive chez Auzière avec l'ordre à ce dernier de se rendre incessamment à Ferney. Auzière monte à cheval, part, arrive, et est introduit tout botté auprès du lit de l'Oracle. M. de Voltaire, avec un visage gai, le félicite sur la dextérité des Natifs à s'introduire auprès des grands et il se fait rendre un compte exact de tout ce qui s'était passé le jour précédent chez l'ambassadeur. Le Juge de paix, après en avoir ri de bon cœur, annonça à Auzière qu'il était temps d'ouvrir la scène, que le compliment n'était que le prétexte d'un coup de théâtre qu'il fallait opérer incessamment. « Voilà, continua-t-il, une requête que j'ai composée cette nuit... »

L'assemblée des Natifs à Carouge refusa d'approuver la requête, qui leur parut inexacte et trop violente. Elle fut remaniée par Voltaire et les chefs des Natifs et présentée aux Médiateurs le 23 avril 1766. (Cornuaud, *Mémoires*, p. 20-21 et (texte du mémoire), p. 745-746.)

(21) Les Médiateurs recommandèrent plusieurs réformes aux autorités de Genève. « La levée du fisc sur les professions, en entrant en apprentissage, passa tout d'une voix aux Deux-Cents : cet abus était trop criant pour résister à l'examen. » (Cornuaud, *Mémoires*, p. 37.)

Ce fut la seule réforme qui fut adoptée.

(22) Voltaire composa pour les Natifs un nouveau compliment (perdu) aux Plénipotentiaires, qui fut remis le 8 août 1766. (Cornuaud, *Mémoires*, p. 46.)

(23) Choiseul écrivait à Voltaire le 12 mai 1766 : « Vous avez mal fait de mettre en français le compliment des Natifs; on s'en est plaint à moi. Ne vous mêlez point de toute cette querelle... » (Calmettes, p. 204.)

On ne connaît pas d'autre lettre de Choiseul à Voltaire entre cette date et septembre. D'ailleurs Choiseul lui signifiait le 12 mai son intention de ne pas lui écrire tant que les querelles de Genève dureraient.

me donner des marques tous les jours. M. le chevalier de Beauteville, M. de Taulès et M. Hennin me rendent la même justice (24). Ils me font l'honneur de venir quelquefois dans ma retraitte, dont je ne suis pas sorti depuis plus de deux ans et dont probablement je ne sortirai que pour aller au cimetière de l'église que j'ai bâtie. Je tâcherai de faire du bien jusqu'à ce moment-là.

Ma consolation est la sûreté où je suis que votre âme bienfaisante secondera mes faibles efforts en faveur de la famille Sirven, beaucoup plus infortunée que la famille Calas puisqu'elle n'a jusqu'icy d'autre apui que moi, et que les Calas ont été favorisés par toute la France. Le factum de M. de Beaumont en faveur des Sirven me paraît un chef-d'œuvre (25). Je me flatte que vous lui donnerez votre suffrage et celui de vos amis. Vous êtes compté parmi ceux qui peuvent diriger l'esprit du public dans des affaires qui intéressent l'humanité. Votre voix peut beaucoup, et vous ne nous la refuserez pas.

Quant au malheureux Rousseau (26), je ne le crois pas au fond un scélérat. Je pense que vous allez un peu trop loin. Je peux me tromper, mais il me semble que les vices de son âme, ainsi que de ses écrits, ne sont venus que d'un fond d'orgueil ridicule. L'envie de jouer un rôle a corrompu son cœur. Je le tiens à présent un des êtres les plus infortunés qui respirent. Vous êtes un des plus heureux, et vous méritez de l'être. Vous savez à quel point

(24) On peut juger des reproches que Taulès et Hennin adressaient à Voltaire par les réponses embarrassées qu'il leur faisait (*Corr. Gén.* mai 1766). Voyez aussi l'article de Fernand Baldensperger, « Voltaire et la diplomatie française dans les affaires de Genève (1765-1770) » dans la *Revue de Littérature Comparée* de 1931.

(25) Ce mémoire fut signé et délibéré à Paris le 1er décembre 1766; il parut au début de 1767. Cf. Francis Delbecke, *L'Action politique et sociale des avocats au XVIIIe siècle,* Louvain, Librairie universitaire, 1927, p. 203-204.

(26) Les lettres de Théodore Tronchin auxquelles Voltaire répondait n'ont pas été retrouvées. Mais la correspondance du docteur avec Charles Bonnet nous éclaire sur ses sentiments tant à l'égard de Voltaire que de Rousseau : « La manifestation de la folie et de la méchanceté de Rousseau ne peut que nous être utile. Le mépris de sa personne rejaillira sur ses principes, et nombre de ses dévots s'en détacheront.... L'autre méchant fou, son antagoniste, perd aussi beaucoup de ses amis... Soyez sûr, mon bon ami, et dites-le à qui doit l'entendre, qu'aucun de ces deux hommes n'est personnellement à craindre. Ils ont perdu tout crédit et ne peuvent pas l'ignorer. L'homme de Fernex en a tous les jours des preuves bien mortifiantes. Qu'il prenne garde à lui... » Théodore Tronchin à Charles Bonnet, 21 août 1766, *Corr. Gén. Rousseau,* XVI, 18-19.

je me suis toujours intéressé à votre félicité et à votre gloire. Ma famille qui est rassemblée à Ferney s'unit avec moi dans les mêmes sentiments, et nous vous embrassons tous avec l'amitié la plus sincère et la plus inaltérable.

V.

4 pages in-4° de la main de Wagnière, signées « V » ; sans adresse.

V

16e 7bre 1766, à Ferney.

Je ne peux écrire de ma main à mon Esculape. Je suis un peu malade; c'est un tribut que je paie régulièrement au changement des saisons. Je m'étais mis cependant à un excellent régime. Je n'ai pu résister à l'envie de voir jouer *Henri IV* (27) sur mon petit théâtre de Ferney. Il faut pardonner à l'auteur de *la Henriade* l'insolence qu'il a eue de faire venir toute la troupe de Genève (28) chez lui. J'ai pleuré une partie de la pièce et j'ai ri l'autre. Si on la jouait à Paris, je crois qu'elle serait jouée un an de suitte.

Ne nous hâtons pas, je vous en conjure, de condamner M. de Beaumont. Le fond de l'affaire est que le bien revendiqué par madame de Beaumont avait été vendu à trop vil prix (29). Elle est héritière naturelle, la lézion est manifeste. Voilà pour les procédés. A l'égard des procédures, je pense comme vous qu'il est fort triste d'être dans la dure nécessité de réclamer une loi cruelle contre

(27) *La Partie de chasse de Henri IV*, comédie de Collé.

(28) La comédie était restée interdite à Genève, malgré tous les efforts de Voltaire. Il eut sa revanche lorsque les troupes françaises furent appelées au secours des magistrats. A sa demande, le chevalier de Beauteville exigea l'introduction d'une troupe de comédiens dans la ville pour distraire la garnison. Le Conseil accorda cette requête le 16 avril 1766. Une salle de comédie fut ouverte Place-Neuve. Voltaire n'avait pourtant point partie gagnée : après le départ des diplomates et militaires étrangers, le bâtiment prit feu dans la nuit du 29 au 30 janvier 1768. « Je ne puis rendre, Monseigneur, la joie insensée des Représentants en voyant brûler cet édifice, quoiqu'il y eût beaucoup de danger que le feu ne communiquât aux maisons les plus voisines. Ils empêchaient d'y porter des secours... » Rapport de Hennin au ministère, 3 février 1768; cité par F. Baldensperger, « Voltaire et la diplomatie française », *Revue de Littérature Comparée*, 1931, p. 600.

(29) Sur les circonstances de ce procès pour la terre de Canon, voyez la *Nouvelle Revue Rétrospective* de 1897, p. 218-220.

laquelle on s'était élevé dans d'autres affaires. Mais il n'y a pas, je crois d'autre moien de revenir contre la lézion dont on se plaint. C'est une affaire fort désagréable et qu'on devrait, ce me semble, accommoder.

Ne confondez point, je vous en suplie, vos parents avec d'autres personnes de Genève. Soiez très sûr que je serai attaché du fond de mon cœur à toute votre famille jusqu'au dernier moment de ma vie. Mais il faut se voir et se parler pour s'entendre, et vous savez qu'il y a plus de deux ans que je ne peux sortir. Je vous répète encor que je ne me mêlai un petit moment des affaires de votre ville que sur la prière de plusieurs personnes des deux partis. Je me débarassai de tout dès que M. Hennin arriva. M. le duc de Choiseul, malgré la multitude de ses affaires, me rend plus justice que vous. Je reçois une lettre de lui en même temps que je reçois la vôtre (30), et j'aurais souhaitté que vous m'eussiez parlé avec autant de confiance et de bonté que lui. Vous affligez encore une fois mon amitié par le soupçon que vous semblez avoir que je ne préfère pas l'intérêt de votre famille à tout autre intérêt. Si quelqu'un avait à se plaindre, ce serait moi peut-être. C'est à ceux qui se portent bien à venir chez les malades.

Monsieur l'ambassadeur me fait l'honneur d'y venir assez souvent pour qu'un de vos parents daignât l'accompagner. Je n'en dirais pas autant de quelques perruques : messieurs Tronchin ont toujours été les seuls avec qui j'ai été lié. Au reste, soiez très sûr qu'ils ne peuvent être sacrifiés à personne, et que les partisans les plus outrés du peuple ne leur ôteront jamais rien de leur considération. Je sais bien que la concorde ne sera jamais dans Genève, mais les loix en tiendront lieu, et c'est tout ce qu'on peut attendre.

Pour Jean-Jaques, je tiens toujours qu'il faut le montrer à Bartholomey Fair pour un scheling. Cela devient trop comique, et la folie est trop forte pour qu'on s'en fâche. Il est très phisiquement *mentis non compos*, et je

(30) Ces deux lettres n'ont pas été retrouvées.

parie ce qu'on voudra qu'il sera enfermé à Bedlam avant deux ans.

Je ne saurais cesser de dicter sans vous demander si vous êtes instruit qu'on a flétri d'une voix unanime à la cour des Aydes le nommé Broutet, l'un des juges du chevalier de La Barre. Ce scélérat s'étant porté pour juge n'était pas même gradé. Il s'était acharné contre le chevalier, et il avait animé tous les autres juges. Le voilà désormais incapable d'exercer aucune charge de judicature.

Je finis, de peur de trop parler. Les malades doivent ménager leur poitrine. Mon cœur vous dit tout ce que le secrétaire n'écrit point.

3 pages in-4° et 6 lignes, de la main de Wagnière, sans signature ni adresse.

L'ÉNERGIE ATOMIQUE

par EDMOND BAUER

I

La période actuelle de l'histoire a pour caractère dominant le développement vertigineux des sciences. Affirmation banale, mais fait incontestable, que l'on peut déplorer ou porter aux nues. Nos vêtements sont tissés de fibres de synthèse, teintes de colorants chimiques, nos aliments proviennent de terres cultivées par des tracteurs, fertilisées par des engrais artificiels, et nous vivons sous la menace de la bombe atomique.

Malgré la Révolution Industrielle, malgré des découvertes fondamentales : l'électricité dynamique, la conservation de l'énergie, la chimie organique, l'évolution, bien d'autres encore, le siècle dernier nous apparaît en comparaison du nôtre comme celui de la liberté, du romantisme et de la musique.

Dans le désarroi qui s'établit dès la déclaration de guerre en 1914, à une époque où, en art et en littérature, l'usure apparente des formes conduit à une recherche maladive du nouveau à tout prix, la science, par la discipline mentale rigoureuse qu'elle impose, par sa continuité, par sa structure même, — une découverte ouvrant parfois d'immenses champs inexplorés à l'activité des hommes — la science est une des rares bases solides sur lesquelles repose encore notre croyance en une civilisation vivante.

Bien qu'on l'applique souvent à forger de nouveaux instruments d'oppression et de mort (mais l'*homo faber* n'a-t-il pas toujours fabriqué des armes en même temps que des outils, et l'intelligence de l'*homo sapiens* n'a-t-elle pas servi sans cesse à satisfaire la volonté de puissance de certains groupes?), bien qu'elle puisse apparaître aux disciples mo-

dernes de Rousseau comme un cancer risquant de déshumaniser et de détruire l'humanité, elle est le seul agent possible d'un progrès qui ne soit pas seulement un mot.

Les Etats-Unis et l'U. R. S. S. l'ont bien compris. Ces deux peuples, tendus vers l'avenir, consacrent à la recherche scientifique une part importante de leurs ressources humaines et matérielles. Les Britanniques font un effort analogue : ils savent qu'en 1940 ils furent sauvés par leurs savants et que ceux-ci ont été ensuite de bons organisateurs de la victoire.

Il n'en est pas de même chez nous où un vernis de scepticisme élégant recouvre un attachement indiscriminé, quasi provincial aux idées et coutumes reçues. Naguère un journaliste spirituel se demandait s'il ne fallait pas pendre tous les savants. Un peu plus tard un de nos ministres affirmait péremptoirement : « La recherche scientifique est une mode, qui passera. » Mode que suivaient déjà Descartes et Pascal, Malebranche et Voltaire. Plus récemment encore, un personnage important déclarait à une délégation de professeurs : « La Recherche nous coûte trop cher », sans se demander ce qui se cachait dans les budgets des divers ministères sous le nom de Recherche Scientifique, ni dans quels gouffres, creusés malgré l'avis des vrais savants, s'étaient engloutis des milliards.

Comme me le faisait observer il y a peu de jours un collègue anglais, les milieux qui donnent le ton en France, qui dominent la presse et la radio, forment une sorte d'immense cercle politique, artistique et littéraire, cercle fort cultivé, mais qui semble considérer l'univers de la matière et de la vie, sa connaissance et sa conquête comme objets de peu d'intérêt. Il ajoutait : « Vos amis sont inquiets de l'avenir de la science dans votre pays et, partant, de l'avenir de la nation elle-même. »

L'état d'esprit de notre public cultivé s'explique, s'il ne se justifie pas. Il est évidemment plus facile de participer à la vie artistique ou littéraire que d'atteindre et de comprendre la science vivante. Pour l'un, il suffit d'être réceptif : lire, aller au théâtre, courir les expositions. L'autre exige un effort de concentration de l'esprit.

Il est vrai que, de ce point de vue, notre enseignement secondaire faut bien souvent à une tâche qui, dans le monde actuel, devrait être considérée comme essentielle : éveiller la curiosité scientifique des jeunes gens, même de ceux qui

n'ont pas de vocation particulière. En mathématiques, un dogmatisme trop rigoureux, trop uniformément abstrait, engendre l'idée fausse que tout se démontre par A plus B, que le savant n'a besoin ni d'imagination, ni d'esprit de finesse. Dans les sciences de la nature, trop de faits accumulés, trop de détails techniques décrits verbalement, bref, un enseignement livresque, rivé à des programmes d'examen — pis encore, de concours — privent beaucoup de bons esprits de la joie de découvrir le monde, d'agir sur lui par les mains et l'intelligence, et d'y apercevoir, au lieu d'un déchaînement aveugle et brutal, une harmonie, un ordre inattendus.

Est-il possible de donner à un lecteur de bonne volonté une idée, un sentiment plus ou moins net de ce qu'est la science vivante, cette frontière de l'inconnu, ce front en incessante progression, où tout chercheur accomplit sa mission, depuis le plus humble, qui contribue à l'organisation du terrain conquis ou à la préparation de nouveaux bonds en avant, jusqu'au plus illustre dont les découvertes éclairent d'un coup d'immenses domaines?

Nous devrions tous consacrer un peu de notre temps à cette tâche. Je vais tenter de le faire ici en racontant, trop schématiquement hélas! l'histoire de la découverte de l'énergie atomique.

II

1.

Tout fut déclanché par une observation fortuite. En 1894, un professeur à l'université de Würzburg, en Bavière, faisait passer des décharges électriques à travers un tube de Crookes, une de ces larges ampoules où plongent des arrivées de courant métalliques et d'où l'on a pompé l'air jusqu'à n'en laisser que des traces.

Il s'agissait à cette époque de connaître la nature des rayons cathodiques, ces rayons qui semblent s'échapper de la cathode (électrode négative) et se propagent en ligne droite dans l'ampoule, jusqu'à ce qu'ils rencontrent un obstacle, tel que la paroi de verre, d'où leur choc fait jaillir une belle phosphorescence verte. Ces rayons étaient-ils une espèce de lumière, comme le croyait l'école allemande, ou de la « matière radiante », plus subtile que la matière ordinaire, selon l'hypothèse de Crookes et des Anglais?

Lors de ces expériences, une boîte de plaques photographiques traînait sur la table. Notre physicien en eut besoin peu après. Il s'aperçut au développement qu'elles étaient voilées. Un autre eût accusé la malchance. Il fut frappé du fait et recommença l'expérience dans les mêmes conditions, avec le même résultat. Il plaça ensuite des objets divers sur ses plaques, toujours enveloppées de papier noir : leur silhouette se révéla au développement. Röntgen venait de découvrir les rayons X.

Eût-il fallu le pendre? Posez la question aux pré-tuberculeux, aux blessés, aux médecins qui les soignent. Ses rayons ont sauvé beaucoup plus de vies humaines que n'en a détruit leur descendante lointaine, la bombe atomique. Une seule accusation pourrait donc être retenue contre lui : d'avoir contribué au risque de surpopulation de notre globe et de famine endémique.

Cette découverte a-t-elle coûté trop cher? Presque rien en apparence : quelques plaques, une ampoule de Crookes. Mais il ne faut pas oublier l'effort administratif et financier nécessaire pour créer le climat qui rend de telles découvertes possibles.

La France avait été l'initiatrice au temps de la Révolution. En 1794, la Convention avait fondé l'Ecole Polytechnique, qui, pendant trente ans environ, fut une extraordinaire pépinière de savants, au temps où le concours d'entrée n'était pas encore devenu un énorme bachot. La même année 1794 fut déposé le projet d'une Ecole Normale Supérieure, qui fut effectivement créée en 1808.

Mais peu à peu la nation, comptant peut-être trop sur le génie de ses enfants, cessa de s'intéresser activement au développement des sciences, tandis que d'autres pays progressaient rapidement.

La Grande-Bretagne, s'appuyant sur sa puissante industrie, continuait la tradition de Newton. L'Allemagne, marchant d'abord sur nos traces, mais décidée à donner aux budgets d'enseignement l'ampleur nécessaire, fondait des écoles polytechniques, de jeunes universités, des chaires consacrées aux sciences nouvelles, des laboratoires si largement conçus, si bien outillés qu'ils servent encore.

Il existait dans ce pays à la fin du siècle dernier un *enseignement de la recherche* où venaient se former, non seulement ses futurs ingénieurs et professeurs, mais presque tous

les jeunes savants américains, beaucoup d'Anglais, de Scandinaves, de Russes et quelques Français (1).

Röntgen était un des meilleurs, parmi ces hommes instruits, sérieux, rompus aux méthodes scientifiques, que les universités allemandes formaient en assez grand nombre à cette époque. Etait-il ce qu'on est convenu d'appeler un grand génie? Peu importe. Il a su profiter d'un hasard heureux, comprendre l'importance d'une observation inattendue. Il y en a beaucoup qui en sont incapables.

Ses publications initiales furent suivies presque aussitôt de toute une série de découvertes capitales : les unes, assez rares, n'étaient reliées qu'indirectement à celle des nouveaux rayons; la plupart en furent une conséquence immédiate. Et cette chaîne de découvertes, qui renouvela notre connaissance du monde, s'étend presque sans interruption jusqu'à l'époque actuelle.

En 1895, Jean Perrin, qui était alors préparateur à l'Ecole Normale et s'occupait, lui aussi, de la nature des rayons cathodiques, établit par une expérience décisive que ces rayons sont constitués de corpuscules matériels, chargés d'électricité négative.

Deux ans plus tard, J.-J. Thomson à Cambridge et Wiechert en Allemagne mesurèrent la masse (2) de ces corpuscules et démontrèrent qu'ils sont presque deux mille fois plus légers que le plus léger des atomes, celui d'hydrogène.

Entre temps, au début de l'année 1896, plusieurs laboratoires, en Angleterre, en France, en Italie, avaient signalé une propriété nouvelle des rayons X : ils déchargent les corps électrisés. Cette découverte, dont on ne tarda pas à deviner le lien avec celle de l'*électron* (nom qui fut donné au corpuscule cathodique), devait bientôt nous aider puissamment à explorer la structure de la matière.

En novembre 1896, J.-J. Thomson et son jeune collaborateur Rutherford, après une étude expérimentale un peu plus approfondie, montrèrent que l'action des rayons X consiste essentiellement en un arrachement de charges électriques aux molécules des gaz qu'ils traversent, en une création de centres positifs et négatifs, appelés *ions*, qui

(1) Depuis *soixante* ans environ, toutes les universités d'Allemagne possèdent, en plus des chaires de physique et de chimie classiques, au moins une chaire de physique théorique, une autre de chimie-physique. L'Allemagne est dépassée aujourd'hui par les pays anglo-saxons. Nous sommes encore très loin du compte.

(2) On sait que la masse d'un corps mesure son inertie et qu'elle est proportionnelle à son poids.

cheminent dans l'atmosphère, poussés par les forces électriques, et vont décharger les corps électrisés qui les attirent.

Ces électrons, ces ions étaient évidemment des particules discrètes portant une charge électrique et une masse déterminée. Cette *charge électrique élémentaire*, on connaissait déjà son ordre de grandeur et l'on en imaginait des méthodes de mesure précise. L'expérience nous faisait toucher du doigt la discontinuité fondamentale de la matière et de l'électricité.

Depuis Dalton, au début du XIXe siècle, les chimistes avaient pris l'habitude de se servir des mots d'atomes et de molécules et leur avaient donné un sens précis afin d'exprimer commodément certaines lois quantitatives des combinaisons chimiques. Pourtant beaucoup de bons esprits tels que Sainte-Claire-Deville, Berthelot, Mach, Ostwald, pensaient que l'hypothèse atomique était essentiellement métaphysique : ne pouvant être vérifiée directement par aucune expérience, elle devait être bannie de la science.

Et voici qu'entre 1895 et 1900 ces expériences directes sont faites. La théorie atomique devient une doctrine positive. Mais, chose étrange, à ce moment précis apparaissent des faits nouveaux qui font perdre au mot d'atome sa signification étymologique d'ultime et insécable particule matérielle : l'arrachement de charges électriques mobiles aux molécules, l'existence d'électrons, infimes fragments d'atomes, suggère aussitôt l'idée que ces derniers doivent être complexes.

2.

A peu près à la même époque, au début de l'année 1896, nous trouvons une nouvelle intervention du hasard, ou plutôt une circonstance qui n'est pas rare dans l'histoire des sciences : une idée fausse suggère une expérience qui révèle une vérité nouvelle.

Peu de temps après la découverte de Röntgen, le grand mathématicien Henri Poincaré fit l'hypothèse — raisonnable en somme — qu'il existait un lien direct entre l'émission des rayons X par les parois des tubes de Crookes et la fluorescence verte illuminant le verre frappé par les corpuscules cathodiques. Les expérimentateurs se mirent alors à l'œuvre et cherchèrent, parmi les substances phosphorescentes, des

émetteurs de radiations invisibles capables de traverser des écrans opaques.

Bien des résultats douteux furent publiés à ce sujet. Mais le 24 février 1896 parut aux Comptes Rendus de l'Académie des Sciences une note de Henri Becquerel, qui décrivait avec une précision rigoureuse des expériences indiscutables : des lamelles de sulfate d'uranium et de potassium exposées au soleil agissent sur une plaque photographique enveloppée de papier noir. Ce corps phosphorescent émet donc des rayons analogues aux rayons X.

Le 27 février, l'expérience était prête à nouveau, mais le soleil vint à manquer. La phosphorescence n'étant plus sensible, les châssis contenant plaques et lamelles de sel d'uranium furent mis dans un tiroir, à l'obscurité. « Le 1er mars, écrit Becquerel, je développai les plaques, m'attendant à trouver des images très faibles. Les silhouettes apparurent au contraire avec une grande intensité. »

Becquerel crut encore quelque temps à une sorte de phosphorescence de longue durée. Mais bientôt ses expériences lui démontrèrent, sans aucun doute possible, qu'il venait de découvrir un phénomène entièrement nouveau, inconnu et rigoureusement indépendant de la phosphorescence.

Il trouva en effet que tous les composés d'uranium, phosphorescents ou non, l'uranium métallique lui-même, émettent à l'obscurité, spontanément, des « rayons de Becquerel ». Cette *radioactivité* (3) est une propriété spécifique de l'élément uranium.

Comprenant aussitôt l'importance de cette découverte, attirés par le mystère profond sur lequel elle jetait une lueur, les Curie se mirent à l'œuvre. Tout d'abord, Marie Curie, mettant à profit « l'ionisation » des gaz par les nouveaux rayons, imagina une méthode électrique donnant une mesure quantitative de la radioactivité. Elle montra que celle des composés de l'uranium est proportionnelle à la quantité de cet élément qu'ils contiennent. Mais certains minéraux, comme la pechblende de Bohême, sont plus actifs que l'uranium pur. Pierre et Marie Curie en conclurent sans hésiter qu'ils devaient contenir un ou plusieurs éléments inconnus, extraordinairement radioactifs.

Après un travail difficile et acharné, ils parvinrent à isoler le radium, un million de fois plus actif, environ, que

(3) L'expression se trouve pour la première fois dans un mémoire de Mme Curie.

l'uranium (1898). Au cours de ces recherches étaient découverts deux autres éléments de propriétés analogues : l'un, encore inconnu, le polonium, en quantités impondérables; l'autre, le thorium, isolé depuis longtemps par les chimistes et servant à fabriquer les manchons Auer, avait une activité un peu inférieure à celle de l'uranium. Cette activité était d'ailleurs reconnue en même temps en Allemagne, par Schmidt. Un an plus tard, Debierne trouvait l'actinium.

Voici un ensemble magnifique de découvertes faites dans des laboratoires français. Mais quels laboratoires! Le pavillon vétuste du Muséum où les Becquerel expérimentèrent pendant un siècle, le hangar pluvieux où les Curie effectuèrent leurs traitements chimiques, le vieux réfectoire de couvent de la rue Lhomond où étaient leurs instruments de mesure.

On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, la parcimonie de l'Etat, l'incompréhension du public (il fallut des prix Nobel pour l'avertir), ou le génie et l'énergie de ces individus isolés, perdus dans leur travail. C'étaient d'ailleurs peut-être les derniers éclats de l'ère de l'artisanat scientifique, où les moyens techniques étaient si simples que chaque savant pouvait construire lui-même ses appareils, faire ses expériences seul, parfois avec un préparateur.

Aujourd'hui, sauf exceptions assez rares, la recherche se fait en équipe, équipe assez nombreuse, comprenant des ingénieurs, des expérimentateurs, des théoriciens, des dessinateurs, des mécaniciens. On dit parfois qu'en France nous sommes trop individualistes pour nous plier à la discipline de l'équipe. Je ne le pense pas. Nous jouons au rugby. Il faut savoir, en tout cas, que c'est pour nous une question de vie ou de mort, du moins en tant que nation indépendante.

3.

Pendant les premières années du xxe siècle, la radioactivité, cet ensemble de phénomènes spontanés que l'on trouvait seulement chez quelques corps assez rares, était encore un mystère. D'où venait l'énergie qu'ils manifestaient? Etait-elle produite par ces corps eux-mêmes, qui en apparaissaient comme des réservoirs inépuisables? Ou bien avions-nous affaire à de simples transformateurs, absorbant une énergie cosmique si subtile qu'elle échappait à toute observation, pour la réémettre sous forme accessible à nos instruments de mesure? Pendant assez longtemps on discuta diverses hypo-

thèses de ce genre et c'est peu à peu seulement que se dégagea l'idée fondamentale d'énergie atomique.

Cependant les recherches expérimentales précisaient nos connaissances. Trois ans de travail, dans tous les pays d'Europe, furent nécessaires pour analyser la nature des rayons de Becquerel, pour y découvrir trois constituants distincts. D'abord, en 1899 et 1900, fut isolée une radiation facile à dévier par les aimants, les rayons β, formés d'électrons portant la même charge électrique négative et la même masse que les corpuscules cathodiques, mais beaucoup plus rapides.

Plus tard, en 1902, le grand physicien néo-zélandais Ernest Rutherford parvint à dissocier les radiations non déviables en apparence en deux fractions : les rayons γ, toujours rectilignes, de même nature que les rayons X, mais plus pénétrants, et les rayons α dont la trajectoire, dans un champ magnétique puissant, se courbe faiblement en sens inverse des rayons β, comme un flot de particules chargées d'électricité positive. Des mesures assez précises lui montrèrent que ces particules devaient être à peu près aussi lourdes que les atomes d'hydrogène ou d'hélium.

Dans la suite, au cours de sa longue et magnifique carrière de chercheur, Rutherford ne cessa de s'intéresser aux rayons α. Il comprit qu'ils étaient des sondes incomparables jetées dans l'inconnu. Ils devaient, grâce à lui, nous révéler la structure des atomes.

En 1903, Pierre Curie et Laborde mesurèrent l'énergie totale portée par ces trois types de rayons et qui s'échappe en un flux continu des corps radioactifs. Le résultat de ces expériences fut surprenant : un gramme de radium dégage 140 calories par heure, soit en un an, sans que son activité ait diminué de manière sensible, plus d'énergie que la combustion de 125 grammes de carbone. Tout à l'heure, quand nos connaissances seront plus complètes, ces données pourront s'exprimer de manière plus précise et plus frappante.

Les recherches d'ordre chimique progressaient parallèlement aux investigations physiques. Dès l'année 1900, Crookes, se servant de réactifs simples, parvint à « précipiter » d'une solution de sel d'uranium une petite quantité de matière solide où se concentrait toute l'activité photographique de cet élément. Cette activité est produite, nous le savons aujourd'hui, par les rayons β, l'uranium restant

n'émettant plus que des particules α incapables de traverser le papier noir protégeant les plaques.

Crookes fut ainsi conduit à penser que son précipité contenait un nouvel élément dont les propriétés chimiques diffèrent de celles de l'uranium et qu'il appela l'uranium X. Mais un fait remarquable apparut bientôt : l'activité de cette substance s'évanouit en quelques mois, comme si l'uranium X disparaissait peu à peu; en même temps, par un phénomène inverse, l'uranium, dont il avait été séparé, reprenait son activité primitive.

D'autres faits du même ordre furent découverts durant la même période. En 1899 déjà, Pierre et Marie Curie observèrent que des parois solides placées auprès d'une préparation de sel de radium prenaient ce qu'ils appelèrent une « radioactivité induite ». Une fois séparée du radium « inducteur », cette activité diminue d'abord assez vite, pendant les dix premières minutes, puis plus lentement, pour disparaître en quelques heures. Les deux physiciens français ne purent décider à cette époque s'il s'agissait d'un dépôt de matière active projetée par le radium — ce qui est effectivement le cas — ou d'une activation à distance, par une « influence » analogue à l'influence électrique.

Un an plus tard, Rutherford, faisant passer un courant gazeux lent sur de l'oxyde de thorium, constata que ce courant entraîne un gaz radioactif qui se dégage lentement de la matière solide. Cette « émanation », appelée aujourd'hui *thoron*, se condense dans l'air liquide et se manipule comme un gaz ordinaire (bien qu'elle soit généralement en quantités impondérables), grâce à sa radioactivité qui décèle sa présence. Mais une fois séparé du thorium qui l'a engendré, le thoron s'évanouit en quelques minutes, laissant sur les parois du vase qui l'enferme un faible dépôt actif.

Quelques mois plus tard, Dorn vérifia en Allemagne les expériences de Rutherford et découvrit un gaz analogue, issu du radium, le *radon*, dont la durée de vie est plus longue (son activité diminue de moitié en quatre jours). En 1903, Debierne isolait l'*actinon* qui disparaît en quelques secondes.

On se mit à l'étude des propriétés chimiques de ces gaz mystérieux (Rutherford, Soddy, Ramsay, 1902, 1903), et l'on s'aperçut bientôt qu'ils n'étaient altérés ni par la chaleur la plus élevée, ni par aucun réactif, acide, oxydant ou réducteur : ils ne pouvaient être apparentés qu'aux éléments rares, hélium, néon, argon...

4.

De cet ensemble de faits, aujourd'hui que nous sommes avertis, se dégage avec une évidence logique la théorie de la désintégration atomique : éléments d'un type chimique nouveau apparaissant, s'évanouissant, se régénérant à nouveau, production d'énergies hors de proportion avec les énergies des réactions chimiques habituelles, émission d'électrons rapides et de particules matérielles aussi lourdes que des atomes, tous ces phénomènes étranges s'éclairent à sa lumière.

Mais lorsque Rutherford et son collaborateur Soddy publièrent cette théorie en 1902, leur audace parut extrême, car elle heurtait des idées qui semblaient être les fondements de toute la chimie.

La situation était presque la même — sans autant de résonances métaphysiques — qu'à l'origine du transformisme. Depuis que leur science s'était constituée, les chimistes pensaient que Dieu avait créé environ 80 éléments, c'est-à-dire, dans la mesure où ils croyaient aux atomes, 80 espèces d'atomes immuables, éternellement distinctes.

Pour démontrer que la loi de l'immutabilité des éléments chimiques comporte des exceptions, il ne suffisait pas d'observations qualitatives : des expériences quantitatives étaient nécessaires. C'est pourquoi, dès 1902, Rutherford et Soddy s'attachèrent à mesurer avec précision la diminution progressive de l'activité de l'uranium X et le retour à son activité normale de l'uranium dont il avait été séparé. Leurs expériences montrèrent que les deux phénomènes sont très bien représentés en fonction du temps par deux courbes simples (des exponentielles) exactement complémentaires. Ils s'accomplissent l'un et l'autre à moitié en 24,5 jours, durée qui mesure ce qu'on appelle la vie moyenne ou période de l'uranium X.

Des lois exponentielles analogues régissent la production et la disparition des émanations du thorium, du radium et de l'actinium, avec des vies moyennes respectives de 54,5 secondes, 3,82 jours et 3,9 secondes. Le cas plus compliqué du dépôt actif du radium se résout en une somme de courbes exponentielles.

Etudiant ensuite séparément, par des dispositifs expérimentaux appropriés, la variation au cours du temps, des activités α et β, ils trouvèrent que les courbes correspon-

dantes ne coïncident jamais. Ce sont des phénomènes distincts ayant toujours des périodes différentes : il y a radioactivité α *ou* radioactivité β.

Dans toutes ces expériences, les éléments radioactifs tels que l'uranium X, le radon, le thoron se trouvent en si faible quantité qu'ils nous auraient échappé totalement si leur activité même, par l'ionisation qu'elle provoque dans les gaz, ne nous avait donné un moyen de détection extraordinairement sensible. Mais à cette époque les chimistes traditionnels n'avaient aucune confiance en cette méthode physique si nouvelle, si indirecte, de déceler et de mesurer la présence de corps inconnus. Il leur fallait de bonnes pesées ou, tout au moins, une analyse spectrale capable de donner avec des masses très petites les raies caractéristiques des éléments.

Un phénomène important allait bientôt ébranler leur scepticisme et les préparer à accepter les idées révolutionnaires de Rutherford et Soddy. En 1903, Ramsay et Soddy observèrent que les corps radioactifs, notamment le radium, engendrent et dégagent très lentement, mais sans cesse, de l'hélium, gaz rare que Ramsay avait découvert en 1895. Ils l'identifièrent par son spectre lumineux et démontrèrent ainsi à l'aide d'une méthode classique la réalité de ce processus étrange qu'est la filiation atomique. Ils purent même en invoquer une preuve d'ordre géologique : l'hélium ne se trouve sur la terre que dans les minerais d'uranium ou de thorium. Plus tard, le dosage de l'hélium dans les roches uranifères nous donna un moyen précis de déterminer leur âge géologique.

Nous voyons que dès 1903 la théorie de la désintégration atomique reposait sur des expériences indiscutables; elle commençait alors à forcer l'assentiment des physiciens et des chimistes. Ses principes de base sont simples. Les voici en bref :

Les atomes radioactifs sont instables et se transforment en d'autres atomes en émettant soit un électron (rayon β), soit une particule α.

Chaque élément radioactif est caractérisé par deux propriétés spécifiques : la nature de son activité (α ou β) et la probabilité de désintégration de ses atomes. Cette dernière est un nombre fixe, indépendant du temps, de la température et de la combinaison chimique où se trouvent engagés ces

atomes. On en déduit par un calcul simple la loi exponentielle des transformations radioactives et la vie moyenne.

Ces vies moyennes diffèrent beaucoup d'un élément à l'autre : elles varient de 16 milliards d'années pour le thorium, 4,5 milliards d'années pour l'uranium, à 1.600 ans pour le radium et un millionième de seconde pour son descendant le radium C′.

5.

Ainsi s'engendrent par désintégrations successives trois familles de corps radioactifs : l'une issue de l'uranium, dont l'uranium X est le « fils », et le radium le septième descendant, comprend 18 éléments; la seconde, qui a pour ancêtre le thorium, est formée de 12 éléments; la dernière, celle de l'actinium, avec 11 éléments, est probablement une branche latérale de la première. On trouve dans les traités de radioactivité les arbres généalogiques de ces familles, avec tous les caractères des transformations qui leur donnent naissance. Elles aboutissent toutes trois à un corps stable, le plomb, qui termine la série des désintégrations.

Bien que la plupart de ces éléments existent seulement en quantités impondérables, on connaît aujourd'hui leurs propriétés chimiques, car on peut les suivre dans leurs réactions grâce à leur radioactivité même. Ainsi s'est créée toute une chimie nouvelle, la *radiochimie,* dont l'importance ne cesse de croître, notamment en biologie : les éléments actifs, ou « éléments marqués », servent en effet d'indicateurs sensibles des réactions chimiques ou des transports de matière dans les êtres vivants.

Mais tous ces éléments nouveaux ne pouvaient rentrer sans difficulté dans la classification chimique habituelle (dans le tableau de Mendelejeff). Beaucoup d'entre eux, bien que différant complètement par leurs caractères radioactifs, présentaient des propriétés si voisines qu'ils apparaissaient comme chimiquement inséparables (par exemple, le radium et le mesothorium, ou encore le radon, l'actinon et le thoron). C'est alors que Soddy eut le génie d'admettre l'existence d'*isotopes,* c'est-à-dire de corps chimiquement indiscernables, mais se distinguant les uns des autres par des différences de poids atomiques et de propriétés radioactives (nous dirons plus précisément et plus généralement leurs

propriétés nucléaires — mot que nous définirons tout à l'heure).

Cette idée de l'isotopie, qui rencontra tant de résistances, est maintenant une des plus importantes de la chimie des « corps simples », car presque tous possèdent des isotopes. Pour le premier des éléments, l'hydrogène, nous en connaissons trois : l'hydrogène ordinaire, le deutérium, constituant de l'eau lourde, et le tritium qui semble devoir être un des matériaux de la bombe à hydrogène. Pour le dernier élément de la table de Mendelejeff, il en existe six, dont l'uranium ordinaire (Ur 238) et l'uranium 235, plus rare, qui a joué un rôle si important dans la fabrication de la bombe atomique.

Les trois sortes de plomb enfin auxquelles aboutissent les trois familles radioactives ne sont pas identiques : ce sont des isotopes stables. Le plomb commun est un mélange et son poids atomique dépend du minerai qui l'a fourni.

Deux remarques encore au sujet de la théorie des transmutations :

1° C'est dans cette théorie que la notion de probabilité a, pour la première fois, atteint les fondements même de la physico-chimie. La « mécanique statistique » existait il est vrai depuis près d'un demi-siècle. Mais elle s'occupait d'ensembles immenses de molécules obéissant individuellement à des lois rigoureusement causales. C'est notre *ignorance* inévitable des conditions exactes où se trouvent toutes ces molécules qui nous obligeait à calculer leur évolution moyenne par les méthodes statistiques.

Dans les transmutations au contraire, c'est la *loi élémentaire* à laquelle obéit chaque atome, qui est une loi de probabilité. Toutes les tentatives de représentations des atomes actifs par des images « classiques » échouèrent. C'est seulement à partir de 1928 que la théorie des quanta nous en fournit un modèle satisfaisant.

2° Connaissant maintenant la vie moyenne du radium et de ses dérivés, nous pouvons calculer l'énergie totale fournie par la transmutation complète d'un gramme de radium en plomb : elle est équivalente à celle que donne la combustion de 300 kg de charbon. Depuis quarante ans que ce nombre est connu, le problème de l'énergie atomique a hanté l'imagination des savants.

6.

Dans les années qui précédèrent la première guerre mondiale, les recherches les plus importantes eurent pour but la connaissance plus profonde de la nature et des propriétés des rayons α.

Un premier problème se présentait, qui ne semblait pas insoluble : déterminer la charge électrique portée par *une* particule α. Il n'est pas difficile en principe de mesurer la quantité totale d'électricité transportée en un temps donné par un faisceau de rayons α : il s'agit simplement d'une mesure de courant très faible, il est vrai, mais « macroscopique ». Cela fait, il reste à *compter* les particules constituantes de ce faisceau, ce qui veut dire atteindre directement, individuellement, une série de *phénomènes à l'échelle atomique*. Expériences inconcevables encore il y a cinquante ans, mais qui nous sont devenues si familières que nous ne nous en étonnons presque plus.

Deux méthodes servirent à cette numération. La première, mise au point en 1907 par Rutherford et Geiger, est une méthode de *compteur* électrique (4). Il est impossible de décrire en peu de mots ces petits appareils, où les ions produits par *une* particule incidente se multiplient dans un champ électrique très intense, de manière à produire une sorte d'avalanche électrique, capable de donner une impulsion à un électromètre. A chaque passage individuel correspond ainsi une impulsion distincte que l'on peut enregistrer (5).

La seconde méthode repose sur une expérience assez ancienne déjà de Crookes (1900), expérience si simple que chacun peut la faire sans difficulté : il suffit pour cela de s'enfermer pendant dix minutes dans l'obscurité complète avec une bonne loupe, ou un microscope, et une montre à cadran lumineux au radium. Une fois les yeux reposés, si l'on regarde à la loupe une région quelconque du cadran, on voit un fourmillement extraordinaire d'éclairs qui s'allument au hasard et s'éteignent aussitôt.

Chaque éclair signale qu'une particule α pénètre dans un cristal phosphorescent et l'allume. Je me souviens encore du

(4) Ces compteurs, perfectionnés depuis par Geiger grâce aux amplificateurs de radio, sont devenus des appareils industriels; ils servent, par exemple, à la prospection des minerais d'uranium.

(5) Ces travaux sont à peu près contemporains de ceux de Jean Perrin, où, par de tout autres méthodes, les atomes furent pesés pour la première fois avec précision.

jour lointain où Jean Perrin me montra cette expérience; elle me fit battre le cœur. Nous qui avions été élevés dans la superstition du continu, qui osions à peine croire à la réalité des atomes, voici que nous apercevions de nos propres yeux des phénomènes atomiques individuels! Tout un monde sur lequel nous raisonnions déjà dans l'abstrait, se révélait à nous dans sa plénitude concrète.

Le physicien allemand Regener qui, en 1908, se servit de cette « méthode des scintillations » pour mesurer la charge des particules α, prit comme cristal phosphorescent un diamant (sensible aux rayons α), l'écarta de la source radioactive de manière à n'observer que des éclairs assez rares et les compter sans trop de peine.

Les résultats de ces deux séries d'expériences furent concordants : la charge électrique d'une particule α est égale à deux fois celle d'un électron (prise en valeur absolue), à deux « charges positives élémentaires ». Ce furent même pendant un temps les mesures les plus précises de cette charge, de cet atome d'électricité, qui est une des données fondamentales de la physique moderne.

7.

Connaissant exactement la charge des particules α, il suffisait, pour évaluer à la fois leur masse et leur vitesse, de mesurer la courbure de leurs trajectoires par les forces électriques et magnétiques, trajectoires évidemment d'autant plus tendues que les vitesses et les masses sont plus grandes. C'était, en somme, l'application à des particules assez lourdes de la méthode imaginée par J.-J. Thomson pour l'électron. Des mesures de plus en plus précises furent faites entre 1903 et 1914, par Rutherford et ses élèves. La masse d'une particule α est égale, aux erreurs d'expériences près, à celle d'un atome d'hélium. *C'est donc un atome d'hélium* portant deux charges élémentaires positives, ou plutôt, comme il était déjà évident en 1908, ayant perdu deux électrons négatifs.

Une autre expérience (1909) confirma entièrement ces conclusions : un corps radioactif (du Radon) est enfermé dans une ampoule de verre à parois si minces qu'elles ne font pas obstacle aux rayons α. Ceux-ci pénètrent et demeurent dans un autre tube plus épais entourant le premier. Au bout de quelque temps, l'analyse spectrale décèle dans ce deuxième tube la présence d'hélium. Ce sont donc des atomes de cet

élément qui ont franchi la pellicule de verre, bien qu'elle soit imperméable à la matière « ordinaire ».

S'ils ont pu le faire, c'est grâce à leur extrême vitesse. Les mesures montrent que celle-ci dépend de la nature des atomes en désintégration d'où ils sont issus. Pour le radium C, elle est environ 1/16 de la vitesse de la lumière (6). A cette vitesse et à cette masse correspond une énergie considérable, celle qu'acquérerait un électron accéléré par une machine dont les pôles présenteraient une différence de potentiel de 7,66 millions de volts. Nous disons aujourd'hui que cette énergie est de 7,66 millions d'*électrons-volts*, cette expression se comprenant d'elle-même et correspondant directement aux données des expériences.

A cette époque, Rutherford notait que ces particules étaient « les projectiles les plus énergiques connus par la science ». Depuis, les progrès techniques et surtout la nature elle-même, dans les rayons cosmiques, nous ont révélé des énergies d'un tout autre ordre de grandeur.

8.

Le problème du passage des rayons α au travers de la matière avait déjà préoccupé Rutherford depuis plusieurs années. Il avait pressenti qu'une étude expérimentale devait nous fournir des renseignements précieux sur les interactions entre les atomes et ces projectiles puissants.

Son élève Geiger commença les recherches en 1908. Il se servait de la méthode assez pénible des scintillations. En 1909, avec Marsden, opérant sur des lames métalliques minces, il observa une diffusion générale assez faible des particules α : celles-ci passent « à côté » des atomes sans subir d'action très notable. Cependant quelques-unes d'entre elles sont rejetées vers l'arrière comme des balles sur des raquettes.

Ce fait assez rare, difficile à observer, eût pu être considéré comme un accident négligeable. Rutherford, qui avait institué ces expériences dans le but de découvrir des phénomènes inattendus, comprit aussitôt sa signification. Les électrons étaient hors de cause. Trop légers, ils sont balayés par les particules α comme des moucherons par des pierres.

Mais il existe évidemment dans tout atome *neutre* une charge positive équivalente à celle que portent les électrons;

(6) Nos vitesses « supersoniques » sont à peine supérieures à un millionième de celle de la lumière.

et, comme ceux-ci sont extrêmement légers, la masse presque totale de l'atome doit nécessairement être liée au centre positif. On se demandait depuis dix ans, sans succès, quelle pouvait en être la structure.

Rutherford remarque alors que les chocs en retour ne peuvent avoir lieu que sur ces lourdes charges positives. Une hypothèse simple s'impose alors : l'arrêt et le rebondissement de particules positives sur d'autres particules positives doivent être régis par les lois classiques des répulsions électrostatiques. Avec cette hypothèse, le calcul est facile, l'accord avec l'expérience surprenant si l'on admet que les charges positives constituantes de l'atome sont concentrées en un *noyau* extraordinairement petit, dont le rayon est en général inférieur au millionième de millionième de centimètre, environ dix mille fois plus petit que les rayons atomiques eux-mêmes.

Ainsi naquit la théorie nucléaire de l'atome. Les phénomènes radioactifs affectent le noyau, les propriétés optiques, électriques ou chimiques des atomes intéressent seulement le cortège des électrons qui entourent ces noyaux à grande distance. On connaît la comparaison avec le système solaire. Le noyau serait le soleil autour duquel les électrons graviteraient sur leurs orbites, comme les planètes. La comparaison reste valable, bien que la notion d'orbite s'estompe à l'échelle atomique.

Mais les noyaux ne peuvent être simples, leur complexité doit croître avec leur poids pour aboutir finalement aux noyaux radioactifs qui se manifestent à nous par des phénomènes aussi divers que violents. Nous entrevoyons donc un monde nouveau, une science nouvelle, dans ce domaine si voisin pour nous de l'infiniment petit.

Nous voici arrivés au seuil de 1914, au terme de cette période où furent découverts les électrons, la radioactivité, les atomes et leur structure.

A cette époque, aucun agent physique, ni la température, ni les réactions chimiques les plus énergiques n'avaient pu modifier le cours inexorable — bien que régi par le hasard — des transformations radioactives.

(*à suivre*).

POST-SCRIPTUM...

par LOUIS GUILLOUX

Ma lettre est partie à l'instant et j'ai peur qu'une certaine confusion ne s'y trouve du fait que, en te racontant les choses, j'ai omis de te dire qu'il s'agissait de l'été 1938. Cette année-là, du reste, fut celle de la connaissance de pas mal de personnages hautement pittoresques. Il se peut que l'envie me vienne en t'écrivant (au fait voilà que je commence une nouvelle lettre!) de t'en faire des portraits et de te raconter certains épisodes, disons : quelques petites scènes de la vie de province. J'hésite seulement à m'embarquer dans des récits de quelque longueur, je ne sais trop pourquoi. Pour mémoire, et à toutes fins utiles, comme on dit, notons dès maintenant que les personnages en question portaient pour nom, l'un Fan-Fan, et c'était un musicien, l'autre, Kéro, et c'était un moine défroqué, un troisième Willy : il était peintre, ou du moins se donnait pour tel. En vérité c'était un petit escroc... Allons, oui, il faudra que je te conte tout cela, surtout la soirée de magie, et l'histoire de la montre en or, ce qui nous sera une occasion de faire la connaissance d'un vieil usurier à bonnet de coton. Suivra sans doute la très magnifique aventure d'Auguste Boncors, poétissime rénovateur du lyrisme français apaisant la fureur des flots. Ensuite viendra toute l'affaire du trésor africain (en pièces d'or à l'effigie de Louis-Philippe). Tu vois que j'ai du pain sur la planche. La connaissance de Boncors nous vint par Roland (nous : il s'agit de Lambert et de ton serviteur). D'après Roland, il était nécessaire que cette rencontre se fît en

pleine campagne bretonne, quelque part dans la région de Rostrenen, où le Poète nous rejoindrait en auto ou en moto, car il était fort passionné de ces machines sur lesquelles il se livrait à mille fantaisies, acrobaties, tours de force souvent très périlleux, allant jusqu'à rentrer dans Rostrenen renversé complètement sur sa moto, à cent à l'heure, et les bras en croix; ou bien encore, et c'était là une de ses plus grandes prouesses, il se faisait attacher les pieds aux pédales de son vélo, et se lançait ainsi du haut d'un plongeoir dans un lac. La prouesse consistait, une fois sous l'eau, à se détacher les pieds et à remonter à la surface, ce qu'il réussissait à chaque fois. Nous partîmes par un beau matin de soleil, dans la voiture de Lambert — la toquette — pour aller à la rencontre du Poète. Quel dommage que je n'aie pas la mémoire des pays! Je les confonds tous. J'ai même oublié le nom de celui-ci. Peut-être était-ce du côté du lac de Guerlédan, je ne saurais l'affirmer. En tout cas, c'était au bord d'un lac. La voiture s'arrêta près d'une auberge, le long de la route, et quelques instants plus tard apparut, sur un vélo, le Poète. C'était un véritable hun. Une vraie tête d'asiate, ronde et rasée, une grosse tête rouge, avec une grande bouche, des yeux bridés, rieurs, rigoleurs, un regard à la fois naïf et rusé, la peau tannée, les mains velues d'un paysan. Il n'en portait pas le costume, mais il en avait tout à fait l'allure. Quand il descendit de vélo et que je le vis debout, le côté grand frère farouche — dans l'attitude, dans la tombée des bras, par exemple, dans la façon de rentrer la tête dans les épaules, de très larges épaules d'Hercule — apparut violemment. Il s'avança vers nous avec des gestes lents et cherchés, une espèce de balancement qui sentait la forêt et préparait des grâces, les deux bras mollement tendus pour l'accueil, la tête un peu penchée sur l'épaule, et ce grand sourire brèche-dents coupant sa face ronde et brûlée comme d'une grille à moitié hors d'usage. Quand il parla, ce fut autre chose. Il mit dans sa voix une étrange douceur. Je dis : il mit, je dis : étrange. Et c'était bien volontairement, en effet, qu'il prenait ce ton peut-être

un peu trop doux, comme s'il eût voulu donner à penser, dès l'abord, qu'il n'était pas dangereux... Mais en voilà assez pour le moment sur le poète. Son tour viendra (reviendra) si le mien ne passe pas trop vite. Mais que de choses encore à dire à propos de... A propos de quoi? De tout. Que de souvenirs à... A quoi? Il ne faudrait pas se retourner, mais... Mais quoi? Les souvenirs! Certains souvenirs, demeurés parfaitement isolés dans la mémoire, où ils se sont installés d'une façon telle qu'on sait qu'ils n'en bougeront plus, ressemblent assez à des phantasmes. Et c'est un autre mystère que celui par lequel ils ont été choisis entre tant d'autres, bien qu'ils n'aient souvent rien en eux qui semble les désigner à ce choix. Non, vraiment, rien ne permet de saisir le mécanisme par quoi certains événements de la vie courante, petits faits, petites images, en apparence insignifiants — et peut-être aussi en réalité —, s'inscrivent plutôt que d'autres sur le tableau de notre mémoire. Dis-moi pourquoi il m'arrive encore de penser au grand Platt, le goal keeper, tel que je le vis un matin, il y a maintenant plus de trente ans?... Un matin d'hiver. L'hiver était la saison des grands matches de foot-ball où triomphait presque toujours l'équipe du Stade que cette année Monsieur T... composa d'une manière inattendue en y incorporant une bonne moitié de joueurs anglais, qu'il était allé lui-même chercher en Angleterre. Des ouvriers. Il leur avait trouvé des places en ville, l'un comme mécanicien, l'autre comme plombier, un troisième était chauffeur et ainsi de suite. En tout, six beaux jeunes hommes blonds et roux, frais et bruyants, ravis de passer un peu de temps en France, et fiers de leur supériorité sur le terrain. Hicks, l'arrière, Kellog, le demi-centre, Platt, le goal. J'ai oublié les noms des autres. Dès le premier match auquel ils prirent part, on vit à qui on avait à faire, et le bruit courut que Monsieur T... avait tout simplement fait venir d'Albion des joueurs professionnels. Gros scandale! Mais qui n'empêcha rien et surtout pas les triomphes. Platt, le goal, était particulièrement remarquable. Un grand garçon au nez crochu

qui vous rattrapait le ballon en plein vol, avec l'aisance et la grâce d'une hirondelle gobant une mouche. Il vous le renvoyait valdinguer jusqu'au centre du terrain d'un simple mais terrible « swing », car il était aussi un excellent boxeur. Pas d'exemple qu'un dimanche se passât sans qu'on le portât en triomphe. Et un matin d'automne, comme je me rendais au lycée, je vis l'un des joueurs anglais, et c'était l'un de ceux dont j'ai oublié le nom, accroupi sur le bord d'un trottoir, en train de souffler sur un petit fourneau à charbon de bois. C'était lui le plombier. Matin de brouillard, le fond des rues était tout bouché. L'homme dont je ne sais plus le nom travaillait à réparer quelque tuyau devant la pharmacie qui fait le coin de la rue des Promenades et de notre grande rue Saint-Guillaume. Il soufflait sur son feu, mais le feu ne prenait pas. Il avait beau souffler et s'époumonner, que n'avait-il une forge! Il n'aurait eu qu'à tourner une manivelle. Le pauvre, dont le nom est perdu, ne s'arrêtait de souffler que pour jurer. Dash! Jamais il n'arriverait à faire rougir ses fers à souder. Survint Platt, le grand Platt, Platt le maigre, Platt le grand maigre et roux; à son habitude, il ne portait ni chapeau ni casquette, et sa haute tignasse d'un roux clair, fraîchement ondulée, bouillonnait sur sa longue tête. Platt le long, Platt aux longs bras et aux longues jambes, Platt le grand goal ne travaillait pas ce matin-là. Pourquoi? Vas-y voir. Il portait son beau complet bleu. Il se baladait. Rencontrant l'homme sans nom qui, à genoux devant son petit fourneau posé sur le trottoir, soufflait tant qu'il pouvait sur son feu, Platt l'asperge s'arrêta pour regarder un peu ça. Hell! Ce feu ne prendrait jamais. Platt, le grand dépendeur d'andouilles, se baissa, et prit dans ses deux grandes mains le petit fourneau où une toute petite pointe rouge venait d'apparaître et l'homme au nom perdu qui ne l'avait pas vu arriver reste baba. Platt la perche se colla le fourneau sur le ventre, en l'inclinant comme un petit tambour, et il partit aussitôt à fond de train comme pour un cent mètres de championnat vers le haut de la rue des Promenades.

Il ne courait pas, il volait. Sa tignasse rousse volait avec lui et flottait au vent comme un drapeau. L'homme au nom impossible à retrouver, restait debout, se frottait les genoux et rigolait d'une oreille à l'autre sans rien dire. A mesure que Platt s'enfonçait dans le brouillard, sa tignasse devenait rose. On ne le vit plus. Le brouillard l'avait complètement avalé. On ne l'entendait plus. Quelques instants se passèrent, et apparut comme une lueur voilée de phare d'auto dans la brume. C'était Platt qui revenait, tenant toujours à deux mains sur son ventre le petit fourneau. La lueur venait du fourneau, et à mesure qu'il approchait on la voyait grandir et rougeoyer. Il arriva en courant de toutes ses forces avec ce feu comme un Prométhée. Il posa le fourneau par terre, là où il l'avait pris, et se frotta les mains. L'homme sans nom lui donna une grande tape sur l'épaule et Platt partit à ses petites affaires, en flânant...

Ne me dis pas que ce sont là des vétilles; tu ne me le diras pas du reste. Mais voyons plus loin : tout à l'heure, j'écrivais le mot : phantasme. Sais-tu une chose? Il y a maintenant des années qu'il m'arrive parfois de me voir vieux et seul habitant une mansarde à Paris. Une sorte de rêve éveillé. Je me vois dans la mansarde même, et selon la position que j'y occupe, il y a, à ma droite, une fenêtre ouverte. Je ne sais sur quoi donne la fenêtre — sûrement sur le ciel, en tout cas — et telles que je vois les choses (dont je ne puis pas dire qu'elles se passent ou ne se passent pas, puisque nous sommes ici hors du temps), telles, pourtant, que je les vois, elles se situent dans une lumière de printemps. Ce que je suis devenu, comment je vis, et de quoi, je l'ignore, mais je ne suis pas malheureux. Plutôt heureux au contraire, bien que je ne sache pas pourquoi. Dans quel quartier de Paris se trouve cette mansarde, c'est un autre mystère, d'ailleurs indifférent. Et je ne sais pas, non plus, comment est meublé l'endroit, où malgré la lumière de printemps, il me semble qu'il fait plutôt un peu sombre. Mais cela m'est égal. C'est ma mansarde. Je suis chez moi. Il y a quelque part des oiseaux. Non : je ne suis pas

malheureux. Pas du tout. N'est-ce pas bizarre? Mais autre chose : il m'arrive aussi de me voir sous une espèce de tonnelle, plutôt de loge, en marbre peut-être, c'est en Italie. Mais dans mon phantasme, je ne dis pas l'Italie, mais : le pays latin. Je suis vêtu d'une robe ou plutôt d'une toge blanche, qui me vient aux pieds, et coiffé de rien, sinon de feuillages. Il y a quelque part une table de pierre, et, sur cette table, des livres ouverts, peut-être des parchemins (ce phantasme tourne autour de l'antiquité), en tout cas des textes sans doute très beaux, puisque je les étudie avec bonheur et que je passe ma vie à cela. La lumière est admirable, évoque, pour moi, une sensation de jeunesse absolue (jeunesse de l'homme que je suis et du monde dans lequel je vis), et aussi, l'idée d'une absolue innocence. Je sens cela sans pouvoir dire par où, ni d'où. Aussi, je sais qu'il y a, pas loin, des bijoux en or. Et, soudain, je sors de la loge, les mains tendues, pour aller à la rencontre de quelqu'un que je ne vois pas. Je ne sais même pas qui c'est, mais je m'apprête à dire quelque chose, et je ne sais pas quoi. Mais autre chose encore. Voici le phantasme que j'appelle oriental. Je suis dans une sorte de belvédère, une tour haute. Partout, des vitrages. J'entends les rumeurs joyeuses de la ville. C'est le matin. Peut-être dix heures du matin. Grand soleil. Il me semble apercevoir quelque chose de la foule en bas qui grouille. Charrettes à bras, ânes, etc... C'est en Turquie. Du moins, il me semble que c'est en Turquie. Je suis parfaitement heureux en haut de mon belvédère, par la conscience que j'ai de participer d'une manière totale à tout ce qui m'entoure. J'ai le cœur rempli d'une joie tranquille, innocente, et même enfantine, tout en sachant parfaitement que je ne suis plus un enfant. Je suis, comme on dit, tout à mon affaire. Beaucoup de blanc, sous le soleil. Et, dans la pièce où je suis, des tapis. Je crois bien qu'il n'y a personne avec moi, mais je n'ai besoin de personne puisque j'ai tout le monde, et, d'ailleurs, *nous sommes tous d'accord*. J'ajoute qu'à mon avis, ce moment-là ne finira jamais.

Et voilà! Je devrais arrêter là ce post-scriptum. Pourtant non. Je veux revenir encore à ces petits souvenirs dont nous parlions en commençant. Hier... Mais non, ce n'est pas ainsi que je dois te raconter la chose. Disons plutôt que je suis bien sûr de n'avoir été averti par rien que je garderais si longtemps la mémoire de cette sonnerie de clairon que j'entendis un soir en passant devant la caserne des Ursulines, il y a de cela bientôt trente ans, puisque ce devait être en 1917 ou 1918. Il était neuf heures du soir. J'en suis bien sûr, puisque la sonnerie était celle du couvre-feu. Or, la sonnerie du couvre-feu, on l'entendait tous les soirs, et à la même heure. Je dois dire que j'affectionnais particulièrement cette sonnerie-là, que je trouvais à ses accents un grand charme romantique, mélancolique, et que je l'attendais toujours. Je dois aussi ajouter que ce soir-là, le clairon y ajoutait des fantaisies qui, pour moi, n'étaient pas dépourvues de nouveauté, et qui faisaient la preuve de son talent. Mais je ne crois pas que cela seul eût suffi à fixer en moi cet instant. Je croirais plutôt que ce qui contribua à le fixer, ce fut que, comme je passais devant l'église de la Providence, à deux pas de la Caserne des Ursulines, deux officiers marchaient devant moi. Je les revois très bien. Ils portaient des manteaux, ce qui me fait dire que nous étions en hiver, peut-être en automne. Je les revois de dos. Je suis sûr qu'ils avaient des képis. Je marchais à quelques mètres derrière eux et j'entendis que l'un disait à l'autre : « Voilà un clairon qui s'en paye! » Je ne savais pas très bien s'il disait cela admirativement ou si, au contraire, sa remarque impliquait une réprobation qui allait tout à l'heure se transformer en huit jours de salle de police. Je n'entendis d'ailleurs pas ce que répondit l'autre officier. Quand je repense à ce petit événement, ce qui m'arrive de temps à autre, et naturellement, quand je m'y attends le moins, tout se déclanche toujours de la même façon, comme une pièce d'horlogerie. J'entends la sonnerie, je vois les officiers, j'entends celui qui dit : « Voilà un clairon qui s'en paye », et c'est tout! Mais pour le reste, c'est l'inconnu.

Je puis savoir que je viens de la maison, mais c'est une déduction facile de ma part. Je ne sais pas pourquoi je suis dehors, je ne sais pas où je vais, qui je vais rejoindre — rien. Hier, passant par là avec ma fille, ce petit souvenir me revint, et je lui en fis part, à peu de chose près, dans les termes que je viens de reproduire ici. Cela parut l'amuser beaucoup. Ensuite, je me demandais si, à son tour, elle garderait le souvenir que je lui avais conté cela, et une espèce de pitié me venait pour le clairon qui avait tout déclanché, qui est peut-être mort aujourd'hui, ou, en tout cas, un très vieil homme, et je me disais qu'il arriverait peut-être qu'un jour, ma fille devenue une très vieille femme, une grand'mère, qu'il lui arriverait donc peut-être de se dire qu'un jour, son père lui avait raconté qu'étant jeune homme... Et toute la pièce d'horlogerie se déclanchera encore une fois. Et l'officier répétera encore une fois : « Voilà un clairon qui s'en paye! »

...Aussi, je me souviens de certains nuages. Qu'est-ce que cela, mon cher Jean, avoir gardé le souvenir de certains nuages, avoir aimé des nuages au point de s'en souvenir encore! Mais oui. Un matin, comme je me rendais au lycée, et que je traversais le Champ-de-Mars, le ciel était rempli comme un panier d'une infinité de petits nuages roses, comme des roses, de petits nuages vraiment charmants... Quelle fraîcheur! Je n'avais jamais rien vu d'aussi délicat et d'aussi frais, et je restais là, pantois, à les contempler, sans la moindre pensée, ravi seulement, mais vraiment ravi. Ils n'avaient pas l'air de bouger. Ils étaient là comme des fleurs toutes neuves posées là. C'était délicieux. On aurait dit que les nuages souriaient. Je n'en finissais pas de les admirer, et ce fut un véritable crève-cœur pour moi — et sans doute une grande preuve de faiblesse — que de les quitter, pour rentrer dans ce maudit lycée, quand j'entendis sonner la cloche de huit heures. Je connaissais, hélas! assez le monde, déjà, pour savoir que, lorsque je sortirais du lycée, mes beaux nuages n'y seraient plus. Et, de fait... Je n'en ai jamais revu de semblables, de ma vie entière.

Je crois fermement qu'il n'y en a jamais eu de tels que ce matin-là — matin de grand privilège! — et j'y pense parfois encore, après tant d'années. Je suis donc fidèle. Je le serai, je le crois et je l'espère, jusqu'au bout... Pourtant, il faut se méfier. J'observe déjà que de grands pans de souvenirs se sont effondrés. Des choses de ma vie auxquelles j'avais pendant longtemps attaché beaucoup d'importance, ne comptent plus, et je dois même, parfois, faire effort pour savoir desquelles il s'agit. Mais je n'oublierai pas les nuages — je n'oublierai pas non plus... Mais ici, entrons dans un autre mystère, tout voisin du précédent.

Ces petits souvenirs qu'on a, se rapportant à nous-mêmes, sont les frères de ceux qu'on peut avoir se rapportant à des êtres qu'on aime et faisant état de choses ou d'événements que nous avons appris en confidence. Certes, il m'arrive bien souvent, quand je traverse le Champ-de-Mars, de repenser à mes petits nuages roses, mais il m'arrive aussi de me laisser surprendre par une autre image. C'est la tienne, mon cher Jean, et peut-être vais-je un peu t'étonner en te racontant cela. Il s'agit d'un moment très important. C'est l'été. Pas tout à fait le plein été, puisque nous ne sommes pas encore en vacances — mais nous en approchons. Mettons que ce soit la fin de juin ou le commencement de juillet. C'est l'après-midi. Il est plus de 4 heures. Tu as passé toute la journée à Saint-Charles (il n'y a pas si longtemps que j'ai visité l'école Saint-Charles, en compagnie de l'abbé P..., ton professeur. J'ai beaucoup pensé à toi tout au long de cette visite, surtout dans la chapelle), et tu te rends chez toi, place St-Michel. Or, voilà qu'en traversant la place du Champ-de-Mars, tu as tiré de ta poche une feuille qui ressemble à un journal, c'est la *Feuille Littéraire*, et ce que tu lis, c'est Baudelaire...

Je ne te connaissais pas alors. Et pourtant, il me semble te voir. Cet instant-là m'est aussi précieux que n'importe lequel de ceux qui me concernent moi-même. Jusqu'à la fin de mes jours, si je continue à *miser* sur Saint-Brieuc, il m'arrivera de me dire encore, en traversant la

place du Champ-de-Mars : c'est ici qu'un soir du commencement d'un été, Jean a découvert Baudelaire...

6 février.

Depuis que je t'ai écrit la dernière fois, nous avons eu le froid, la glace, la neige (—10°, —12°, —13° : on n'avait rien vu de tel depuis l'an de grâce 1917). Ce sont là des choses dont, probablement, tu n'as plus qu'un très vague pressentiment — et, sans doute, un peu la nostalgie. Pour mon compte, j'ai plutôt celle du soleil — ne serait-ce que de notre petit soleil de printemps breton. Je voudrais qu'il n'y eût plus jamais d'hiver. C'est peut-être encore là un signe de ralentissement de ma part — mais je me suis senti devenir de moins en moins sensible aux beautés de l'hiver, à mesure que je le devenais davantage à ses rigueurs. Moi qui aimais tant me promener dans la neige, et même sous ces petites pluies bretonnes des bords de côte, moi qui me plaisais tant au coin du feu — je prends tout cela en horreur. Je rêve de l'Espagne, et de l'Italie, pour ce que ces pays ont de sec et de lumineux, pour le bonheur des rues pierreuses, et de s'y promener en sandales, la veste sur le bras, comme avec toi autrefois à Tolède et à Séville, et plus lointainement, à Trieste et à Venise. Et j'envie G..., qui m'écrit ce matin qu'il va bientôt partir pour la Tunisie et pour l'Egypte — tu le verras donc! — Moi, barbare, je rallume mon feu. Et dans ces pays cimmériens, à chaque fois qu'on rallume le feu, il vous semble qu'on vient tout juste de le découvrir. Il y a, je te le dis, de quoi se pendre. Du reste, je me pendrais bien. Non seulement à cause de l'hiver, mais justement à cause de ce feu. Je ne ferais pas mal comme andouille, accroché dans le fond de la cheminée! S'il suffisait de l'allumer une bonne fois, ce sacré feu! Mais il faut toujours y être. Casser du bois, le scier, le fendre. Il se trouve que le bois est mouillé, ou que le vent ayant tourné, le tirage se fait mal, et la cheminée fume. On suffoque. Il faut ouvrir la fenêtre en grand, on gèle, on éternue, les

papiers s'envolent. Quelqu'un entre. C'est une visite à laquelle on ne s'attendait pas. Quelle bonne surprise! Et, justement, c'est une visite transie, à qui un petit air de feu ne fera pas de mal. « Tenez, mettez-vous là, prenez ce fauteuil au coin du feu, dira Renée, réchauffez-vous, pendant que je vais faire un peu de thé. » Et la « visite » qui aura commencé à suffoquer et à éternuer comme tout le monde, se mettra poliment dans le fauteuil, tandis que Renée ajoutera en me montrant : « Personne ne sait faire le feu comme lui. Vous allez voir! Ça va flamber! C'est un don qu'il a. » Je quitterai tout furieux la place, pour faire encore une fois le tour de la maison à la recherche d'un peu de bois sec. Le miracle, c'est que je finis toujours par en trouver. L'autre jour c'était un vieux cadre de bois, autrefois le cadre d'une glace. Il y avait longtemps que je le lorgnais! « Mon beau cadre! », a dit Renée... Eh bien quoi! Son beau cadre nous a fait une belle petite flambée, avant de se réduire en cendre. En poussière, puisque tout est poussière... Mais quelle servitude que tout cela! Quelle servitude! Et puis, je dis mon feu, mais c'est notre feu qu'il faut dire. Depuis la guerre, nous n'avons plus jamais eu de quoi faire marcher le chauffage central, et les hivers, nous les avons toujours passés comme cette fois encore, devant le feu de bois dans la cheminée. Je ne puis pas dire que ces très exemplaires journées en famille, un peu paysannes, devant l'âtre, soient très favorables au travail : mais nous serons jugés sur nos sacrifices bien mieux que sur nos réussites, et il y a plus d'une manière de mériter. Ainsi soit-il. Autrement dit : Amen, — ta paye avec la mienne, ça fera une jolie quinzaine. Et voilà bien trente ans que je répète cette petite plaisanterie-là, mais elle me ravit encore, tout comme au premier jour...

Quand Yvonne a vu la neige, elle ne se tenait plus de joie. « Papa, la neige! » — « Oui, ma fille. » — « Est-ce qu'elle va continuer à tomber? » — « C'est probable, ma fille. » — « Est-ce qu'il y en aura épais demain matin? » — « C'est très probable, ma fille. » Elle regardait tomber la neige, et je l'entendais qui se murmurait à elle-même :

La neige! Avant de se mettre au lit, le soir, elle a encore regardé si la neige tombait et deux ou trois fois, avant de s'endormir, elle m'a appelé, pour me demander si la neige continuait toujours à tomber. La dernière fois, elle était déjà presque endormie — et c'est d'une petite voix qui me rappelait sa voix de bébé qu'elle m'a dit : Elle tombe encore?

La neige tombait encore. Je l'ai rassurée. Et rassurée est bien le mot!...

D'où vient ce bonheur de la neige, que tous les enfants ont connu? Et d'où vient, mais d'où vient donc, que ce bonheur-là, comme tous les autres, se paye toujours? Le lendemain, il y avait plus de vingt centimètres de neige par terre et sur les toits, le spectacle était d'une admirable et silencieuse grandeur, à quoi Yvonne n'a pas résisté une seconde. Et de partir en promenade, et de passer la plus belle matinée de sa vie dans la fête de la neige, oui, mais de revenir pour se coucher en toussant. Voilà comme quoi la neige elle-même, avec des airs d'innocence, nous trahit. Deux jours de lit. Fièvre. Toux. Et retournement bien humain d'Yvonne, contre la neige. Sale neige! Sacrée sale neige! Je ne souhaiterai jamais plus la neige, etc...

Je lui ai *naturellement* fait toutes les remontrances qu'imposait la situation, mais, je me hâte de le dire, sans la moindre illusion sur leur effet.

Et voilà la vie!

Deux jours plus tard, j'étais au lit à mon tour, vaguement grippé, me ressentant vaguement de ma maladie d'il y a trois ans. Je suis resté abruti pendant trois jours — moitié par la grippe, moitié par l'alcool, et j'ai passé ces trois jours-là à lire et à relire. Yvonne, me voyant dans mon lit, se foutait de moi : « C'est bien ton tour. C'est bien fait pour toi, etc... »

...Mais de quoi voulais-je te parler au juste? Qu'avais-je ce matin dans l'esprit quand je me suis dit : je vais écrire à Jean? Ah, voilà, je voulais te dire (quelqu'un ayant hier parlé devant moi de certains tics, de certaines façons de mimétisme), je voulais donc te dire que dans le temps

où j'étais potache (ce sont les propos tenus hier devant moi qui m'y on fait repenser), donc, quand j'étais élève de troisième au lycée de Saint-Brieuc j'imitais mes professeurs, comme nous le faisions tous à qui mieux mieux, mais je n'imitais pas Palante. Les autres le faisaient, parlaient comme lui d'une petite voix sifflante, disaient des quantités interminables de « n'est-ce pas ». Ces imitations-là m'indignaient. Je défendais Palante, que j'aimais déjà beaucoup. Or, Lambert me dit il y a quelques années que j'avais pris certains de ses tics. Mais il ne sut me préciser lesquels, ou ne le voulut. Lambert n'insistait guère. Il passait vite. Il n'aimait pas qu'on lui demandât de s'expliquer. Je ne parviens pas à retrouver chez moi les « tics » empruntés à Palante, mais je ne doute pas qu'ils y soient. Je sais aussi très bien les tons de voix que j'ai pris à Lambert. Je puis même aller jusqu'à en être un peu gêné, en certaines circonstances. Ici, il ne s'agit plus d'imitations choisies — mais tout au contraire. Petites greffes. On pourrait aller loin dans ce genre de recherche, mais pour trouver quoi? Beaucoup de choses plaisantes et déplaisantes. On m'a souvent dit que j'aurais dû me faire acteur — mais surtout de music-hall. Un temps, je subissais beaucoup « l'influence » de M... Je ne parle pas ici d'influence au sens sérieux du mot, ce serait tout un autre problème, je reste dans les influences de ton et de manières. Il est vrai qu'à cette époque dont je parle, ma fréquentation de M... était très assidue, et que j'ai l'oreille assez sensible. Je prends facilement l'accent. Quand j'allais à Toulouse, autrefois, je n'y étais pas depuis quarante-huit heures que déjà je pouvais parler de la « déboche » aussi bien que n'importe quel moine prêchant en chaire à Saint-Sernin, lâcher partout des « maquarelle » et des « fils de pute » pas plus mal que n'importe quel drôle de Guilhemery, de la Costa Parvado, ou de Saint-Cyprien... Je ne parle pas mal l'anglais, de même en espagnol (pour le peu que j'en sache — appris dans les camps de réfugiés). Mais ce que je sais d'espagnol, je le parle assez bien. Cela vient d'une sorte de don infé-

rieur, je ne suis pas dupe, et j'irais même jusqu'à dire : peut-être assez suspect. Talent de perroquet. (L'insigne des interprètes, dans les armées de l'antiquité, était le perroquet.) Mais la sensibilité aux accents et les talents de perroquet ne seraient rien de bien étrange si parfois, derrière le perroquet, ne se trouvait un caméléon possible et d'ailleurs détesté, si les autres qui vous observent ne suspectaient l'existence de ce caméléon, n'imputaient cette capacité d'imitation à une certaine faiblesse, à une certaine malléabilité au sens que l'on donne à ce mot en parlant de la cire molle. Si même, et c'est une question, elle n'annonce une certaine duplicité possible? Nous voulons tous vivre dans l'esprit des autres, disait Lambert, et il est possible que cela soit vrai, mais nous ne détestons rien tant que de donner à croire que nous voulons passer pour un autre, que nous empruntons à un autre les éléments de notre figure d'acteur. C'est pourquoi il me fut si désagréable de m'entendre dire par un Monsieur que je rencontrai un jour dans les couloirs de... (C'était un Monsieur de très belle prestance, une sorte de Gaudissard supérieur; je ne dis rien de la vague crainte animale que m'inspirait cet obèse) : « Ah, non! me dit-il. Pas si vous prenez le ton de M... » Je fus horriblement vexé en même temps qu'instruit, et dès lors je m'étudiais à surveiller un peu mieux mon comportement et mon langage, en vue d'en bannir tout ce qui, précisément, était emprunté à M..., ou pouvait passer pour l'être. Les choses ne valent que par l'enseignement qu'on en tire. Même aventure m'arriva avec J. B..., qui alors que nous prenions ensemble un verre à la terrasse des Deux Magots, me fit la même sorte de reproche. Et il n'était pas sorcier de deviner derrière ce reproche un léger mépris. Je m'en tirais fort hypocritement (mais dans un pareil cas, la fatuité jouait à plein, et j'avais été piqué) en déclarant et en expliquant à J. B... qu'il n'y avait pas de « ton M... », mais que M... parlait « parisien », et que nous pouvions bien être deux à Paris à parler parisien de la même façon, ou à peu près, ce n'était pas un grand

miracle. Je ne sais ce qu'elle pensa de mes intelligentes explications, mais elle parut les accueillir, et n'insista pas. Je me jurai de faire tout ce qui serait en mon pouvoir pour ne plus jamais me remettre dans ce cas-là. Je ne sais pas si j'y ai absolument réussi, mais je crois bien que oui, jusqu'à nouvel ordre. C'est ainsi que l'on s'instruit, sans jamais se posséder.

Cette nuit, lisant le journal intime de Kafka, j'y ai trouvé ceci : « ...j'ai une puissante faculté de mimétisme que personne ne remarque. Combien souvent éprouvais-je le besoin d'imiter Max (il s'agit de Max Brod). Hier soir, sur le chemin du retour, j'aurais pu me confondre avec Tucholski. Il faut croire que la nature de l'autre est alors au dedans de moi-même aussi précise et aussi invisible que la figure cachée dans une image cryptographique, où d'ailleurs on ne la trouverait jamais si on ne l'y soupçonnait d'avance. Ces métamorphoses me font croire volontiers à un trouble de mes propres yeux... » Il va de soi, que de telles remarques tirent plus ou moins de valeur selon qu'elles nous sont faites par tel ou tel. Leur puissance d'instruction tient aussi au degré d'affection qu'on porte à l'instructeur. Il me semble qu'il n'y a pas besoin de le dire. Elle se multiplie du fait qu'elle met ou peut mettre beaucoup d'autres choses en lumière que la simple révélation d'un trait de caractère, et parfois même atteignant profondément au cœur des choses, trouver le cœur tout court...

CINQ POÈMES

par JEAN ROUSSELOT

LES OUTILS MELANGES

à René Ménard.

Les outils mélangés : la fièvre et son contraire
Et tout à coup l'envie... Tout simplement : l'envie —
Et la haine au-devant des femmes au soleil
Et le concert des chiens qui cisaille ma tête,

Les outils mélangés au bas de ce jour clair
Qui m'a donné des yeux, qui m'a rendu Semblable,
Je ne sais plus si j'ai besoin de mon courage
Et si ce que je dis aux larmes, à la mort :
— Que je m'appartiendrai, que je serai plus fort —
N'est pas plus inutile encore que l'aboi
Des chiens qui vont se taire,
Le frottement de soie des femmes qui s'éloignent
Et la répétition même de ces femmes,
Plus inutile que de nommer les étoiles
Où pousse le lichen d'un autre dieu suave.

Car enfin ces deux mains qui sont de chair, qui bougent,
Cette table à jamais de bois, ce mur, de pierre,
Ces poumons qui sans moi font leur douce vendange,
Ce soleil où s'en vont les femmes indicibles,
Ne sont-ils pas ici, n'y suis-je pas moi-même
Et seulement ici, emplissant à ras bord
Leur contour comme autant de pleins verres posés
Miraculeusement sur l'eau plate du temps?

Vivent-ils? Vivons-nous? Quels projets? Quelle envie?
Quels outils mélangés où nous devrons choisir?
Ils sont parce qu'ils sont et, parce que je suis,
Je m'appartiens, je suis ma force et mon salut,
Je me veux au présent comme sont toutes choses,
Je n'ai besoin de rien pour croire en mon image
Que d'entendre en mon cœur l'égouttement du jour.

EVIDENCE DU JOUR

Evidence du jour où les gens vont et viennent
A diverses hauteurs, plongeant, virant de bord,
Buvant, mangeant ce jour sans penser qu'ils l'obtiennent
De quelque dieu fourbu qui l'arrache à la mort;

Evidence du jour, du vivier, de la vie...
Tous ces gens ont raison : le jour n'est que le jour,
Une salve d'oiseaux, une écume hardie,
Un avion dans le ciel, un drapeau sur la tour,

Une pulsation de machine profonde,
Des jappements lointains pour faire un horizon,
Des feux d'herbe qui font que l'on se sait au monde
Avec l'herbe et le feu, la terre et la saison,

Un remuement bénin de chevaux, de charrues,
De lessives au vent, de poules sur le mur
Et jusqu'au soir, le vain laminage des rues
Où des journaux blessés sombrent dans le futur.

Tous ces gens ont raison : c'est un jour entre mille
Et mille ne font qu'un, qui monte et redescend
Comme fait le poumon du dormeur inutile
— Inutile dormeur, Seigneur, es-tu présent?

Evidence de l'homme à se mouvoir, à dire,
A voguer dans l'eau claire, à chanter sa chanson,
Evidence qu'il est celui qui est, qui tire
Sa seule raison d'être, d'être sans raison.

Mais toi, mon Dieu, tu sais pourquoi ce rideau bouge
Où le jour, chaque jour, repeint nos traits encor,
Pourquoi dans le dormeur se gonfle un poumon rouge
Qui, toujours un peu plus, le hale vers la mort.

Et tu t'épuises vainement à nous redire
De prendre garde au jour, à sa fausse candeur,
A la fragilité de ce facile empire
Où, loin de ton regard, nous avançons sans peur.

JE VOUS ECRIS D'ICI

Je vous écris d'ici, de ce pays profane
Où le vent va son train, où ronflent des moteurs,
Où l'œil avec le jour pavoise, puis se fane
A l'heure où les oiseaux descendent des hauteurs.

Je vous écris d'ici, de ce pays sans larmes
Et sans éclats de rire où, nos pas dans nos pas,
Entre des ponts de fer fourbis comme des armes,
Nous marchons jusqu'au soir et nous couchons au bas.

Je vous écris d'ici, de ce pays crédule
Qui ne se lasse pas d'accoucher du printemps,
D'être son fossoyeur à chaque crépuscule,
De faire confiance à ses reins exultants.

Je vous écris d'ici, de ce pays précaire
Qu'une goutte de pluie emprisonne à loisir,
Qu'un cri fait vaciller, qu'un souffle désespère
Ou ravage de joie, et qui ne peut choisir.

Mais vous qui vous voulez, qui vous faites Icares,
Vous ne m'entendez plus si je m'attarde au bord
De ces bourgs soulevés par le poumon des gares,
De ces canaux sans hâte envahis par la mort,

De ces chantiers dressés comme autant de calvaires
Sur un ciel qui se moque et repent tour à tour,

Au bord de ces forêts qui, jadis, enfantèrent
Le chêne où fut taillé la croix de notre amour,

Si je m'obstine à vous redire l'innocence
De ce monde où les eaux, les arbres et les vents,
Et la houille des morts, et le frai des vivants,
Ronronnent de la même et tendre patience
Qui fait enfin jaillir un dieu de son absence.

POEME POUR PAUL CHAULOT

Je n'ai jamais vécu vie autre que la mienne,
Je n'ai jamais mangé d'autre pain que mon corps;
Autre sang que le mien ne coule, et les morts même
Que j'ai lavés naguère étaient morts de ma mort.

Je n'ai jamais été pour l'homme une autre rive,
Il n'a jamais été mon reflet d'outre-cœur :
Si je me bats pour lui, pour que son règne arrive,
C'est son poing que je crispe et c'est lui mon vainqueur.

Nous habitons tous deux la même peau brouillée
Que la honte et l'espoir font frémir tour à tour
Et la nuit, scrutant sa véronique souillée,
N'y trouve qu'une empreinte à présenter au jour.

Nous avons mêmes traits, nous avons le même âge,
Je marche de sa marche, il sait où nous irons;
Si je parle d'azur, il me redit l'orage
Qui déchira le ciel entre les deux larrons;

Si je pleure sur moi, ce sont ses mains trouées
Qui montent vers mes yeux pour y sécher mes pleurs;
Si je pleure sur lui, son doigt, sous les nuées
D'usine, me désigne un jardin fou de fleurs.

Il me dit, je me dis qu'il faut vivre les êtres,
Etre les choses qui ne sont qu'un nom furtif,
Nier, en existant, que le Néant soit maître
D'un monde où les bourreaux implorent les captifs,

Et que je suis Fidèle, et que je suis Semblable,
A tâtonner obscur, à geindre mon désir,
A ramasser sans fin des coques sur le sable
D'un autrefois fourbu qui ne veut pas finir,

A feindre le sommeil pour corriger le songe
Et, dans le ciel en flamme écroulé sur nos bords,
Découvrir un Royaume, où l'oiseau noir qui plonge
Ne trouve qu'un abîme encombré d'astres morts.

Je vivrai, je mourrai d'avoir été cet homme
Dont la voix de sentence éclate les prisons,
A qui le chaud d'un sein, le parfum d'une pomme
Arrachent un aveu qui n'est qu'une oraison.

EPITAPHE POUR UN POETE

à Henry de Waroquier

Tu me chercheras en vain
Sous tes paupières d'étain,
Vieille mémoire couveuse,
Vieux lac envahi de ronces.
Tu me chercheras en vain :
Je suis mort de transparence
Dans les faubourgs chaleureux
Où les martinets du soir
Qui pincent le cœur des filles
Me traversaient sans me voir.

Tu me chercheras en vain :
Sous les pierres, sous les feuilles
Et dans ces portraits jaunis
Qui jamais ne nous ressemblent.

Et pourtant tu me côtoies
Chaque jour dans la cohue,
Je suis vivant, je te parle,
Je peux t'étreindre, o ma nue,
Ma seule ici-bas réelle,

Mémoire de tous les hommes,
Grand arbre de l'Eternel!

Ecoute-moi quand le vent
Fait grincer au fond de l'âme
Les lourds vantaux de l'enfance,
Quand le dernier train s'abat
Dans les voiries du silence.

Ecoute-moi quand l'averse,
Entrecroisant ses fils d'ombre
Avec ceux de ton sommeil,
Trame au cœur des nuits trop longues
L'envers pourpre de ta mort.

Tourne la tête et regarde,
Quand une invisible main
Se pose sur ton épaule,
La vitrine et son caillot
De lumière, le café
Où des gens usés soulèvent
Mollement des cartes grasses,

Quand le soleil se retire
Soudain de l'arrière-cour
Où surissent les haillons
De la détresse ingénue,
Quand un chien sur tes talons
Gémit du fond de la chair
Anonyme de l'espace.

Tu me cherches, tu me trouves :
C'est toi-même qui te parle,
C'est toi-même que tu vois,
C'est toi-même, ces relents,
Ce vin aigre, ces stigmates,
C'est toi-même, cette tombe
Semée de billes d'enfant,
Ces vieux murs où les crachats
Dessinent Christ expirant.

Comme un filigrane pur
Dans un testament brûlé,
Tu me cherches, tu me trouves
Dans ta couronne de songes,
Dans la pourpre de ton sang,
Dans le tremblement, la nuit,
De tes secrètes ramures :

C'est toi-même, cet errant
Qui mourut de transparence
Et tu es sa sépulture.

AUTOUR D'ANATOLE FRANCE

Documents inédits

par JACQUES SUFFEL.

Anatole France a conté ses souvenirs de jeunesse dans plusieurs volumes charmants : *Le Livre de mon ami, Pierre Nozière, Le Petit Pierre, La Vie en Fleur.* Mais ce sont des souvenirs d'une espèce particulière; l'auteur ne s'est pas contenté, comme Verlaine dans ses *Confessions,* de *choisir,* d'*élaguer,* d'*éluder.* Il a, suivant un principe cher aux romanciers du XIXe siècle, transformé et transposé les faits, brodé sur un fond de vérité, associé — c'est lui-même qui l'avoue — « la fiction à la réalité ». « La vérité, dit-il, n'a jamais été regardée nue. Fiction, fable, conte, mythe, voilà les déguisements sous lesquels les hommes l'ont toujours connue et aimée. »

Ces broderies et ces travestis ne sont pas faits pour simplifier la tâche du malheureux biographe, qui s'efforce modestement de rassembler et de mettre à leur place les innombrables parcelles de vérité dont se compose une existence humaine. La difficulté est d'autant plus grande qu'Anatole France, il faut bien l'avouer, n'aimait pas trop laisser pénétrer autrui dans son particulier et qu'il a essayé, plus d'une fois, d'égarer les curieux.

Ce Parisien, né dans une arrière-boutique du quai Malaquais, est fils et petit-fils de paysans. Son père, Noël-François Thibault, dit France, qui ne devint libraire à Paris qu'après avoir passé la trentaine et grâce à un concours de circonstances très imprévu, est issu d'une lignée de cultivateurs d'Anjou dont on retrouve la trace jusqu'au XVIIe siècle. On montre encore aujourd'hui, à Saulgé-l'Hôpital, la maison qui l'a vu naître, un soir de Noël, en 1805. Quant à la mère de l'écrivain, Antoinette Gallas, originaire de Chartres, elle descend d'une famille de meuniers établis sur les bords de

l'Eure depuis des temps lointains. Une sorte de mystère enveloppait cette maman dont France a parlé en termes touchants. Certaine photographie la montre, à l'âge de cinquante ans, coiffée d'un bonnet tuyauté, dit « béguin brugeois ». C'est pour cette raison qu'on a cru qu'elle était de Bruges. Une gravité un peu triste marque son visage allongé.

Nous sommes assez bien renseignés sur son compte depuis que M. Maurice Jusselin, dans un livre paru en 1944, nous a livré le fruit de ses patientes recherches. On peut désormais évoquer avec précision l'ascendance maternelle de l'auteur du *Lys Rouge*, la maman « trop sensible, trop aimante », la grand'maman qui n'avait, lit-on dans le *Livre de mon ami*, « pas plus de piété qu'un oiseau », le grand-père surtout, qui n'était en réalité que le second mari de la grand'maman et qui, par sa mauvaise conduite, troubla longtemps la paix familiale.

Les investigations de M. Jusselin n'ont pas peu contribué à dégager les origines d'Anatole France du buisson des légendes.

Il y a deux ans, M. Lucien Psichari a bien voulu me faire visiter la Béchellerie jusque dans ses moindres détails. Dans le bas d'une armoire, nous avons découvert une caisse pleine de papiers. Nous avons transporté notre trésor dans le jardin et nous en avons fait le dépouillement. Grande fut notre joie de découvrir beaucoup de très vieilles lettres qui viennent éclaircir des points restés jusqu'à présent dans l'ombre.

Au lecteur curieux des choses d'autrefois, nous apportons ici ces indications inédites. Rien n'est négligeable, a dit Renan, « quand il s'agit de fournir un atome à la vérité ».



Antoinette Gallas, mère d'Anatole France, est née le 1er novembre 1811. Elle était « fille naturelle de *Aimable-Antoinette Gallas*, âgée de vingt ans et non mariée, demeurante à Chartres » (1).

Le nom du père est resté inconnu, mais l'année suivante, Aimable (ou plus exactement *Amable*-Antoinette) Gallas épousait (17 septembre 1812) un employé de la Direction des Domaines, François Renard, lequel, du reste, décéda prématurément le 30 mars 1814, à l'âge de vingt-neuf ans. Un fils né de cette union mourut à onze ans.

(1) Acte de naissance. (Cf. Jusselin, *Aïeux et parents beaucerons d'Anatole France.*)

Dès le 8 février 1815, la jeune veuve contracta un second mariage avec le citoyen Jean Pierre Dufour, qui avait succédé à Renard au bureau des Domaines. Ce personnage qu'Anatole France a décrit plus d'une fois était né en 1792, à Nogent-sur Eure, non loin de Chartres. Il avait des frères et des sœurs. Mobilisé en 1812, il fut incorporé au 36e régiment d'infanterie légère et devint sergent. En 1814, après la campagne de France, on le renvoya dans ses foyers. Rien n'autorise à supposer qu'il ait repris du service en 1815 et assisté, comme il s'en vantait, à la bataille de Waterloo. On se souvient du portrait que France a fait de lui, dans sa lettre du 12 avril 1918 à Louis Barthou :

> Hyacinthe, quand je le connus, portait bien le poids de son grand âge. Des yeux bleus tout à fait charmants éclairaient son visage rose. Il parlait avec douceur, d'une voix agréable. Son air, ses manières, ses propos respiraient la bonté, la vertu, l'honneur. En réalité, ivrogne et débauché, il mit sa malheureuse femme sur la paille, fit d'innombrables dupes et exerça toutes sortes de métiers, sans gagner dans aucun la moindre considération.

Qu'il fût un mauvais sujet, sa femme ne se le dissimulait point. Mais elle aimait cet enjôleur et lui pardonnait tout. Elle possédait, quand elle l'épousa, un petit héritage, dont l'élément principal était un moulin d'un bon rapport. En peu d'années, le mari dilapida cet avoir, si bien qu'en 1829, traqué par les créanciers, il quitta le pays et partit pour Lille avec sa famille. Il avait depuis longtemps abandonné son emploi des Domaines, était devenu huissier, avait résigné sa charge et vivait d'expédients. Par jugement du Tribunal civil, Mme Dufour avait obtenu la séparation des biens en 1826. Mais elle était déjà complètement ruinée à cette époque.

De son union avec Dufour, elle avait eu six enfants, lesquels, à l'exception d'un seul, étaient morts en bas âge. Lorsqu'elle dut quitter Chartres, elle n'avait plus qu'un fils, Hippolyte, né en 1816, et sa fille naturelle, Antoinette, alors âgée de dix-huit ans.

Selon une tradition que ne confirme aucun document contemporain, Antoinette aurait été quelque temps « mise en service » à Lille (2). Il n'est pas douteux qu'à ce moment là les Dufour ne traversent une passe difficile.

Cependant, dès 1830, ils sont à Paris. En juin 1831 ils habitent au n° 7 de la rue Saint-Claude. Dufour a trouvé une

(2) Cf. Paul Ballaguy, *Aïeux et parents d'A. France* (*Revue Universelle*, 1er nov. 1925).

place dans les Contributions directes et il semble que la situation soit redressée.

C'est alors que survient un événement dont on n'a jamais parlé. Celle qui deviendra la mère d'Anatole France contracte, n'ayant pas encore vingt ans, un premier mariage avec le nommé Pierre-Jacques Petit, pharmacien-droguiste, demeurant à Paris, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur (aujourd'hui rue Dussoubs), n° 4, fils majeur de Denis Petit, présent et acceptant. Aux termes du contrat, passé par-devant maître Agasse, notaire, le 2 juin 1831, les époux adoptèrent le régime de la communauté des biens, à l'exclusion des dettes antérieures. Le futur déclarait apporter en mariage son fonds de pharmacie-droguerie-herboristerie, évalué sept mille francs, plus mille francs en habits, linge, hardes et objets mobiliers, provenant pour partie de la succession de sa mère. La jeune fille, de son côté, apportait à la communauté une somme de mille francs dont moitié en vêtements et objets personnels, « et l'autre moitié en espèces, le tout lui provenant tant de ses économies que de dons manuels à elle faits *par autres que la dame sa mère* ». En outre, cette dernière constituait à Antoinette, « en avancement sur ses droits dans sa succession future », une dot de quatre mille cinq cents francs, dont cinq cents francs seraient payés la veille du mariage et le surplus « dans les six mois qui suivraient ».

Ces chiffres sonnent aujourd'hui bien humblement. Pourtant, ne nous y trompons pas : ils dévoilent une condition modeste mais non point misérable, en un temps où le traitement annuel d'un conseiller d'État était de douze mille francs. D'autres clauses du contrat prévoyaient l'établissement d'un préciput en faveur du survivant et réglaient les questions de succession, en préservant les intérêts des enfants qui pourraient naître de ce mariage.

La célébration des noces eut lieu quatre jours plus tard, à la mairie de l'ancien 8e arrondissement, 14, place des Vosges. Dufour, qui avait signé le contrat, était présent avec sa femme et son fils, Hippolyte, gamin de quinze ans.

A peine cette union dura-t-elle quelques mois! Le pharmacien Petit mourut le 12 avril 1832 et sa veuve, qui n'était pas encore majeure, ne se remariera, avec le libraire Noël Thibault, que le 29 février 1840, — huit ans après.

De ce Pierre-Jacques Petit, si tôt disparu, on ne sait rien, pas même son âge. Il dut vraisemblablement laisser quelque avoir à sa veuve. En tout cas, le 5 juin 1832, une « déclara-

tion » de Mme Dufour, visiblement conçue et calligraphiée par son mari, grand amateur de papier timbré, précise que, sur la dot d'Antoinette, cinq cents francs seulement avaient été versés et que la bénéficiaire, renonçant à réclamer le surplus du vivant de sa mère, se trouvera déchargée « de toute espèce de rapport, quant au dit surplus », lors de l'ouverture de la succession de Mme Dufour.

Que devint Antoinette pendant les années qui s'écoulèrent avant sa seconde union? Nous l'ignorerons probablement toujours. Elle ne pouvait guère songer à exploiter le commerce de son défunt époux; les connaissances lui manquaient. En 1840, elle est, sur l'acte de son nouveau mariage, signalée comme « sans profession » et domiciliée 11, rue Thibautodé. Sur le même document, Dufour, son beau-père, est intitulé « rentier ». Effectivement il a perdu sa place aux Contributions directes et il mène cette existence précaire d'écrivain public et d'homme d'affaires marron dont Anatole France a parlé. Nous allons voir comment il a fini.

Mais, auparavant, mettons en bonne lumière la physionomie de son fils, Marin-Hippolyte, frère utérin d'Antoinette et oncle d'Anatole France.

Après avoir nommé les six enfants issus de l'union de Jean-Pierre Dufour avec Amable Gallas, M. Jusselin note dans son livre que la trace de l'un d'eux, *Marin-Hippolyte,* s'est perdue et il ajoute : « Marin-Hippolyte, s'il a vécu jusqu'à l'âge d'homme, a pu apprendre un métier manuel, faire son tour de France et s'installer loin de notre région. En supposant que telle fut sa destinée, nous pensons qu'il n'a jamais su qu'Anatole France était son parent. »

La réalité est toute différente et nous verrons notamment que France a fort bien connu son oncle.

En 1840, sur l'acte de mariage de sa sœur avec Noël Thibault, à la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois, Hippolyte est domicilié 348 *bis* de la rue Saint-Honoré. Dix ans plus tard, — le 23 novembre 1850, — il se marie à son tour, à Rochefort, avec une demoiselle Madeleine Lépine, née en 1827 à Anis (Charente-Inférieure). En 1851, il devient *journalier aux subsistances de la marine,* dans le port de Rochefort et, dès lors, on suit aisément sa carrière dans les cadres du personnel de cette place de guerre. Ecrivain auxiliaire au Commissariat de la Marine en 1854, titulaire l'année suivante, il démissionne en 1859, obtient sa réintégration en 1863, est nommé « commis aux écritures de 4e classe » en 1865. En 1878, il atteint la

1re classe, mais sa santé est chancelante : asthmatique et perclus de rhumatismes, il demande fréquemment des congés, va prendre, à plusieurs reprises, les eaux d'Amélie-les-Bains, se fait enfin muter à l'Hôpital où il est, en 1879, employé de bureau. Il meurt, à son domicile de Rochefort, 55, rue du Chêne (actuellement rue Voltaire), le 2 mars 1881 (3). Jusqu'à la fin, il était resté en relations avec sa sœur et son beau-frère et, dans ses lettres, il ne manquait pas d'envoyer ses amitiés à son neveu Anatole.

Revenons maintenant à Jean-Pierre Dufour et à sa malheureuse femme, et tentons de compléter leur biographie.

Nous savons qu'au mois de septembre 1831 ils demeurent rue du Cloître-Saint-Jacques, n° 1, et qu'en 1840, ils résident à La Chapelle-Saint-Denis. Un document du 12 décembre 1846 révèle qu'ils sont fixés 13, rue des Petits-Augustins (aujourd'hui rue Bonaparte) et, à partir de 1850, les voici, 15, quai Malaquais, dans la maison même de M. Noël France, libraire. Leur gendre, en effet, a ajouté un autre logement à son installation. Déjà, en 1847, lorsque Mme Dufour hérita d'une tante de Chartres, elle s'était fait adresser son courrier chez le libraire, afin de tenir son dangereux mari écarté d'une succession qui lui permit de recevoir environ trois mille cinq cents francs.

A cette époque Anatole était né, il grandissait et se plaisait beaucoup avec ses grands-parents. Un papier, daté du 31 août 1852 (4), le montre faisant de longues promenades avec *Bonne-maman*, puis travaillant sagement avec *Bon-papa*. Et le vieux coquin, attendri, suggère au petit bonhomme de huit ans de rédiger son journal, qu'il fera « imprimer *en autographie* ».

Les rapports sont moins bons, de toute évidence, entre Dufour et son gendre. Jouissant d'une réputation d'intégrité absolue et travaillant assidûment pour nourrir sa famille, le libraire France ne s'entend guère, on le devine, avec un panier percé qui ne cesse d'inventer de fallacieuses combinaisons pour soutirer à l'un ou à l'autre un argent qu'il gaspille en beuveries. Après mainte anicroche dont le détail s'est perdu, M. France se fâcha et invita Dufour à se faire pendre autre part que chez lui. Depuis 1853, la librairie était installée 9, quai Voltaire.

(3) Ces renseignements nous ont été aimablement communiqués par Mme Descubes, archiviste-bibliothécaire de la Marine, à Rochefort.
(4) Conservé par Mme Noël Charavay.

L'indésirable prit le parti de rejoindre son fils, l'employé de la Marine. Une lettre de Mme France à Hippolyte nous apprend en effet qu'en novembre 1857 Dufour séjourne à Rochefort et que sa femme (logée à Paris, 82, rue Mazarine) se plaint d'être sans nouvelles.

Le 15 mars 1858, l'écrivain public, installé à Beaugeay (Charente-Inférieure) dans le pays des beaux-parents d'Hippolyte, adresse à son épouse une longue épître où se révèle à plein son caractère, pétri de ruse sans méchanceté et de friponnerie sans haine, et qui nous le montre tel qu'il était, bohème, chimérique, beau parleur. Cette lettre nous offre une petite comédie qui met en scène Hippolyte, à la rescousse de son père, faisant appel à la bourse maternelle, tandis que Mme Dufour, vivement soutenue par sa fille Antoinette, — Anatole France a dit que sa mère s'indignait quelquefois, — s'efforce de résister aux deux complices... Voici quelques passages de ce curieux document :

... Ecoute-moi bien, ma chère amie, avec toute l'attention que notre commune amitié peut nous suggérer au fond du cœur; les quarante-trois ans d'existence ensemble sont là pour la sauvegarder à tout jamais. J'ai véritablement l'intention de passer mes jours auprès d'Hippolyte et de sa compagne, qui m'est devenue bien chère en raison des bons soins qu'elle a eus pour moi de jour et de nuit; je puis dire que c'est elle qui m'a rendu à la vie, sans compter les consolations que notre bon Hippolyte m'a prodiguées. J'ai été pendant une semaine dans le délire et sans connaissance... Je sais que tu n'as pas le cœur de m'abandonner... Avant tout, fais le voyage pour passer au moins de Pasques prochain jusqu'aux vendanges... je t'assure que rien ne te manquerait, et l'affection sera pleine et entière de notre part... Nous avons tout ce qui peut se récolter en blé, vin et légumes de toutes sortes; trois vaches dont deux prêtes à mettre bas; un cheval et un char à bancs pour les besoins; volailles, œufs et beurre, etc... et si Hippolyte t'a fait une demande, c'était pour remplir des obligations que l'on ne pouvait ajourner... tu lui avais promis que vers février dernier tu pouvais lui faire quelque chose; et il en est déçu depuis la réception écrite par Antoinette soi-disant de ta part; et il en a ressenti une maladie qui le tient maintenant au lit... n'est-ce pas vraiment blessant pour lui quand il a lu ces mots que je vais te répéter : *Les faibles ressources qui me restent, n'y compte pas; car seraient-elles à ma disposition que tu ne les aurais pas.* Celle qui a écrit ces mots a craché en l'air pour lui retomber sur le nez... Hippolyte a dans ce moment de bons biens au soleil qui sont en partie payés à force de peines, de soins et d'économies... serait-ce donc pour un billet de 1.000 francs dont il te parlait et dont le placement pour toi serait assuré par une hypothèque jusqu'à concurrence... que tu ferais dire par Antoinette que *quand bien même tu le pourrais, tu ne voudrais jamais le faire?...* Jamais, ma femme, je (ne) te croirais capable de dire

cela toi-même et Antoinette est fausse et archifausse... Hippolyte a été augmenté de 100 francs par an, il a le pied dans l'étrier... J'attends un mot, un seul mot de réponse qui me dira au moins si tu as reçu ma lettre. Console-moi donc un peu, ma chère femme, et ne prends pas la main d'Antoinette pour répondre pour toi. Je t'écrirai aussitôt ton mot de réponse afin de te communiquer mes projets d'avenir...

Certes, les bonnes paroles ne manquent pas dans ce plaidoyer où sont évoqués, non sans complaisance, quarante-trois années d'existence commune, une maladie assez compliquée à laquelle on a résisté grâce à une constitution solide et aux soins assidus d'une aimable bru, ainsi que le tableau enchanteur du pays où l'on pourrait vivre près d'un fils et d'une belle-fille pleins de dévouement... Mais l'objet véritable de tant d'éloquence, nous finissons par l'apercevoir : il s'agit d'un *billet de mille francs* qu'on voudrait bien soutirer à Mme Dufour. L'incorrigible écornifleur se découvre soudain.

Notre homme fait allusion à des incidents qui ne sont pas tous connus, mais ce qu'on sait suffit pour nous édifier sur la valeur de ses propos. Hippolyte, assure-t-il, « a le pied dans l'étrier ». En fait, Hippolyte donnera bientôt sa démission (20 septembre 1859) et ne reprendra son emploi qu'en 1863. De son côté, le vieux Dufour, en dépit de l'intention qu'il manifeste *de passer ses jours auprès d'Hippolyte et de sa compagne*, ne tardera guère à rentrer à Paris et, quelques mois plus tard (novembre 1859), nous le surprendrons dans un café de la rue Rambuteau, absorbé par une occupation, d'ailleurs louable et même charmante : il calligraphie, d'une main encore habile, cette *Légende de Sainte Radegonde*, œuvre de son petit Anatole, élève de quatrième au collège Stanislas.

A vrai dire, il est bien possible que ce café de la rue Rambuteau soit une invention francienne. Ce qui est sûr, c'est qu'Anatole France s'entendait le mieux du monde avec les Dufour. En septembre 1861, étant en vacances dans l'Avranchin, à Saint-Pierre-Langers, il écrit à sa grand'mère la lettre suivante, d'une grosse écriture appliquée, pour que la bonne femme, qui avait la vue basse, puisse lire sans peine :

13 septembre.

Ma chère bonne maman, J'ai reçu ta petite lettre. Elle n'était pas longue, cependant elle m'a fait un grand plaisir en me montrant que tu pensais toujours à ton petit-fils. Tu ne m'as rien dit de ta santé; tu aurais dû m'en parler. Je la suppose bonne. D'ail-

leurs je vais bientôt m'en assurer, bientôt avoir le plaisir de te voir et de t'embrasser. Le 12 [*sic*] sur le matin je quitte Saint-Pierre et le 13 je viendrai à Paris avec le jour. J'ose me flatter que mon retour te fera quelque peu plaisir, aussi je m'empresse de t'en informer et je te l'écris en gros caractères afin que tu le lises avec moins de peine si tes bésicles ne viennent pas bien au secours de ta vue. Ainsi donc, je te le répète, ce ne sont pas de tes nouvelles que je te demande dans cette lettre, mais mon prochain retour que je t'annonce. Adieu, chère bonne-maman, je t'embrasse de tout mon cœur, sans compter que je t'embrasserai encore et de plus près le 19 prochain. En attendant, adieu,

ANATOLE.

Au début de 1865, nous retrouvons la trace du vieux ménage au n° 19 du passage de l'Alma (aujourd'hui rue de l'Exposition). Maman Dufour signe une nouvelle « déclaration », le 5 février, très vraisemblablement écrite de la main même de son époux.

Selon le mémoire qui lui a été présenté par son gendre, M. François-Noël Thibault, libraire à Paris, et par sa fille, Antoinette Gallas, épouse Thibault, « l'ensemble des avances qu'ils ont eu l'obligeance de lui faire pour ses besoins personnels, depuis nombre d'années, s'élève à la somme de 3.967 fr. 20 ». Elle reconnaît sa dette, dont le remboursement ne pourra toutefois être exigé qu'après son décès, et le père Dufour déclare approuver les termes quelque peu embrouillés de cette reconnaissance.

Il était gravement malade et ses forces déclinaient rapidement. Le 2 juillet, il fut admis à l'Hôpital Necker où l'on constata qu'il souffrait d'une inflammation de la vessie (*catarrhe vésical*). Quelques jours plus tard, le mal l'emportait. Jean-Pierre Dufour, né 21 janvier 1792, mourut le 14 juillet 1865, dans sa soixante-quatorzième année.

L'ancien sergent du Premier Empire ne fut guère regretté, sinon par sa veuve. On négligea même d'informer Hippolyte de l'événement et celui-ci se plaint à sa sœur d'un tel oubli, le 8 juin 1867 :

Je viens de recevoir ta bonne lettre qui nous a appris de bien tristes nouvelles : d'abord la mort de mon pauvre père dont je n'ai pas été informé; je n'en accuse personne, car dans de si grands malheurs on peut faire oubli, bien cependant que celui-ci soit un peu grave...

Quelque temps après, M. Noël France résumait son opinion sur son défunt beau-père, dans ce passage d'une lettre à Hippolyte :

... Le désordre de M. Dufour a été le fléau de toute ma vie, loin de chercher à nous aider en apportant chez lui ce qui nous aurait

d'autant soulagés, au contraire cet esprit infernal nous créait des ennuis de toute sorte, et cherchait plutôt notre ruine (5).

Anatole France, plus indulgent que son père, devait rendre un jour au vieux soldat, transfiguré en personnage de roman, et du coup passé capitaine, un hommage bien différent :

... Capitaine, s'écriera-t-il, s'il est vrai que de votre vivant vous jurâtes comme un païen, fumâtes comme un Suisse et bûtes comme un sonneur, que néanmoins votre mémoire soit honorée... L'orgueil et la paresse vous avaient rendu à peu près insupportable... mais un grand cœur battait sous les brandebourgs de votre redingote. Vous portiez, il m'en souvient, une rose à la boutonnière. Cette fleur que vous tendiez si volontiers aux demoiselles de boutique, cette fleur au grand cœur ouvert qui s'effeuillait à tous les vents, était le symbole de votre glorieuse jeunesse. Vous ne méprisiez ni le vin, ni le tabac, mais vous méprisiez la vie !...(6).



Bien que la physionomie du père d'Anatole France soit assez connue, on ne peut dire que nous sachions sur ce curieux homme tout ce que nous aimerions savoir.

Issu d'une très pauvre famille de paysans d'Anjou, Noël-François Thibault quitte à vingt ans son village et se fait soldat, ne sachant encore ni lire ni écrire. Incorporé dans les gardes du corps du Roi, il se voit distingué par son colonel, le comte Henri de la Bédoyère (qui, par surcroît, est grand bibliophile) et cette haute amitié change sa destinée. Noël apprend à lire, acquiert le goût des livres et deviendra libraire.

La Bédoyère rentre dans la vie privée après la révolution de 1830. En fut-il de même pour le caporal Thibault? On croit plutôt que, la garde royale étant dissoute, il se rengagea, pour sept ans, dans un autre régiment (7). En tout cas, en 1838, il est employé à la librairie Téchener et, l'année suivante, il se met à son compte.

Il se marie en 1840 avec la jeune veuve du pharmacien Petit. Comment l'avait-il rencontrée? Nous l'ignorons.

Bien avant cette époque, on avait coutume de le nommer familièrement *France*. C'est ce nom-là, diminutif de son prénom de François, qu'il inscrivit sur la porte de sa boutique et sur les livres qu'il fit imprimer.

(5) Lettre du 8 avril 1869.
(6) *Le Crime de Sylvestre Bonnard.*
(7) Cf. Ballaguy, art. de la *Revue universelle* du 1er novembre 1925.

Noël France était catholique et légitimiste et n'avait pas beaucoup de sympathie pour Louis-Philippe. En 1841, il estimait que le roi pourrait être « détrôné d'un moment à l'autre » : « On n'a pas plus de respect pour lui que pour un simple particulier... Il n'ose plus paraître en public sans être escorté d'une armée immense, tous les jours on menace de le tuer », etc. (8). Après la Révolution de 1848, il se rallia, au moins en apparence, à la République, mit une cocarde tricolore à sa boutonnière, se fit inscrire dans un club (club républicain du 10e arrondissement), et remplit ses obligations de garde national (9). Avec son ami Jacques Charavay, républicain ardent, il édita un opuscule de Jean Charavay (frère de Jacques) : *Conseil aux jeunes républicains*, qui fut suivi d'un *Chansonnier républicain*, dédié au « peuple souverain ». Il annonça, sur la couverture, la publication prochaine d'une *Chronique scandaleuse des Ducs d'Orléans*, et autres publications démocratiques.

Evoquant ses lointains souvenirs, Anatole France dit quelque part (10) que son père « était opposé à l'Empire » et qu'il considérait comme « ennemi » le régime issu du coup d'Etat. Il se peut. Un doute cependant nous vient à l'esprit lorsque nous lisons le document suivant :

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL
SECRÉTARIAT

Gardes nationales du département de la Seine.

Paris, le 8 avril 1852.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que sur ma proposition et par décret en date du 3 avril 1852, le Prince-Président de la République vous a nommé au grade de sous-lieutenant à la 2e compagnie du 18e bataillon des Gardes Nationales de la Seine.

Je me félicite d'avoir contribué à appeler sur vous ce témoignage honorable de la confiance du Prince en votre dévouement sur lequel je compte en toutes circonstances.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Général Commandant Supérieur,
LAWOESTINE.

Monsieur France (11)

On croira difficilement que le général de Lawoestine, mis à la tête de la garde nationale quelques jours avant le Coup

(8) Lettre à son frère Louis Thibault, 18 février 1841. (Cf. Le Moy : *Le père France*, dans *Mercure de France*, n° du 15 janvier 1925.)
(9) Lettre au même, 1er mars 1848 (*op. cit.*).
(10) *La Vie en Fleur*, chap. VI.
(11) Trouvé dans les papiers d'Anatole France, ce document appartient aujourd'hui à M. Lucien Psichari.

d'Etat du Deux-Décembre, ait signé de sa main, en avril 1852, la nomination d'un officier qui n'aurait pas adhéré, d'une manière évidente, au nouveau régime.

Quoi qu'il en soit, il apparaît bien que le père France ne tarda guère à délaisser toute activité politique pour se consacrer entièrement à son commerce, à ses publications, à ses catalogues. A peine s'interrompra-t-il un jour (le 6 octobre 1862) pour adresser à *son prince*, le comte de Chambord, une solennelle protestation de fidélité.

Soudain, en 1866, il liquide, vend son fonds et se retire avec sa femme dans un petit logement de la rue de Seine, avant de se fixer rue de Tournon. Que s'était-il passé?

On a souvent épilogué sur les raisons profondes de cette décision. Certains indices ont fait supposer qu'Anatole avait quelque responsabilité dans l'affaire.

En 1866, Anatole a vingt-deux ans. Il a fait de « mauvaises études » au collège Stanislas, qu'il a quitté un peu brusquement en juillet 1862. Il musarde, fait des vers et rêve à des amours avec de belles actrices. Il ne s'entend pas trop bien avec son père et adopte presque toujours des opinions opposées aux siennes.

Antoine de Latour, familier de la boutique, écrit à Noël France, le 24 avril 1866, qu'il se réjouit de le voir « prendre un repos bien gagné », mais qu'il regrette que la maison ne puisse se rajeunir, sans changer de nom. Rien n'y fait, la maison est vendue. Anatole gagne son pain en exécutant des besognes de librairie; il quitte le domicile paternel, habite rue des Beaux-Arts, n° 3 *bis*, et son père confie son chagrin à son vieil ami Bossange : « ... *il écrit*, je devrais dire, il barbouille du papier. Ce que je redoutais le plus depuis son enfance, par une fatalité, est arrivé. Il a toujours été absorbé par cette idée qui lui a fait perdre sa carrière. Je suis à bout de lutter avec lui... » (*Lettre du* 28 *août* 1868.)

Les motifs qui avaient poussé le père France à quitter son commerce, alors qu'il n'était point très âgé, restaient malgré tout assez obscurs. Mais voici qu'une lettre inédite, adressée par lui à son beau-frère Hippolyte Dufour, nous présente enfin sous un jour nouveau la liquidation de la librairie du quai Voltaire.

Dans cette lettre datée du 8 avril 1869, le père France évoque un passé récent :

... Des raisons de santé nous ont mis dans la nécessité de quitter notre commerce, et n'ayant pas assez pour vivre, je suis obligé

d'occuper un modique emploi en librairie pour suppléer à nos besoins; mais mon âge et l'affaiblissement de ma santé, *surtout depuis ma grande maladie*, peuvent m'en priver d'un moment à l'autre...

Il semble que, dès lors, tout devienne clair : c'est la maladie qui a contraint Noël France, ayant à peine dépassé soixante ans, à chercher un successeur, et le remplaçant tout indiqué, son fils Anatole, s'est récusé. Anatole acceptera les tâches les plus diverses et les plus humbles, depuis celles qu'offre Pierre Larousse aux collaborateurs de son dictionnaire, jusqu'à celles de pion d'école, mais à cette époque, — on a bien changé depuis, — la position de bouquiniste était incompatible avec la carrière de poète. Se présenter au sein du Parnasse ou devant les beaux yeux d'Elise Devoyod sous l'aspect d'un petit commerçant, Anatole n'y songe pas. Tenir la boutique sous le contrôle de son père (lequel probablement aimerait surveiller la bonne marche de cette maison qu'il a créée), remuer tout le jour des piles de bouquins, se noircir les mains avec leur poussière vénérable, emporter, dans la traditionnelle toilette, les paquets de livres achetés à la Salle des ventes, écouter les radotages des vieux clients, — rien de tout cela ne tente un jeune homme nourri de Leconte de Lisle et de Baudelaire, épris d'une sociétaire de la Comédie-Française. Et c'est ainsi que Noël France vendit son fonds.

Lorsque sa santé fut rétablie, le libraire ne resta pas inactif. Aidé par quelques confrères amis (Bossanges, Bachelin-Deflorenne), il continua de travailler pendant quelques années chez l'un ou chez l'autre, et de faire des expertises de bibliothèques.

Il s'organisait ainsi, pour sa femme et pour lui, une nouvelle existence, mais une charge lui devenait chaque année plus pesante : sa belle-mère, la veuve Dufour, laissée par son mari dans le dénuement.

On l'avait logée dans une petite chambre, 9, rue des Marais-Saint-Germain (aujourd'hui rue Visconti), et chaque jour elle allait prendre ses repas chez son gendre.

Son fils Hippolyte, fonctionnaire à Rochefort, ne semble pas, pendant longtemps, s'être inquiété de son sort. En 1867, cependant, il songe à venir la voir à Paris, en compagnie de sa femme, et il fait part de ce projet à sa sœur. Il souhaite occuper, durant son séjour, la petite chambre de la rue des

Marais, et il ajoute qu'il aimerait être accueilli à la gare par son neveu Anatole :

... J'admets que ma mère voudrait bien consentir à nous recevoir et partager ou céder son logement; non seulement nous l'en indemniserions, mais encore il nous serait bien agréable qu'elle prît avec nous, pendant ces huit jours, la nourriture qu'elle prend journellement chez toi, ma femme *se chargeant de tous les frais;* il est vrai que je te priverais d'elle en partie pendant ce laps de temps, mais dans cette circonstance tu pourrais me faire cette concession qui me serait des plus agréables : ma mère alors ne dépenserait rien et serait indemnisée dans son loyer... Ce n'est point un voyage d'agrément que je fais, j'y suis obligé pour mon avancement, il est nécessaire que j'aie une audience du Ministre de la Marine.

Ma femme, désirant encore voir ma famille, peut-être pour la dernière fois, profite du train de plaisir pour m'accompagner, ce train réduit sa place de 60 f. à 19 f.; pour moi j'ai toujours le bénéfice de mon 1/4 de place comme militaire, soit 15 f. au lieu de 60 f.

Tu ne me parles point de mon neveu; serait-il absent?

Pour la négative, et si ma proposition est acceptée, envoie-le au-devant de nous au chemin de fer, gare d'Orléans. Bien qu'il y ait longtemps que je l'ai vu il pourra me reconnaître, j'ai la figure pleine et la barbe entièrement rasée, joins à cela mes lunettes...

HIPPOLYTE.

Le père France entendait bien, de son côté, faire appel à Hippolyte pour aider la maman Dufour à subsister. Mais les mois passent sans qu'aucune décision soit prise. A la fin, impatienté, Noël écrit à son beau-frère la longue lettre du 8 avril 1869, dont voici les dernières lignes :

Antoinette t'a écrit plusieurs lettres auxquelles tu n'as pas répondu, est-ce donc parce qu'il s'agissait de nous venir en aide pour Mme Dufour? Je ne puis le penser, car je sais que tu as du cœur et qu'elle a besoin... Tu n'as sans doute pas réfléchi qu'à l'âge de 77 ans passés où est ta mère, dénuée de toutes ressources, elle a besoin de soins. Ma pauvre Antoinette, qui a 58 ans, est usée, fatiguée avant l'âge moralement et physiquement, se désespère, n'ayant plus la force de soigner sa mère, s'il lui arrivait encore quelques indispositions; tu vois, mon cher Hippolyte, que la situation n'est pas gaie et que la tâche est rude. Nous avons pensé à la mettre dans une petite pension, mais nous n'avons encore fait aucune démarche à ce sujet, et nous ignorons le prix que l'on demande. Avant de faire des démarches et de prendre aucune détermination à ce sujet, je voudrais savoir ce que tu en penses et si l'avancement que tu as dû avoir te permet de faire un petit sacrifice qui nous permette l'exécution de ce projet. Il est temps de prendre une détermination, car plus on ira, plus Mme Dufour aura besoin de soins, et moins Antoinette aura de forces pour les lui donner.

Ma femme et mon fils se joignent à moi pour te souhaiter un bonjour affectueux.

FRANCE, *ancien libraire.*

Devant le silence persistant d'Hippolyte, le père France ira jusqu'à s'adresser au juge de paix de Rochefort, pour le prier d'intervenir. En outre, il entreprendra quelques vaines démarches pour faire admettre sa belle-mère à la maison de vieillards de La Rochefoucauld-Liancourt.

Lorsque la guerre éclate, la situation de la maman Dufour n'a point changé. Noël France relance derechef son beau-frère :

Le 10 septembre 1870.

Mon cher Hippolyte, Comme tu voyages à meilleur marché que nous, viens donc au plus vite chercher ta mère, car nous sommes exposés à mourir de faim, ou d'être ensevelis sous les horreurs d'un siège. La ligne d'Orléans est encore libre pour quelques jours.

Si tu es gêné nous nous entendrons pour son voyage. Tout à toi,

FRANCE.

Hippolyte ne se décide pas et maman Dufour reste à Paris pendant le siège.

Le 7 mars 1871, le commis de la Marine annonce enfin qu'il est disposé à venir chercher sa mère et à la garder avec lui à Rochefort, à condition toutefois qu'une pension de 300 francs par an lui soit versée.

Noël donna son assentiment, et la grand'mère d'Anatole France partit enfin pour Rochefort quelques jours avant la Commune. Elle avait alors quatre-vingts ans.

Une lettre d'Hippolyte, datée du 9 mai 1872, nous apprend que sa mère, malade depuis quatre mois, lui a occasionné des dépenses considérables et il précise sa pensée :

Si France pouvait en ce moment faire un effort pour m'envoyer de l'argent, je lui en serais bien reconnaissant...

Cette lettre contient encore la phrase suivante : *Ma mère remercie bien son petit Anatole d'avoir pensé à elle.*

Dès lors, les épîtres d'Hippolyte se suivent à peu près régulièrement, à quelques mois d'intervalle. En avril 1874, maman Dufour commence à sortir un peu. En juillet, on demande aux parents de venir faire une petite visite à Rochefort : *Anatole, au moins, pourrait bien faire ce sacrifice...* Puis Hippolyte, malade, va prendre les eaux d'Amélie-les-Bains. Il y retourne l'année suivante.

En 1877, Anatole néglige d'informer son oncle de son mariage avec Valérie Guérin et le père France s'empresse de réparer l'omission :

Paris, le 3 mai 1877.

Mon cher Hippolyte, J'apprends seulement ce matin que tu n'as point été informé du mariage de mon fils qui a eu lieu le samedi

28 avril. Mon fils s'était chargé de t'en informer lui-même comme il devait le faire. Antoinette et moi nous nous reposions sur lui. Etonnés de n'avoir pas reçu de réponse de sa lettre, nous avons dû lui demander s'il avait oublié. Il a répondu qu'il avait si bien pensé de t'écrire, qu'il croit l'avoir fait, il ne peut se persuader d'avoir oublié. Nous regrettons profondément cette légèreté, d'ailleurs tu n'es pas le seul dans ce cas.

Quant au mariage, il est de son goût, peu lucratif pour le présent, mais passable pour l'avenir.

Nos amitiés à ta femme et à la bonne maman Dufour.

FRANCE.

Vexé, Hippolyte se plaint à sa sœur :

Rochefort-sur-Mer, le 3 juin 1877.

Ma bonne sœur, Si je n'ai pas répondu plus tôt à la lettre que France a bien voulu m'envoyer pour m'informer du mariage d'Anatole, c'est que j'étais encore à Amélie pour la 3e fois.

Sa lettre qui m'a été renvoyée par ma femme ne m'est arrivée que la veille de mon départ pour Rochefort, j'ai donc dû attendre mon arrivée pour te répondre.

Nous remercions infiniment ton mari de nous en avoir fait part, mais nous blâmons Anatole de ne l'avoir pas fait ; il est vrai que dans un moment semblable, on ne pense pas à tout, aussi dis-lui bien que je le mets à l'amende de 25 f. pour l'extra que j'ai fait à ce sujet au moment de mon départ. Dis-lui de me les envoyer aussitôt la réception de ma lettre, et s'il arrivait qu'il ne fût pas là, fais-en l'avance...

Tout à toi.

HIPPOLYTE DUFOUR.

J'attends de suite ta réponse et ton mandat pour régler mon compte avec ma femme.

Ma mère et ma femme vous embrassent bien et souhaitent toute prospérité à ce petit mauvais sujet qui les a oubliées.

La demande n'est pas du goût d'Anatole qui laisse percer quelque mécontentement dans un billet à sa mère :

Chère maman,

Je reçois cette lettre de mon oncle que Valérie, trompée par l'adresse, a ouverte.

Je t'apporterai les 25 f. qui me sont demandés ; mais il faut aviser à ce qu'on ne se fasse pas une habitude de tirer ainsi sur nous.

Cela est un cadeau de noces d'un nouveau genre.

Adieu, chère maman, je t'aime de tout mon cœur ainsi que papa. Valérie, la meilleure des femmes, vous embrasse ; elle vous écrira pour vous dire de venir dîner, dès que papa pourra sortir sans fatigue. Je pense que son rhume est fini. Votre fils,

ANATOLE.

Parfois, l'envoi de la pension que verse le père France (75 fr. par trimestre) subit quelque retard et Hippolyte aussitôt réclame (18 octobre ; 17 décembre 1877). Après être resté

longtemps sans envoyer de nouvelles, il explique enfin (3 octobre 1878) qu'il vient de passer trois mois à l'hôpital. Sa mère qui est très faible, devient *mauvaise et exigeante.*

Les années passent. Chez les uns et les autres la maladie accentue ses ravages et l'existence, si modeste, devient pénible et dure. Antoinette rabroue son frère, qui continue de gémir. Elle écrit :

Tu ne te souviens donc pas combien j'ai été d'années à te demander de m'aider un peu quand je les avais tous les deux, et tu ne nous as jamais seulement répondu; tu dis qu'elle a un grand âge, mais crois-tu que 68 ans que j'ai et mon mari 74 ne sont pas des âges qui demandent des petits soins que nous ne pouvons nous donner, car nous ne t'envoyons pas notre superflu mais bien le fruit de nos privations... Tu dis qu'il te faut beaucoup de médicaments, mais ta position d'emploi et ton grade font que tu as le médecin et les médicaments pour rien... (28 avril 1879.)

Et Hippolyte réplique (10 mai 1879) :

Tu veux savoir la maladie de ma mère, je te l'ai déjà dit, ce sont des fièvres et des faiblesses qu'elle a très souvent... Il faut la soigner comme un enfant... Voilà près d'un an qu'elle n'est pas sortie, elle se contente de rester dans le jardin quand elle va un peu mieux... Les potions qu'on lui fait prendre dans ses crises calment les nerfs et lui donnent un peu de force. Et tu crois que tout cela ne coûte pas? Je ne sais vraiment où tu as été te renseigner si mal, tu l'as pris sous ton bonnet [*sic*], car il n'est pas possible qu'un être le plus idiot qu'il soit soutienne une thèse semblable. Le médecin auquel j'ai fait voir ta lettre n'a pas cru ni voulu croire que tu étais de bonne foi en disant que j'avais tout gratis, même en ville...

Nous sommes vieux et usés, affirme le père France en 1880. Mais le pauvre commis de la Marine répète, sans se lasser, que la maman Dufour est très malade et qu'il l'est lui-même plus encore.

Il ne mentait point et il allait devancer sa mère dans le tombeau.

Le 31 mars 1881, la veuve d'Hippolyte informe le ménage France de la mort de son mari « qui a quitté la vie après une longue et douloureuse maladie »... et elle expose la situation de la grand-mère Dufour :

... Maintenant, mes chers parents, je serais désireuse de savoir ce que va devenir votre mère, et quels sont vos projets à son égard. Vous n'ignorez pas que la bonne femme est complètement en enfance, incapable de se guider elle-même. Bien qu'elle marche, on est obligé de la surveiller, de la faire manger, de la nettoyer comme un enfant en maillot, c'est-à-dire qu'il faut toujours avoir une personne près d'elle. Aussi, dans de telles conditions, mes ressources étant, à présent, bien diminuées par suite du décès de mon pauvre Hippolyte,

il m'est impossible, je vous l'avoue, de la garder avec moi, pour la modique pension de 300 francs que vous lui faites. Néanmoins si vous voulez ajouter 200 francs de plus, soit assurer à votre mère une pension annuelle payable par trimestre et d'avance de 500 francs, bien que la bonne femme nous ait dit souvent que vous deviez lui faire une rente viagère de 675 francs, je serais disposée à la soigner comme je l'ai fait depuis qu'elle est avec moi.

La proposition fut acceptée et désormais M. France envoya régulièrement, chaque trimestre, un mandat de 125 francs. A partir de juillet 1882, il porta même l'allocation à 150 francs. En outre, le 15 avril 1881, il avait écrit à sa belle-sœur :

Ma femme étant née hors mariage et non légitimée, n'est point apte à hériter de son frère utérin. C'est donc la maman Dufour et les parents du côté de votre mari qui sont les véritables héritiers. Soignez-vous bien.

FRANCE.

Vers la fin de 1883, l'état de la maman Dufour s'aggrave sensiblement : on s'attend, d'un moment à l'autre, au dénouement fatal. Il faut prendre une garde-malade.

Cependant le père France, dont la vue baisse *terriblement*, continue d'expédier des mandats trimestriels.

C'est le 3 septembre 1885 qu'Amable-Antoinette Gallas, veuve Dufour, expire enfin, dans sa quatre-vingt-quatorzième année, après une longue série de malheurs et de déceptions.

Elle fut inhumée au cimetière de Rochefort, auprès de son fils, dans une concession perpétuelle que la veuve d'Hippolyte avait achetée.

Celle-ci mourut dix ans plus tard, en 1895. La mère et le père d'Anatole France étaient décédés, l'une en 1886, l'autre en 1890.

Tout donne à penser qu'Anatole France avait, depuis longtemps, complètement oublié son oncle et sa tante, mais non pas sa grand'mère.

LES ANTIPODES

fragments

par HENRY CHARPENTIER

PORTRAIT DE M. GIBERTON PÈRE

Monsieur Bertrand Judicaël Giberton avait été après son père, son aïeul et son bisaïeul, le titulaire craint et respecté de la meilleure étude d'avoué de Nantes. Il passait pour le plus fort juriste de la région.

Vers la fin de sa vie, il se plaisait encore à exposer interminablement des situations difficiles, d'inextricables procédures, à commenter des conclusions longues et compliquées. Mais l'affaire Le Goanvic était celle dont il était le plus fier et qu'il racontait le plus souvent.

Le Goanvic était un misérable comptable, qui n'avait point d'autres ressources connues que ses dix-huit cents francs d'appointements annuels et qui traînait, derrière soi, dans la vie sa femme, sa belle-mère et trois enfants rachitiques, comme on les fait en Bretagne. Cet homme imprévoyant avait eu le grand tort de s'endetter en prenant quelques menues sommes dans la caisse de son patron, qui était un client de Me Giberton.

— « Eh bien, disait celui-ci, laissant rire un jovial et légitime orgueil, en dix ans j'ai tiré de ce brave Le Goanvic, et sou par sou, en principal, intérêts, frais taxés et honoraires, plus de trente-deux mille francs, presque le double de ce qu'il a gagné pendant ce temps-là. Je me suis toujours demandé comment il s'arrangeait. Hélas! s'il avait été un peu plus courageux, s'il avait patienté quelques mois encore, il était libéré et je lui donnais son quitus définitif.

« Mais on l'a trouvé un matin, au bout d'une corde, parmi les vapeurs ammoniacales que dégageait le linge sale, pendu, comme lui, dans sa cuisine. C'était un bon garçon tout de même. Il est triste de penser que par manque d'énergie, que par lassitude, il se soit délibérément damné, car il est damné;

le suicide, n'est-ce pas? Cela ne fait aucun doute... Un chrétien, voyez-vous, doit conserver contre vents et marées la foi et l'espérance. Sinon tout est perdu... tout est perdu... »

Malgré sa conscience professionnelle, sa vertu et sa religion d'une parfaite orthodoxie, Me Giberton avait eu quelques défaillances. Il aimait les fillettes. A la suite d'un vague scandale vite étouffé, il avait dû vendre son étude et venir avec son fils vivre à Paris, où les personnages les plus considérables de la province, deviennent immédiatement des inconnus indifférents
et jouissant d'une grande liberté.

MARC OLLIVIER[*]

1

Il ne connut d'abord que des ténèbres qui se délimitèrent et s'ordonnèrent, peu à peu, en un cube obscur, sis au bout du corridor, près de la cuisine, le cabinet noir, où sa grand-mère maternelle devait rester immobile et prisonnière, durant des heures afin d'être incessamment dévorée et déchirée par ses crocs et ses griffes, étant, lui, un ours féroce dans la fosse duquel on avait jeté la vieille dame et une jolie petite fille inconnue.

2

Un soir, sa grand'mère paternelle l'ayant pris sur ses genoux et ayant ouvert sur la table de la salle à manger, dans le cercle de lumière que répandait la lampe Carcel de la suspension, un livre très lourd, la Bible populaire de l'abbé Drioux, illustrée par Philippoteaux, Gustave Doré, Castelli, Jules Pelcoq et Yan d'Argent, il eut connaissance d'époques antérieures,

où
il vivait dans un jardin avec une belle femme nue aux cheveux longs et blonds, séparés sur le milieu du front par une raie régulière (elle avait dû beaucoup souffrir, aussi, pour être si bien peignée) et qui, de ses doigts fins

et fuselés, nourrissait de fleurs une gazelle et un tigre qui la léchaient et les broutaient.

où
il fut bousculé dans un tohu-bohu de foules hurlantes, convulsées par la peur, un exode universel d'hommes, de femmes, d'enfants et d'animaux, un piétinement, une fuite éperdue de hardes bondissantes, galopantes et rampantes de bêtes

la plus épouvantable était un énorme saurien qui projetait hors de sa carapace chélonienne un long cou squameux, balançant une petite tête agitée et sifflante de serpent

et ces foules, ces troupeaux et ces hardes criaient et mugissaient des imprécations et des plaintes, gravissaient avec désespoir les collines, escaladaient les roches, s'agrippaient aux branches des arbres déjà étreintes par les plis des reptiles, et tous fuyaient vers les cimes, aveuglés et ruisselants dans la pluie et le brouillard

QUI NOYAIENT LES OISEAUX

et, sans doute, fut-il noyé lui-même en cette occurrence terrible ou foudroyé par les éclairs qui jaillissaient, aux roulements continuels du tonnerre, de lourdes nuées sombres sous lesquelles, à l'horizon,

naviguait paisiblement et majestueusement un immense vaisseau de bois, ayant l'aspect d'une grange spacieuse et close, couverte de hauts toits à pignons sur proue et sur poupe

où
il fut abandonné par des hommes méchants au milieu du désert près d'une citerne tarie,
recueilli par des pasteurs nomades,

nourri d'excellentes lentilles d'Egypte
(depuis ce temps il les aime toujours,
surtout en purée avec de petits croutons de pain grillé)
élevé à la dignité de premier ministre
par Pharaon, le roi des Pasteurs..........

Et de lentes années s'étant écoulées
on amena devant Sa Justice et Sa
Majesté les hommes méchants qui
l'avaient autrefois abandonné au milieu
du désert, près de la citerne tarie. Et
ces hommes étaient ses frères (actuellement il n'en avait pas encore). On
avait trouvé dans les bagages du plus
jeune, *imberbe aux longs cheveux, et
beau comme une fille,* la coupe d'or.
Il fut longuement question — DEJA —
d'une action obscure et honteuse, appelée VOL. Ses frères qui ne l'avaient
point reconnu, tremblaient à ses pieds,
attendant la mort. Ruben déchirait
ses vêtements, Juda s'offrait comme
esclave.

Mais lui, dévoilant sa naissance, s'écria :
« Je suis Joseph, mon père vit-il
encore? » Et tous, y comprit les grand-mères, les bonnes et les troupeaux,
vécurent heureux sur la terre fertile
de Gessen, fécondée, deux fois par an,
par le limon du Nil.

Plus tard on l'embauma et il vit sur une table de bronze à pieds de sphinx son propre corps enveloppé de bandelettes serrées, conservant la forme humaine, mais n'ayant plus de mains ni de visage. Effrayant cela!

3

Par les trottoirs de Paris, entre les boutiques mystérieuses des pharmaciens, des herboristes et des bandagistes; les noirs capharnaums des brocanteurs, tous vieux israélites, sauvés des

eaux qui avaient englouti les chars de Pharaon dans le temps de leur jeunesse vagabonde; et les voitures des criardes, grosses et rougeaudes marchandes de quatre-saisons *(pas distinguées!)* Il faisait d'interminables promenades avec sa grand-mère maternelle et voulait que celle-ci le portât sur son dos, d'où il dominait les passants, — sinon il dirait à son père et à sa mère, en rentrant, qu'elle causait avec des nourrices et des bonnes, sur les bancs, dans les squares, ce que la vieille dame redoutait que l'on apprît.

4

Lorsqu'il eut sa fièvre scarlatine, il demeura quarante jours dans une chambre chez sa grand'mère paternelle, qui habitait au quatrième un appartement semblable à celui du troisième occupé par ses parents, mais agrémenté d'un balcon et d'une véranda. Le front aux vitres, il contemplait indéfiniment, sans jamais se lasser de leur spectacle, les grands nuages gonflés comme de légers tissus de soie, roses et neigeux — ou bleu de prusse et gris ardoise, et pareils alors à des minéraux lourds, à de sourcilleux Sinaïs. Parfois le vent les emportait au galop, dans l'axe de l'avenue Trudaine, vers l'ouest et la région enchantée où s'élevait l'Arc de Triomphe, qu'il avait vu, un jour de fête, de l'impériale d'un omnibus. Parfois, au contraire, leurs vertigineuses architectures se dressaient immobiles, mais se transformant insensiblement, au-dessus des maisons d'en face et des bureaux de la Cie Thomson- Houston, où son père faisait des calculs et des dessins avec un tire-lignes et des compas.

J'ai su depuis, non sans en tirer vanité, que le plus grand poète français du siècle avait éprouvé la même passion que moi pour ces constructions fugitives qu'édifient sans cesse au-dessus de nos fronts et de nos soucis, ces vapeurs célestes « les nuages... les merveilleux nuages ».

5

Il atteignit sa cinquième année. Un coiffeur bête et bavard vint couper ses belles boucles noires. Il sanglota longtemps. Il aurait voulu rester toujours une petite fille.

6

Beaucoup d'événements se produisirent :

On assassinait des rentières dans le quartier des Buttes-Chaumont, où il avait aperçu des grottes profondes, d'où ne pouvaient plus sortir les enfants qui s'y perdaient. On en tuait aussi dans les petits hôtels de Passy. Mme Maret, amie d'enfance de sa grand'mère paternelle (elles s'appelaient ma chère Céline, ma chère Octavie. — Comment de si vieilles dames pouvaient-elles être des amies d'enfance?) Mme Maret demeurait dans un de ces petits hôtels, où elle offrait d'excellents goûters. Heureusement, elle ne fut pas assassinée.

Et l'on découvrait tous les jours, sous les portes cochères, des bombes dont l'explosion, sitôt qu'on y touchait, faisait s'écrouler d'énormes pâtés de maisons. Un Président de la République fut poignardé. La tache de sang apparaissait mal — C'ÉTAIT DOMMAGE — sur sa large écharpe rouge.

Le dimanche, on voyait avec horreur *(une horreur délicieuse)*, sur la page en couleur du *Petit Journal Illustré*, des files d'immeubles s'effondrant dans les flammes, la poussière et la fumée, ou un bon prêtre et M. Deibler, le bourreau, soutenir un homme grimaçant, blême et tondu, en manches de chemise, et les mains liées derrière le dos, qui s'avançait, sans hâte, vers l'échafaud.

Il y eut aussi des épidémies. Tous les Parisiens, ou du moins plusieurs milliards d'entre eux, périrent. Un matin, la bonne ayant oublié son filet chez la crémière, courut le rechercher et laissa Marc seul, cinq minutes, au pied de l'escalier, devant la loge. Un Monsieur entra et demanda la concierge.

— Elle est morte, Monsieur, répondit Marc.

— Comment? s'écria le Monsieur.

— Elle est morte, hier au soir... du choléra...

— Nom de Dieu! fit le Monsieur et il s'enfuit en courant à travers l'Avenue Trudaine, sans voir la concierge, Mme Réville, qui le croisa sur l'asphalte à deux pas de la porte. Marc s'amusa beaucoup de la peur et de la sottise du Monsieur.

7

Il allait jouer dans le square d'Anvers, avec ses petites amies, une Russe qui s'appelait Maïka, une Américaine qui s'appelait

Jane et une Française qui s'appelait Madeleine Level. Mme Level était une très jolie dame, qui n'avait point de mari et qui plaisait à M. Ollivier, mais non point à Mme Ollivier mère ni à sa bru.

Marc aimait beaucoup ses petites amies. Il les embrassait. Il souhaitait qu'elles vécussent toujours, heureuses, dans un jardin et dans un printemps perpétuels — mais il savourait aussi l'idée qu'elles souffrissent, que des saltimbanques, les ayant volées, les fissent travailler sur des trapèzes périlleux et des cordes raides, leur tirassent les cheveux, et leur cinglassent, jusqu'au sang, les bras, les jambes et les épaules avec la mèche d'un fouet long et flexible. Alors il eût bondi dans la baraque, pour les délivrer en risquant sa vie et y trouvant, peut-être, la mort, sous leurs tendres yeux en pleurs.

8

Une après-midi, Mme Level le conduisit, en cachette, avec Madeleine, au cirque Fernando. Il éprouva de grands élans pour une écuyère qui, sanglée dans une longue robe noire, se dévêtit sur un cheval au galop, retirant lentement sa jupe, son corsage, son jupon, son pantalon et sa chemise de dentelle pour apparaître enfin dans un maillot rose, constellé de diamants.

Une jeune équilibriste — en maillot d'argent — souple et gracieuse comme un poisson dans l'eau, s'élança sous la coupole à une prodigieuse hauteur, d'un trapèze à un autre. Une seconde de retard, un seul instant d'inattention, la surprise d'un faux accord éclatant dans l'orchestre — et elle tomberait en bouillie rouge sur la piste. S'il avait été le trombone à coulisse de l'orchestre, comment aurait-il pu résister à l'affreux désir de provoquer ce faux accord (couac!) et cette chute?

Robert Macaire et Bertrand accomplirent *(en s'en cachant)* des actions singulières. Puis, toutes les lampes s'étant éteintes,

surgirent,

dans un rai de lumière bleu, perçant obliquement le noir velours de l'espace, deux énormes personnages, enveloppés d'amples carricks écossais, qui dansaient, sautaient, se désarticulaient, projetaient loin d'eux leurs membres, et faisaient s'élever sur un cou qui s'allongeait démesurément tel qu'une lunette, leurs têtes comiques et terribles.

Et ils chantaient une chanson, tonnante et rauque, dont Marc ne retint que ces incompréhensibles syllabes :

MA IZE DONNE TOU BI

qu'il entend toujours avec le même accent, tonnant et rauque, lorsqu'il a des cauchemars où réapparaissent les deux fantoches-fantômes.

9

Son père était un ingénieur, c'est-à-dire un homme très savant qui inventait des jouets et des machines. Il aimait beaucoup les plaisanteries. Il racontait, surtout vers le soir, des histoires confuses partiellement vraies et partiellement fausses, où il jouait toujours un rôle important : ou drôle, ou dangereux, ou *coupable*.

En outre il s'attardait souvent une partie de la nuit à étudier les astres, dans son télescope, fixé sur un trépied, derrière la fenêtre du salon et braqué vers le ciel.

C'était un bel homme que M. Félix Ollivier, aux yeux gais, à la moustache épaisse relevée sur une bouche maligne, dans un visage tout en rondeurs, mais dont le teint passa en quelques années du rose clair au rouge vif et violacé. Il portait, avec distinction, une redingote noire et un chapeau haut de forme à bords plats, d'un si large tour de tête qu'il avait fallu le lui faire sur mesure; de quoi il se montrait assez fier. Il avait néanmoins de mauvaises fréquentations. Il se plaisait avec des compagnons que Mme Ollivier mère et Mme Ollivier jeune n'estimaient guère et craignaient un peu.

10

Tous les jours, il emmenait Marc par la main au café du Delta où il prenait son apéritif avec M. Aristide Bruant, qui chantait dans un cabaret (très mauvais genre) et M. Léon Bretel qui était chapelier sur le Boulevard et se targuait d'être, seul, capable à Pantruche, de donner ces coups de fer incomparables dont reluisait le fameux chapeau haut de forme à bords plats.

11

Marc entendit souvent chanter M. Aristide Bruant dans l'atmosphère enfumée et scintillante de son cabaret. Et l'existence lui fut alors révélée d'une demoiselle Gigolette qui s'était per-

due et fait choper dans la rue...u... e; d'une petite fille dont la maman s'appelait Flora et qui, comme Madeleine Level, ne connaissait pas son papa; de la famille d'Eloi Constant aux parentés compliquées et surtout de l'homme le plus inconcevable, le plus conjectural de tous, un certain J.-B. Chopin qui était un papa et, en même temps, un lapin. Sa mort fut bien étrange.

La place Maube; Belleville, Ménilmontant, Charonne, la Chapelle, Grenelle, la Glacière, devinrent pour Marc des lieux vagues et prestigieux, aux étendues désertes, lourds de mythes et de drames et hantés par d'invisibles humanités, fabuleuses et criminelles, comme le furent, un peu plus tard, lorsqu'il commença ses études classiques, la Troade, la Thessalie, la Khersonèse taurique, l'Ethiopie, la Libye, la Sérique et les jungles de Palibothra aux coupoles d'or.

POÈMES

par YVES DE BAYSER

La rose du jour s'est ouverte la nuit
Où les chasses vont boire après la mort
O visages endormis autrefois pour les feuilles
Les lacs consolés vous regardent

Tendresse l'espace
Le matin noir s'éclairait aux feuillages
Il y avait, cœur des herbes méconnues
Le dévouement d'un arbre

J'apporterai la nuit larmes de joie
La rose jadis fleur le cœur se cache
La nuit cherche à ma main rivale
Lune amoureuse et soleil confident

Qui m'enrôle me suit
Vérité visible ô lumière
La nuit se soumet, ombre
De l'éblouissant sommeil

Repose à l'extrême de tes yeux
Dans le parfum des pistes essoufflées
Saisis la rose où l'aile fend le rêve du rocher.
L'épée s'y brise écume.

Vent! Comme un astre sans chiffre et comme la ruée des eaux
Pour rien. Ah! Les eaux cousues dans nos yeux
On entend les montagnes souffrir
Et les troupeaux nous sont limpides.



Tu me livras la plaine
Comme deux grands yeux ouverts
Enfermés dans ma fuite
Cherchant le chemin d'un repos et d'un règne

Selon que j'ai tenu son trésor
Et donné plus d'étoiles au néant
Versant l'eau de mon âme au sel de ton seuil
Sans désespoir à éclore des plages

Tu fis la lumière des murs
En souveraine fleur se cachant sans mourir
Et je te la donnais adorateur des rues
Où les cailloux ne sont que noyaux de ton cœur

LA GRANDE DÉBAUCHE DE ROISSY

par GEORGES MONGRÉDIEN

Les dernières années du ministère Mazarin marquent une époque où la jeune noblesse de cour pratiquait des mœurs assez dissolues. Gaston d'Orléans, entouré de favoris suspects, tenait son « conseil de vauriennerie »; le jeune roi lui-même, âgé de vingt ans, allait, par les gouttières, chercher ses victimes jusque dans la chambre des demoiselles d'honneur de la reine. Il suffit de lire Tallemant des Réaux pour voir à quelles extravagances se livrait cette jeunesse dorée, qui ne respectait rien. L'époque — celle de « la bonne régence », comme disait plus tard Saint-Evremond — était indulgente à tant de folies qu'excusait l'extrême jeunesse des coupables.

Il est cependant une « affaire » qui dépassa, semble-t-il, les bornes permises et fit un scandale public dans une cour cependant peu aisée à émouvoir sur le problème de la morale : il s'agit de la débauche de Roissy, dont les circonstances et les détails sont demeurés assez obscurs.

Mme de Motteville, un des meilleurs chroniqueurs de la Cour, fait mention de l'affaire, mais en gardant une prudente réserve sur les faits : « La semaine sainte ensuivant (1659), une troupe de jeunes gens de la Cour allèrent à Roissy pour les jours saints, dont étaient le comte de Vivonne, gendre de Mme de Mesmes, à qui appartenait la maison (1); Mancini, neveu du ministre; Manicamp et quelques autres. Ils furent accusés d'avoir choisi ce temps-là par dérèglement d'esprit pour faire quelques débauches, dont les moindres étaient d'avoir mangé de la viande le vendredi saint; car on les accusa d'avoir commis de certaines impiétés indignes

(1) Il s'agit du château de Roissy-en-Brie (Seine-et-Marne), localité qu'il ne faut pas confondre avec Roissy-en-France près de Gonesse (Seine-et-Oise).

non seulement de chrétiens, mais même d'hommes raisonnables (2). »

Selon Mme de Motteville, la reine, avertie, en témoigna un grand mécontentement; un jeune aumônier du roi, l'abbé Le Camus, fut exilé « pour avoir eu commerce seulement avec des gens si déréglés, quoiqu'il ne fût pas avec eux les jours que ces choses se passèrent ». Mazarin, de son côté, exila son neveu et « pardonna à tous les autres, qui en furent quitte pour de sévères réprimandes que le roi leur fit ». On verra que, sur ces différents points, Mme de Motteville est en contradiction avec d'autres mémorialistes. Guy Patin confirme l'exil de Mancini et de l'abbé Le Camus, et prête à son ennemi Mazarin des arrière-pensées politiques, qui paraissent bien invraisemblables : « Son Eminence a envoyé son neveu, M. Mancini, prisonnier à Brissac, sous la garde de six archers, pour quelques impiétés et des libertinages qu'il a proférés la semaine sainte contre la religion, avec le comte de Vivonne, un aumônier du roi, nommé Le Camus, qui en a été chassé aussi, et un autre courtisan qui est prisonnier. Quelques-uns soupçonnent que c'est une fausse politique, afin qu'il soit là et qu'il garde Brissac pour son oncle (3). »

Il fallait que l'affaire fût assez sérieuse pour que la reine s'en soit émue et que le cardinal ait ainsi sévèrement puni son neveu. Il est certain que les mesures prises, à la suite de faits qu'on dut éviter de préciser et de divulguer, donnèrent lieu à des interprétations diverses. Les imaginations allèrent leur train, on chuchota des histoires abominables, qui certainement dépassaient la réalité : « Le peuple qui grossit tout et qui fait bien plus de cas du merveilleux que du véritable, décida bientôt de ce qui s'était fait à Roissy. Il dit d'abord qu'on y avait baptisé des grenouilles, et puis il revint à un cochon de lait; d'autres, qui voulaient raffiner sur l'invention, disaient qu'on y avait tué un homme et mangé de sa cuisse; enfin il n'y eut guère d'extravagance qui ne fût dite (4). »

Bussy-Rabutin, qui nous rapporte ces rumeurs extraordinaires, était bien placé pour savoir à quoi s'en tenir. Bien qu'il fût de près de vingt ans l'aîné de la jeune bande de

(2) Mme de Motteville, *Mémoires*, éd. Riaux. Paris, 1855, IV, 148.
(3) Guy Patin, *Lettres*, éd. Réveillé-Parise. Paris, 1846, III, 132, lettre à Falconet du 6 mai 1659.
(4) Bussy-Rabutin, *Mémoires*, éd. L. Lalanne, Paris, 1857, II, 92.

fous de Roissy, il fut mêlé à l'affaire. Il nous en a laissé deux récits, l'un dans la fameuse *Histoire amoureuse des Gaules,* publiée sans son assentiment par Mme de la Baume en 1665 et qui fit scandale, l'autre dans ses *Mémoires,* postérieur de plusieurs années au premier (5). Visiblement, le chroniqueur de la Cour galante vise à innocenter ses complices pour s'innocenter lui-même, en réduisant l'aventure à un repas trop bien arrosé.

Les deux récits de Bussy sont assez différents l'un de l'autre. Dans ses *Mémoires* voici comme il présente les faits.

Le principal responsable serait Vivonne, un jeune « turlupin », très amateur d'équivoques et de mots à double sens, vantard et peu scrupuleux sur la morale, qui devait plus tard, grâce à l'influence de sa sœur Mme de Montespan, finir le bâton de maréchal à la main. Il était pour lors premier gentilhomme de la Chambre du roi, et fort apprécié, pour sa gaieté, du jeune Louis XIV. Ayant décidé d'aller passer les fêtes de Pâques, qui tombait, cette année 1659, le 13 avril, en son château de Roissy, il y entraîna Mancini, neveu de Mazarin, et l'abbé Le Camus. Deux jours après, le comte de Guiche et Manicamp, deux joyeux lurons, qui devaient un peu plus tard jouer un rôle important dans les intrigues galantes nouées autour d'Henriette d'Angleterre, allèrent rejoindre Vivonne et ses amis à Roissy. Ils emmenaient avec eux le jeune chevalier de Cavoye, lieutenant au régiment des gardes. Ceci se passait le jeudi.

Le lendemain, de grand matin, Mancini et l'abbé Le Camus partirent pour Paris. C'est alors que Vivonne envoya un billet à Bussy pour l'inviter à venir rejoindre la bande joyeuse. Bussy arriva à Roissy dans l'après-midi. On notera tout de suite que cette version des événements, qui confirme sur ce point le témoignage de Mme de Motteville, rend impossible tout scandale de la part de l'abbé Le Camus à l'occasion du vendredi saint, puisqu'il était rentré à Paris dès le matin.

Bussy et ses amis firent venir quatre violons du roi pour agrémenter leur séjour et allèrent, l'après-midi, courir le lièvre. Bussy, qui n'aimait guère la chasse, rentra avant les

(5) Bussy-Rabutin, *Histoire amoureuse des Gaules,* éd. Georges Mongrédien. Paris, 1930, I, 117; *Mémoires, loc. cit.,* II, 89 et suiv. Voir aussi (Courtilz de Sandraz), *Mémoires de d'Artagnan,* Cologne, 1700, III, 107-109.

autres à Roissy. Quelque temps après son retour, il vit arriver le comte de Guiche et son inséparable Manicamp menant « un homme par la bride de son cheval comme un prisonnier de guerre ».

Il était vêtu de noir et paraissait assez âgé et de bonne mine. Il semblait entendre la raillerie et se plier à la folie de ses deux guides. C'était M. Chantereau, procureur du Cardinal Mazarin. Bussy s'excusa auprès de lui de l'impertinence de ses deux amis; le procureur lui répondit qu'il « avait bien vu que c'était de la jeunesse qui voulait rire et qu'il avait pris son parti de ne se point fâcher ». Copieusement restauré, ainsi que son cheval, le « prisonnier » fut rendu à la liberté.

Après cet incident, « les violons recommencèrent à jouer jusqu'au souper, que nous passâmes gaiement, mais sans débauche ». Après un concert dans le parc, tout le monde alla se coucher; le lendemain, samedi, on se leva fort tard et l'on alla se promener en calèche. « Comme nous avions impatience de manger de la viande, nous voulûmes faire *media-noche*. Ce repas-là ne fut pas si sobre que les autres : nous bûmes fort et sur les trois heures après minuit, nous nous allâmes coucher. Nous étant levés à onze heures du matin le jour de Pâques, nous ouïmes la messe dans la chapelle du château; nous dînâmes et nous nous en retournâmes à Paris où, à l'entrée de la ville, chacun s'en alla de son côté. »

Deux jours après, Vivonne convoque Bussy à l'hôtel d'Avaux, et lui conte que le roi lui a fait grise mine à son retour à Fontainebleau, « que l'abbé Le Camus lui avait dit qu'on faisait revivre l'affaire de Roissy et que sur cela on nous allait chasser tous deux ».

Telle est la première version de Bussy-Rabutin, celle des *Mémoires*, qu'il ne songea jamais à contester. Tout se réduit, on le voit, à une joyeuse partie de campagne. Il ressort du récit deux faits importants :

1° L'abbé Le Camus était parti, quand Bussy arriva; il ne saurait donc être question de débauche ou d'impiétés commises en commun;

2° La « capture » de M. Chantereau, plaisanterie assez anodine, pouvait expliquer la colère de son maître le Cardinal.

En tout cas, rien dans tout cela qui pût justifier le moindre scandale à la Cour, non plus que les sévères sanctions prises.

L'autre récit de Bussy, fort différent, et qui est dans l'*Histoire amoureuse des Gaules*, a été, je le répète, publié à l'insu

de son auteur. Celui-ci assure que c'est Mme de la Baume, à qui il envoya un récit conforme à celui de ses *Mémoires*, qui en fit « une histoire à sa mode, qu'elle fit courir dans le monde ». On va voir que cette version, désavouée par Bussy et à laquelle Mme de la Baume ajouta peut-être quelques traits inventés, est fort différente de la première, et sensiblement plus grave.

Le début de l'histoire est en tous points semblable, sauf que le chevalier de Cavoye n'est plus nommé. A l'arrivée de Guiche et de Manicamp, c'est l'abbé Le Camus, « les connaissant fort emportés », qui décide de partir pour Paris avec Mancini. Comme dans la première version, Vivonne convoque Bussy, le priant « de quitter pour quelque temps le tracas du monde pour venir vaquer avec eux avec moins de distraction aux pensées de l'éternité ». Bussy arrive; il n'est plus du tout question de l'amusante aventure de M. de Chantereau, mais, sur le mode ironique, de grâce et de salut, matières assez inattendues de la part de personnes dont le moins qu'on puisse dire est que l'éternité n'était pas l'objet constant de leurs préoccupations.

Voici maintenant ce que rapporte l'*Histoire amoureuse des Gaules* : « Bussy donc, ayant reçu ce billet de Vivonne, monta « à cheval aussitôt, et l'alla trouver; il rencontra ses amis « fort disposés à se réjouir, et lui, qui d'ordinaire ne trou- « blait point les fêtes, fit que la joie fut tout à fait complète. « En les abordant : « Je suis bien aise, mes amis, dit-il, de « vous trouver détachés du monde comme vous êtes; il faut « des grâces particulières de Dieu pour faire son salut dans « les embarras des cours; l'ambition, l'envie, la médisance, « l'amour et mille autres passions y portent ordinairement « les gens les mieux nés à des crimes dont ils sont incapables « dans les retraites comme celle-ci. Sauvons-nous donc « ensemble, mes amis, et comme, pour être agréable à Dieu, « il n'est pas nécessaire de pleurer ni de mourir de faim, « rions, mes chers, et faisons bonne chère. » Ce sentiment-là « étant généralement approuvé, on se prépara pour la chasse « l'après-dînée, et l'on mit ordre d'avoir des concerts d'ins- « truments pour le lendemain. Après avoir couru quatre ou « cinq heures, ces messieurs vinrent, affamés, faire le plus « grand repas du monde. Le souper étant fini, qui avait duré « trois heures, pendant lesquelles la compagnie avait été dans « cette gaieté qui accompagne toujours la bonne conscience, « on fit amener des chevaux pour se promener dans le parc.

« Ce fut là que ces quatre amis [Vivonne, Guiche, Manicamp « et Bussy], se trouvant en liberté, pour s'encourager à « mépriser davantage le monde, proposèrent de médire de tout « le genre humain; mais, un moment après, la réflexion fit « dire à Bussy qu'il fallait excepter leurs bons amis de cette « proscription générale. Cet avis ayant été approuvé, chacun « demanda au reste de l'assemblée quartier pour ce qu'il « aimait; cela étant fait, et le signal donné pour le mépris « des choses d'ici-bas, ces bonnes âmes commencèrent un « cantique où tout fut compris, à la réserve des amis de ces « quatre messieurs, mais, comme le nombre en était petit, le « cantique fut grand, tel que, pour ne rien oublier, il fau- « drait pour lui seul faire un volume. »

« Une partie de la nuit s'étant passée en ces plaisirs cham- « pêtres, on résolut de s'en aller reposer; chacun donc se « quitta fort satisfait de voir le progrès que l'on commençait « de faire dans la dévotion. Le lendemain, Vivonne et Bussy, « s'étant levés plus matin que les autres, allèrent dans la « chambre de Manicamp; mais, ne l'ayant pas trouvé, ils « allèrent dans la chambre du comte de Guiche, avec qui ils « le trouvèrent couché. « Vous voyez, mes amis, leur dit Mani- « camp, que je tâche de profiter des choses que vous dîtes « hier touchant le mépris du monde; j'ai déjà gagné sur moi « d'en mépriser la moitié, et j'espère que dans peu de temps « je ne ferai pas grand cas de l'autre. — Souvent on arrive « à même fin par différentes voies, répondit Bussy; pour « moi, je ne condamne point vos manières, chacun se sauve « à sa guise; mais je n'irai point à la béatitude par le chemin « que vous tenez. — Je m'étonne, dit Manicamp, que vous « parliez comme vous le faites, et que Mme de Sévigné ne « vous ait pas converti... »

Le ton même du récit diffère essentiellement de celui du précédent; on y sent cette fois une volonté arrêtée de se moquer de la morale et de se jouer de la dévotion, qui sent déjà le fagot. En outre, il y est fait allusion à des couplets satiriques composés par les quatre amis. Ces couplets sont perdus. Certaines éditions postérieures de l'*Histoire amoureuse des Gaules* ont inséré à cet endroit des *alleluias* obscènes mettant en cause le roi, Marie Mancini, la reine, Monsieur, le Cardinal et quelques autres personnages importants de la Cour. Ces couplets grossiers sont très probablement apocryphes. On aimerait savoir ce qui est sorti de la verve mise en commun de Vivonne, Guiche, Manicamp et Bussy. Plus

de trente ans après, le diable s'étant fait ermite, Bussy-Rabutin en parlait encore, et en montrait un remords qui n'était peut-être pas tout à fait sincère. Voici ce qu'il écrivait à sa cousine, Mme de Sévigné, le 17 avril 1692 : « Je vous dirai que je viens de faire une version du cantique de Pâques, *ô filii et filiae,* car je ne suis pas toujours profane. Vivonne, le comte de Guiche, Manicamp et moi fîmes autrefois des *Alleluia* à Roissy, qui ne furent pas aussi approuvés que le seraient ceux-ci; aussi nous firent-ils chasser tous quatre. Je dois cette réparation pour mes amis et pour moi à Dieu et au monde (6). »

Même dans la version dont Bussy-Rabutin reporte la responsabilité sur Mme de la Baume, et qui ne contient, après tout, que quelques paroles peu respectueuses pour la dévotion et une allusion claire aux mauvaises mœurs du comte de Guiche et de Manicamp, il n'y avait pas matière à scandale.

Et pourtant le scandale éclata; Vivonne, nous l'avons vu, fut exilé à Roissy; Bussy a beau préciser que Vivonne favorisait la passion du roi pour Marie Mancini que Mazarin voyait d'un mauvais œil, cela ne suffit pas à justifier l'exil du premier gentilhomme de la chambre du roi; Mancini fut envoyé à Brissac; l'abbé Le Camus à Meaux et Bussy dans sa Bourgogne natale, pour laquelle il quitta Paris le 28 juillet, le jour même où la Cour partait pour le grand voyage des Pyrénées d'où Louis XIV devait revenir marié.

Cet exil ne dura pas longtemps; l'année suivante, l'abbé Le Camus prêchait à nouveau à la Cour. Il est vrai que l'oubli fut sans doute favorisé par la mort de Mazarin dont Mancini fit ainsi l'oraison funèbre : « Dieu merci, il est crevé! »

Quoi qu'il en soit, aucun des deux récits de Bussy-Rabutin ne peut nous satisfaire, car aucun ne relate de faits suffisamment graves pour expliquer et justifier les sanctions prises contre les joyeux convives de Roissy, et notamment contre l'abbé Le Camus et Mancini qui auraient quitté Roissy dès le vendredi matin avant l'arrivée de Bussy et n'auraient donc pas participé à la « débauche » scandaleuse.

L'explication la plus vraisemblable semble être que nos jeunes gens commirent une grave impiété et même un sacrilège en baptisant « carpe » un cochon de lait qui fut dévoré en plein carême. Déjà les *Mémoires de d'Artagnan* y font allusion nettement : « L'on s'y était moqué, à ce que l'on pré-

(6) Bussy-Rabutin, *Correspondance,* éd. L. Lalanne. Paris, 1858, VI, 552.

tend, des deux sacrements les plus augustes que nous ayons dans notre religion, savoir du baptême et de l'eucharistie; l'on raconte des choses effroyables là-dessus et qui ne sont bonnes qu'à être passées sous silence et même à être oubliées entièrement. »

C'est à propos de Le Camus que l'histoire du baptême du cochon de lait devait être plus tard évoquée. La vérité oblige à dire qu'après une jeunesse fort débauchée, l'abbé Le Camus fit preuve d'un repentir sincère, au cours d'une retraite à la Trappe; en 1671, il fut nommé évêque de Grenoble, où il édifia tout son diocèse par une vie exemplaire, n'acceptant de se nourrir que de légumes... peut-être pour faire oublier le cochon de Roissy.

Les chansonniers ne manquèrent pas de lui rappeler sa faute; quand il fut nommé évêque de Grenoble, ils rimèrent, en écho de ceux de Roissy, cet *Alleluia :*

Tout aussitôt qu'il sera né
Des cochons dans le Dauphiné,
Le Camus les baptisera,
Alleluia (7).

Une quinzaine d'années plus tard, en 1686, le Pape, *proprio motu,* et sans avoir été sollicité par la Cour, envoya le chapeau de cardinal à Mgr Le Camus. Les vaudevillistes ne manquèrent pas de lui rappeler à nouveau la fâcheuse histoire de Roissy :

L'Eminentissime Camus
A si bien dit ses Oremus
Qu'il est au comble de la gloire;
Les Vivonne et les Bussy
Sont chargés d'en faire l'histoire,
Et s'informent partout icy,
Pour lui donner un nom plus noble,
S'il est cardinal de Grenoble
Ou bien cardinal de Roissy.

Le chansonnier Maurepas, d'où ces couplets sont extraits, les accompagne de la note suivante : « Le cardinal Le Camus, lors aumônier du roy, fut passer la semaine sainte à Roissy, maison de M. de Vivonne, avec lui et le comte de Bussy, Philippe Mancini, duc de Nevers, de Longueval, comte de

(7) Bib. Nat. Manuscrits. Chansonnier Maurepas, VI, 93.

Manicamp, et plusieurs autres débauchés; ils y mangèrent de la viande, et, par une impiété horrible, ils y baptisèrent un cochon de lait avec les cérémonies de l'Eglise, et le nommèrent Carpe. On prétend même que l'abbé Le Camus, qui était alors ecclésiastique, fit cette belle cérémonie. »

Lorsque Le Camus fut revêtu de la pourpre cardinalice, Mme de Scudéry, belle-sœur de l'auteur du *Cyrus*, demanda à Bussy-Rabutin ce qu'il en pensait. Celui-ci lui répondit ces quelques lignes assez amères à l'adresse du nouveau promu : « La promotion du cardinal Le Camus ne m'a point surpris; il y a un an qu'on en parle. Il était autrefois de mes amis, mais nous ne nous vîmes point à Roissy, comme on l'a dit. Il en était parti quand j'y arrivai. Depuis vingt ans, nous n'avons eu aucun commerce ensemble, et comme je n'ai point ouï parler de lui dans mes disgrâces, il n'entendra point parler de moi dans sa prospérité (8). » On remarquera la constance de Bussy-Rabutin dans son affirmation qu'il ne fut point à Roissy en même temps que l'abbé Le Camus. Et voilà qui donne encore à penser que notre exilé bourguignon tenait à rester à l'écart d'une dangereuse débauche.

Le cardinal Le Camus mourut en odeur de sainteté, au mois de septembre 1707, « également connu, dit Saint-Simon, par son esprit, ses débauches, son impiété, sa pénitence, la fortune qui en résulta (9) ». Et le mémorialiste, dans un fragment inédit sur Le Camus, précisait : « Le baptême d'un cochon fut un de ses crimes. Il devint même assez public pour être chassé de Paris et de la Cour, où il avait acheté une charge d'aumônier du roi, et où il était fort agréablement (10). »

Tel est, très vraisemblablement, le véritable scandale de la grande débauche de Roissy en 1659, sur laquelle Bussy et Mme de Motteville se montrèrent si discrets. Dans la longue histoire des impiétés du XVIIe siècle, le cochon de lait de l'abbé Le Camus fait un digne pendant à l'omelette au lard du « Prince des Libertins », Des Barreaux.

(8) Bussy-Rabutin, *Correspondance*, précitée, V, 592.
(9) Saint-Simon, *Mémoires*, éd. de Boislile, XIII, 266-271.
(10) *Ibidem*, p. 554.

LA COURSE AU CIMETIÈRE

par L. A. G. STRONG

Traduction de Louis Rocher

Oui, maintenant je me rappelle que j'ai promis de vous raconter l'histoire de Jeannette Ban et de sa sœur Marie, bien que l'ayant promis seulement l'autre jour; car les vieilles gens se rappellent mieux ce qui est arrivé il y a soixante ou soixante-dix ans, et oublient les choses d'hier. Tout de même, je n'ai pas oublié ma promesse, et c'est justement une après-midi faite exprès pour la tenir. Approchez vos chaises plus près du feu... encore plus près. Ici! Darroch! Ote-toi de là! Le vilain chien qui oublie la politesse. Là! voilà de la place... Avez-vous étendu vos manteaux pour les faire sécher?... A la bonne heure. Maintenant, nous allons pouvoir passer un bon moment ensemble.

Je disais donc que les vieux se rappellent mieux les choses d'autrefois. Ma foi, il y a plus de soixante et dix ans que mon frère (celui qui habite sur la colline) et moi-même nous avons vu pour la dernière fois notre petit frère et nos petites sœurs dans notre maison d'Ardnacrannah. C'est là que nous habitions alors, là-bas sur la pointe de terre, tout à côté de la jetée de pierre. En ce temps-là, nous étions cinq; mais depuis plus de soixante-dix ans, il ne reste que moi et mon frère en haut de la colline; et jamais depuis, je n'ai habité à Ardnacrannah. Mais avant de vous raconter l'histoire de Jeannette Ban, il faut que je vous raconte d'abord le malheur qui s'est abattu sur notre famille.

Mon oncle paternel était garde-chasse à quelque deux lieues de chez nous, au bord du lac; et nous autres enfants, nous allions souvent passer un jour ou deux chez lui. Une fois que mon frère et moi y étions restés deux ou trois jours, à notre retour à Ardnacrannah nous trouvâmes nos deux petites sœurs en grand émoi : elles n'en finissaient pas de babiller au sujet d'un inconnu qui avait passé la nuit d'avant à la maison. C'était un homme qui était venu pour prendre le bateau et passer dans l'île. Il avait manqué le bateau, et comme il n'avait nulle part où aller, mes parents lui avaient permis de passer la nuit chez nous. Il était malade : il avait des boutons sur le visage, et un mouchoir noué autour de la tête. Il dit qu'il croyait que c'était d'avoir mangé des lampottes et des moules qui l'avait rendu malade. Il coucha la nuit dans notre chaumière. C'était une petite chaumière, et nous couchions tous dans l'unique grande pièce. Le lendemain, bien que très malade (la tête lui faisait très mal) il prit le bateau pour passer dans l'île.

Nous n'y pensions déjà plus quand, quelques jours plus tard, arriva la nouvelle que le passager était mort dans l'île, et qu'il avait la petite vérole. Mon père et ma mère furent plongés dans la consternation, comme vous pouvez l'imaginer. Il n'y avait pas de médecin ici en ce temps-là; seulement toutes les trois semaines ou une fois par mois, un jeune docteur venait en tournée par le bateau pour faire le nécessaire; aussi, faute de médecin, mes parents demandèrent conseil au prêtre. Il dit qu'il vaudrait mieux nous éloigner du danger, mon frère et moi; on nous envoya donc par ici, chez un cousin de mon père. Je me revois, comme si c'était hier, me retournant dans le sentier pour faire un signe d'adieu à mes petites sœurs debout à la barrière du jardinet. Elles attrapèrent la maladie, et nous ne les avons jamais revues.

Mais enfin, ce n'est pas pour entendre cela que vous êtes venus. Si j'en parle, c'est parce que c'est ainsi que j'ai pu rencontrer Jeannette Ban. Elle habitait ici, dans la maison au bout du sentier. On ne l'aurait pas appelée Jeannette Ban quand je la vis, car elle avait soixante-dix ans au

moins. Ban? Ban signifie blanc : la blanche Jeannette... Quand je la vis elle était de la couleur du vieux bois, dur et ridé. Debout sur le sentier, ici, au-dessus de la maison, appuyée sur un bâton, elle appelait son chien d'une voix coléreuse. Quelle femme extraordinaire! Avec toute sa force, son entêtement, son courage, ça me semble drôle de penser que je lui ai survécu tant d'années. Seulement, moi, j'ai mené une vie paisible, et personne ne pourrait en dire autant d'elle.

Jeannette avait une sœur jumelle : Marie. Elles ne se ressemblaient pas du tout à les voir; et ce qui était étrange pour des jumelles, jamais elles ne furent bonnes amies, mais au contraire, toujours rivales en tout. Marie était volontaire, aussi, butée et résolue; pourtant, depuis leur enfance, Jeannette avait toujours eu le dessus. Elles sortaient de l'ordinaire toutes les deux. Elles étaient robustes, actives, intrépides et jolies avec ça, et on aurait pris Marie pour une merveille si Jeannette ne s'était pas trouvée là pour la surpasser. Bien connues dans le pays, et belles filles toutes les deux, elles tardaient pourtant à se marier. Ni l'une ni l'autre ne semblait avoir de soupirant attitré. Elles allaient partout, elles faisaient tout, elles savaient ramer et monter à cheval comme un homme, mais elles ne se mariaient pas.

Alors arriva ce qui devait valoir à Jeannette mieux qu'une renommée locale, et la mettre au-dessus de Marie une fois pour toutes.

C'était au temps des guerres avec la France, et Napoléon serrait l'Angleterre de très près. Le père des deux jeunes filles, un jour qu'il était descendu à la ville, tomba dans je ne sais quel brouillamini... Jamais je n'ai su le vrai de la chose. Les uns disaient qu'il avait été enrôlé de force; d'autres disaient que c'était la suite d'un pari; d'autres disaient qu'il avait bu et ne savait plus très bien ce qu'il faisait. N'importe comment, il partit soldat. Jeannette était très attachée à son père, et dès qu'elle apprit la nouvelle, elle jura de partir aussi.

Vous ne me croirez pas, mais c'est pure vérité, si je vous dis que cette jeune fille, qui n'avait guère plus de vingt

ans, trouva moyen de passer en Flandre pour aller suivre l'armée où combattait son père, et qu'elle assista même à la fameuse bataille de Waterloo. Elle suivait, bien différente de la plupart des autres femmes qui suivaient les armées, soignant les blessés et leur donnant à boire, et faisant toutes les besognes qu'elle pouvait. Comment elle vivait? Je n'en ai aucune idée. Son absence dura presque deux ans; puis elle revint au pays, vieillie et endurcie mais toujours aussi belle, et avec une auréole d'aventures sanglantes et d'exploits singuliers qui rejeta Marie dans l'ombre à tout jamais.

Cependant, Marie n'était pas demeurée inactive. Etait-ce l'éloignement de sa sœur? Je ne saurais le dire; mais le fait est qu'elle avait trouvé un amoureux. MacNeill, il s'appelait, Donald MacNeill; et il était convenu qu'aussitôt qu'il gagnerait assez, ils s'épouseraient. Eh bien, quand Jeannette fut de retour, elle devint l'héroïne du pays, comme vous pouvez bien penser, et les yeux de MacNeill se détournèrent sur-le-champ de Marie pour se porter sur elle. Je ne crois pas que ce fût de sa faute, car jamais, à aucun moment, elle n'aurait cherché à nuire à sa sœur; et qu'avait-elle besoin, elle qui avait connu des hommes d'élite, d'un bon à rien échappé d'une ferme, qui n'avait, pour toute recommandation, que sa voix de basse et sa langue bien pendue? Peut-être bien que le trantran du village lui donnait le cafard après les jours mouvementés qu'elle avait vécus; peut-être bien que Marie lui avait causé quelque contrariété. L'homme transféra son hommage, voilà tout l'important; et, après lui avoir fait croquer le marmot pendant près d'une année (Marie grinçant des dents à côté d'elle), Jeannette l'épousa.

L'union tourna mal, comme elle le méritait. Lui n'était bon à rien. Jeannette était trop dominatrice : c'était elle qui portait la culotte, et dès qu'il comprit qu'il n'en viendrait pas à bout, il s'adonna à la boisson.

Alors qu'il était ivre, il trouva moyen de la maltraiter une ou deux fois, car il était grand et fort; mais ça ne lui réussit pas. Puis il eut une histoire avec les gabelous et fit plusieurs mois de prison. Quand il en sortit, Jeannette

s'était convaincue qu'il n'était plus d'aucune aide pour elle ou pour son petit garçon qui commençait juste à être assez grand pour comprendre que tout n'allait pas pour le mieux entre sa mère et son père. La nuit qui suivit son retour, il but beaucoup, jeta Jeannette à terre et blessa l'enfant. Bientôt il s'endormit. Jamais il ne se réveilla. Comme Jahel dans la Bible, Jeannette le tua pendant son sommeil. Elle se glissa dehors, la bouche encore saignante, car il lui avait cassé une dent, elle remplit une taie d'oreiller de pierres, et lui défonça le crâne pendant qu'il dormait.

Elle n'essaya pas de cacher ce meurtre. Elle montra ses blessures et celles de l'enfant en disant que c'était une question de vie ou de mort pour son fils et pour elle. L'homme n'était d'aucune aide, ni pour elle ni pour personne, et les voisins ne furent pas longs à juger qu'elle avait eu raison d'agir comme elle l'avait fait. Il y a longtemps de cela, plus de cent ans, et la contrée était bien sauvage alors : un acte comme celui de Jeannette faisait moins de bruit qu'il n'en ferait aujourd'hui. L'effet produit fut plutôt contraire, et elle acquit une grande renommée pour son courage et son audace.

Quoi qu'en pensât le voisinage, quelqu'un ne lui pardonna jamais. C'était Marie. Jeannette lui avait pris son amoureux, et s'il s'était montré indigne, Marie pouvait toujours se dire que s'il l'avait épousée elle, les choses auraient tourné autrement. Elle l'aurait compris. Elle en aurait fait un homme; elle se serait conduite en bonne et tendre épouse, et ne l'aurait pas poussé à l'ivrognerie et à sa perte par une dureté contre nature, en usurpant la place que l'homme doit garder au foyer. Désormais, les deux sœurs furent ennemies, et leur rivalité devint plus aiguë que jamais.

A peine deux ans après, Jeannette se remaria, et une fois encore elle sembla l'emporter sur Marie; mais à trente et un ans bien sonnés, Marie réussit à rétablir la balance en épousant un riche propriétaire, un certain Monsieur Macmillan, qui s'était rendu acquéreur d'une des plus grandes maisons du village. C'est là que Marie devait

habiter jusqu'à la fin de ses jours, s'initiant aux manières d'une grande dame, adoucissant son parler, soignant sa mise, faisant venir ses emplettes par bateau de la ville; elle pouvait chanter victoire sur Jeannette dont le mari n'était qu'un modeste pêcheur avec une couple de champs derrière sa chaumière. Mais Jeannette n'en avait cure. Sa grande fermeté d'âme s'élevait au-dessus d'une simple différence de condition, et la force de sa personnalité était telle que lorsque sa sœur passait en voiture à côté d'elle sur la route, et qu'elles échangeaient quelques mots de salutations, on eût cru que c'était Jeannette, avec ses vieux vêtements et sa voix dure, qui avait le mieux fait son chemin dans le monde. Nul ne pouvait prendre des airs protecteurs envers Jeannette; et les seules fois où Marie n'avait pas l'air d'une grande dame (car elle avait fini par acquérir un port plein de dignité), c'était en présence de sa sœur.

Ainsi, elles continuèrent à mener leurs deux vies différentes, séparées par deux petites lieues, et les années ne leur apportèrent guère de changement. Le mari de Jeannette mourut, mais elle se tira d'affaire à force de peiner pour gagner sa vie et celle de ses enfants. L'époux de Marie étant mort à son tour, elle continua d'habiter dans sa belle maison, sans enfant et solitaire, s'occupant de bonnes œuvres dans le pays et faisant un usage charitable de sa fortune. Elle était d'un bien plus grand secours pour la communauté que Jeannette, à tous égards, sauf pour ce qui était d'appeler l'affection et de réjouir les cœurs : car Jeannette, avec ses réparties brusques et sa langue bien pendue, et ses histoires des Flandres à faire dresser les cheveux sur la tête et à vous glacer le sang, était très populaire, respectée et aimée, tandis que Mme Macmillan, bonne mais sévère, n'était que respectée.

Mon frère et moi nous voyions assez peu Jeannette; mais elle nous inspirait une grande vénération et une grande crainte à cause de sa réputation, et aussi à cause de la bizarrerie de sa parole brusque et masculine. Elle se montrait assez affable quand elle nous rencontrait dans les champs ou sur la route, et qu'elle nous demandait com-

ment nous allions; mais elle nous en imposait trop pour pouvoir répondre mieux que civilement. Puis mon frère fut engagé comme aide garde-chasse de l'autre côté de la rivière, et moi je restai chez mon cousin pour aider sa femme aux travaux du ménage. La maison de Jeannette n'était qu'à quelques centaines de mètres de la nôtre; mais malgré cela, je ne la voyais pas très souvent, sauf de loin. Ce que je me rappelle le mieux, c'est le son de sa voix appelant son chien sur le flanc de la colline. C'était un jeune chien, et il allait toujours courir loin d'elle; et maintenant qu'elle devenait vieille, elle se faisait toujours du mauvais sang à cause de lui. C'était son unique signe de vieillesse à part sa mine, de toujours appeler et gronder son chien de crainte qu'il ne lui arrive malheur.

Enfin, pour éviter de vous ennuyer avec de menus détails qui ne vous diraient rien au jour d'aujourd'hui, vint le jour qui amena Jeannette au dernier acte, et au plus étrange, de sa carrière.

J'étais descendu à la plage pour ramasser des moules, et en revenant, j'aperçus un petit groupe de gens en train de porter quelque chose en haut de la colline. C'était Jeannette. Elle était descendue avec son chien au bord du ru, et en glissant elle s'était cassée la jambe. Elle jurait comme un païen tout le temps qu'on la remontait chez elle (sauf les deux fois qu'elle s'évanouit), et dans son lit elle sacrait de plus belle. Par bonheur, il y avait un médecin en visite chez Sir George Macalister, et il vint en voiture voir ce qu'on pouvait faire. La fracture était haute, et il lui remit la jambe de son mieux; mais il avertit ses fils qu'à son âge elle n'avait guère de chances de s'en tirer. La position couchée, dit-il, serait mauvaise pour ses poumons. Est-ce que Jeannette réussit à leur tirer les vers du nez? Je n'en sais rien; mais elle parut très bien se rendre compte du danger. « Je ne veux pas partir avant elle, répétait-elle d'un ton furieux, pour être obligée de monter la garde au cimetière jusqu'à sa venue. » La venue de Marie.

Ce qu'elle voulait dire par là, il faut que je vous l'explique. Dans ce pays-ci, une superstition très ancienne

prétendait que le dernier venu au cimetière du village devait veiller sur tous les trépassés jusqu'à l'enterrement suivant. Aussi, tous les moribonds espéraient-ils bien qu'ils n'auraient pas à monter une longue garde. Il en coûtait à Jeannette de mourir avant sa sœur, et il lui en coûtait plus encore à la pensée qu'elle devrait veiller, peut-être des années, jusqu'à l'arrivée de Marie. Car maintenant que le vieil Angus, le berger, était mort, elles étaient les deux plus vieilles personnes des alentours, et nulle autre ne paraissait sur la voie du trépas, sinon peut-être une jeune poitrinaire, à l'autre bout d'Ardnacrannah; mais on disait qu'elle allait mieux et reprenait des forces; c'était donc une espèce de duel entre les deux vieilles dames, duel loyal à chances égales.

Jeannette tint bon toute une semaine, défendant sa vie pied à pied; mais chacun voyait bien qu'elle s'affaiblissait, et le mal venait des poumons, comme le docteur l'avait prédit. Alors, vous me croirez si vous voulez, arriva la nouvelle que Marie était mortellement malade. En sortant du lit ce matin-là, elle s'était affaissée sur le sol, et quand on vint la relever, elle avait la figure tordue, et tout un côté du corps sans mouvement. C'est horrible à dire, mais cette nouvelle apporta un regain de vie à Jeannette.

« Elle ne me survivra pas plus d'un jour ou deux, tout au plus, dit-elle. Je peux partir la première. Ça m'est égal de monter la garde un jour ou deux, ou même une semaine, maintenant que je sais que c'est elle qui veillera longtemps après moi. »

Ce n'était pas d'une bonne chrétienne de parler ainsi, mais Jeannette n'en faisait qu'à sa tête. Le fait est qu'elle ne vécut pas de longues heures après la nouvelle. On eût dit que la volonté de fer qui l'avait soutenue jusqu'ici était inutile désormais. Elle fit venir à son chevet tous les voisins pour leur dire adieu. J'entrai aussi, bien à contre-cœur; mais elle était encore assez bien elle-même, pas du tout comme quelqu'un en train de mourir. Mais ce qu'elle avait de bizarre, c'était sa respiration, si bruyante qu'on pouvait l'entendre du dehors. Sa voix était rauque et

enrouée quand elle me dit adieu, mais elle gardait encore de la force.

« Adieu, petite, dit-elle; marie-toi bien, et ne te laisse pas faire. »

Drôle de conseil! je me demande si elle jugerait qu'il a été suivi. Enfin, elle mourut la même nuit.

On fit de grands préparatifs pour la veillée funèbre, car chacun sentait que la mort d'une telle notabilité exigeait une pompe spéciale. La cérémonie fut fixée à la seconde nuit après le décès; et juste le matin de ce jour-là arriva la nouvelle que Marie aussi était passée de vie à trépas, dans sa grande belle maison, rigide et tordue, sans pouvoir dire mot à âme qui vive depuis son attaque, ni rien faire d'autre que rouler son œil unique. Elle n'avait pas souffert comme Jeannette; pourtant, si j'avais le choix entre les deux, j'aimerais mieux finir comme Jeannette.

Je me souviens du soir de la veillée comme si c'était la semaine dernière : non, jamais je ne l'oublierai. C'était à la mi-septembre. Toute la journée, il avait plu à verse; mais au moment de nous mettre en route pour monter jusqu'à sa maison, à la pointe (la même maison qui y est maintenant, à part un toit neuf et un rideau de fer ondulé pour la protéger des coups de vent du sud-ouest), les nuages s'étaient dispersés et la pleine lune brillait. Les pluies avaient grossi le ru, et c'était l'époque des grandes marées de septembre, de sorte qu'à nos yeux tout le vallon semblait plein d'eau. A la saison des grandes marées, en mars et en septembre, les fils de Jeannette remontaient le ru jusque sous la maison où ils amarraient la barque pour la nuit. Aux marées ordinaires, il n'y aurait pas eu assez d'eau. Pour eux, c'était un rite de remonter en barque; et leur mère morte, il ne leur était pas venu à l'idée d'y renoncer, de sorte que la barque se trouvait là, à nos pieds, tandis que nous gravissions le sentier, amarrée contre l'herbe. A peine si la mer murmurait sur la plage...

Ce fut une belle veillée. Jeannette gisait sur une table, les cierges allumés autour de son cercueil ouvert, la tête altière comme celle d'un aigle sous la lumière douce. Autour du feu, on conta mainte histoire de notre héroïne;

on entendit un beau concert de cornemuse; et un jeune homme chanta d'une voix magnifique une complainte et le chant funèbre du clan de la défunte. La boisson ne manquait pas non plus, et la soirée promettait d'être à son goût, quand le cœur des hommes s'enflamme et que leur langue se délie en évoquant d'ardents exploits de bravoure; soudain, se rapprocha un bruit de bottes pataugeant dans la boue, suivi de grands coups martelés sur la porte. La porte s'ouvrit, et un gars entra en chancelant, hors d'haleine et épuisé par sa course.

« Mme Macmillan! jeta-t-il haletant, ils l'enterrent cette nuit! Ils l'emportent au galop au cimetière pour être les premiers! »

Il y eut un moment de silence tandis que chacun se renversait sur son siège pour essayer de se convaincre de cette chose inouïe. Puis le tumulte des voix éclata soudain. Allan, le fils aîné de Jeannette, dévisageait le messager, sa figure rouge marbrée de surprise. J'étais tout contre lui, dans le coin, et je me souviens que je fixais les yeux sur lui comme tout le monde, pour voir ce qu'il fallait faire. Au bout d'une minute, il leva la main pour imposer silence. Il se pencha en avant et se mit à poser d'autres questions au messager. Le gars avait le souffle si court que c'est à peine s'il pouvait conter son histoire; enfin, il réussit à nous dire que Mme Macmillan avait laissé des instructions écrites quelque temps auparavant, suivant lesquelles, si toutes deux mouraient en même temps, comme il arrive souvent aux jumelles, elle léguerait une grosse somme d'argent aux hommes de son domaine s'ils prenaient soin de l'enterrer avant sa sœur.

Aussitôt qu'il se fut bien pénétré de la chose, Allan se renversa à nouveau sur son siège, ses grosses mains posées sur ses genoux.

« L'astucieuse intrigante! s'écria-t-il. Puis, se dressant d'un bond : « La vieille diablesse! »

Nouveau tumulte de voix offrant toutes des conseils à la fois; et puis, une minute après, Allan, très maître de lui, donnait ses instructions. Il fallait tout de suite descendre Jeannette dans la barque et faire force de rames

jusqu'à Port-Ellen, petite baie adossée à une ferme; un messager devait se rendre à la ferme voisine, y emprunter un cheval, courir bride abattue jusqu'à Port-Ellen pour avertir le fermier de tenir une carriole prête.

« Mais Ciel tout-puissant! cria l'un des assistants, nous ne pouvons pas la descendre comme ça : le couvercle n'est pas encore sur le cercueil. »

« Nous n'avons pas le temps maintenant. Tu le cloueras dans la barque! » cria Allan; et déjà il sortait le cercueil de l'arrière-chambre. Un voisin empoigna le couvercle; et quand Allan réclama un marteau et des clous, je saisis l'occasion et m'en chargeai. Il y avait une telle précipitation que personne ne songea à m'en empêcher. Je ramassai un grand châle pour m'envelopper dedans, puis dégringolai en hâte vers la barque avec le marteau et les clous noués dans mon mouchoir.

... Me voici dans la barque, bien blottie à l'avant, quand ils descendent Jeannette. Le sentier est raide et l'herbe glissante après la pluie... La voilà! Elle descend vers moi, haute sur les épaules des porteurs, sa face de cadavre verte au clair de lune, cahotée et tordue quand les hommes glissent et trébuchent sous le faix.

Enfin, ils la descendent sans accident; mais le cercueil est trop long, et il faut le poser en travers des bancs à l'arrière, la tête de Jeannette au-dessus de l'eau d'un côté, ses pieds dépassant de l'autre. Un juron ou deux. Une secousse brusque des rames, et nous voilà partis. A peine sortis en pleine mer, sur le flot rapide et silencieux, l'un des hommes s'agenouille à l'arrière et se met à clouer tant bien que mal le couvercle sur le cercueil

Jamais je n'oublierai cette promenade en barque quand je vivrais mille ans. La lune nous inonde du flot de ses rayons. Le rivage étend sa blancheur éclatante, une brume d'argent s'élève comme une fumée des bois. dérobant le secret des montagnes lointaines... En mer, les îles se couvrent d'une toison de lourds nuages ouatés, nuages de rêve, creusés de cavernes noires interdites aux rayons de la lune. Tout est silence, sauf l'univers minuscule de notre barque toute bruissante des grognements des

rameurs tirant sur les avirons, les tolets éveillant les échos du rivage; puis les coups de marteau enfonçant les clous, et les geignements des oiseaux de mer troublés dans leur sommeil.

La mer est si calme que nous allons grand train. Une fois sortis de la baie, l'eau devient phosphorescente. Chaque coup d'aviron donne le branle à une centaine de joyaux scintillants qui se rejoignent pour s'évanouir parmi les stries de notre sillage de lumière. Tout est si paisible et silencieux qu'il nous semble impossible d'être en route pour une mission aussi étrange.

Combien de temps avons-nous mis pour atteindre Port-Ellen? Je ne saurais le dire; trois quarts d'heure peut-être, car les hommes ramaient vite. J'étais tombée dans une sorte d'hypnose, tant à cause de la fraîcheur de l'air après la chambre bondée, que du bruit monotone des rames et de la lueur phosphorescente de l'eau. Je fus tirée de mon extase, pour me rendre compte que nous étions presque arrivés à destination, par une exclamation de l'homme à l'arrière. Il avait fini de clouer le couvercle sur le cercueil et se tenait assis de côté, un bras appuyé dessus pour le maintenir en équilibre. Tout en parlant, il montrait du doigt le rivage, et Allan se tordit le cou pour regarder sans lâcher son aviron. Je me retournai aussi. Au clair de lune, on apercevait une silhouette désolée debout sur le sable blanc de la petite baie, nous faisant signe du bras. Elle nous criait quelque chose que le bruit des rames nous empêchait d'entendre.

« Halte! » cria Allan d'un ton impatient; et il se retourna encore pour entendre. La barque perdit de l'erre, le clapotis se tut sous l'étrave, et on entendit la voix claire de notre messager au-dessus de l'eau silencieuse.

« Il faut continuer! disait-il. La carriole d'ici n'est bonne à rien : ils ont scié un essieu! »

« Ils? cria Allan. Qui? »

Le gars sur le rivage se mit à parler très vite. Nous comprîmes qu'il disait qu'on avait dû le guetter quand il était sorti porter le message, et que les gens de Mme Macmillan, devinant que nous essaierions de trans-

porter Jeannette au cimetière tout de suite, avaient pris la précaution de mettre hors d'usage l'unique véhicule que nous pouvions trouver.

Un instant la barque fut dans la consternation. Sans mot dire, pâles au clair de lune, tous les visages se tendaient avec curiosité vers Allan. L'homme à l'arrière se pencha vers lui en murmurant quelque chose. Allan lui lança un regard noir. Si sa main n'avait pas tenu la rame, je crois qu'il aurait frappé l'homme.

« Quoi? hurla-t-il, tu oses me suggérer de mettre le corps de ma mère... »

Sa voix s'étouffa dans sa gorge, et l'homme à l'arrière se renversa sur le cercueil pour échapper à sa fureur.

« Mais qu'est-ce qu'on peut faire d'autre? cria l'homme. Comment l'amener à temps autrement? »

Allan réfléchit un instant. Puis son visage s'éclaircit.

« Tu as raison, s'écria-t-il. C'est notre seul espoir. »

Il cria ses ordres au gars sur le rivage. D'une secousse brusque, qui me jeta le menton sur les genoux (j'étais assise à l'avant sur un rouleau de cordages), les rames plongèrent dans l'eau et la barque reprit sa course.

C'était presque un sacrilège qu'on allait commettre, mais nous n'avions pas le choix si nous voulions amener Jeannette au cimetière avant sa sœur. Nous ramions un peu plus loin, jusqu'à Ardnacardoch, crique minuscule avec, au fond, une maison où il y avait une carriole. Et quelle carriole! La maison était habitée par l'équarrisseur du pays, et en fin de compte, la carriole qui emporta le corps de Jeannette au cimetière fut le tombereau de l'équarrisseur qui servait à charroyer les chevaux crevés! C'était horrible! Pour une autre, ç'aurait été une honte dont on aurait parlé pendant des générations; mais nécessité fait loi.

Nous arrivâmes à temps au cimetière, juste à temps. Les autres étaient là, avec le cercueil de Mme Macmillan, debout près de la fosse. La fosse de Jeannette était prête aussi, car le fossoyeur l'avait creusée cet après-midi même, et les deux monticules de terre s'élevaient côte à côte.

Quand ils nous virent, les autres furent frappés d'étonnement et se firent tout petits. Et il y avait de quoi, car Allan était grand et solide; et il était si furieux de leur fourberie et de leur astuce qu'il retira son épaule de dessous le cercueil de sa mère au risque de le laisser choir, pour se ruer sur eux le poing levé et l'imprécation à la bouche. Que serait-il arrivé? Je ne veux pas y penser, mais à ce moment-là une silhouette blanche descendit à grands pas le sentier, se dirigeant vers les deux groupes hostiles; c'était le Père Gallagher qui venait livrer le corps de Marie à la terre.

Alors se déroula une scène dont nul ne vit jamais la pareille auparavant. Les deux troupes coururent au prêtre en poussant de grandes clameurs, chacune le pressant d'inhumer son corps d'abord. S'il dit quelque chose, on ne pouvait pas l'entendre, car chaque camp était si acharné à crier plus fort que l'autre qu'il aurait fallu un taureau, ou une paire de taureaux, beuglant à plein gosier pour dominer le tumulte. Le visage du prêtre se rembrunit au clair de lune, ses yeux lançaient des éclairs, et ses joues se gonflaient de fureur. Enfin, un homme du camp Macmillan eut l'audace de le saisir par le bras pour l'entraîner vers la fosse. C'en était trop. Le Père Gallagher leva le poing et lui asséna un coup de revers sur la bouche qui l'envoya chanceler. Il trébucha contre le bord de la fosse et tomba assis sur l'herbe.

« Où veux-tu en venir? Canaille sacrilège! hurlait le prêtre. Comment oses-tu porter la main sur l'oint du Seigneur?... Qu'est-ce qui vous prend tous? reprit-il en se retournant vers nous pour faire face à la foule. Est-ce que vous êtes tous fous? De toutes les scènes indécentes, révoltantes, irrévérentes, païennes, sacrilèges, blasphématoires et tumultueuses qui aient jamais eu lieu en terre bénite, celle-ci est la plus exécrable! Sur ma foi, autant être tous athées, agnostiques ou luthériens, ou sauvages noirs qui n'auraient jamais ouï parler de conduite chrétienne. »

Il avait grand air, debout là, au milieu du sentier, revêtu de sa robe blanche, nous grondant et nous agoni-

sant d'injures. C'était merveille de l'entendre. Je ne souhaite pas d'ouïr jamais sermon plus terrifiant; aussi, quand il eut parlé cinq minutes, le feu de la colère s'était éteint en nous. Nous restions là, debout, tête basse, en évitant de rencontrer le regard d'autrui.

« Maintenant voici ce que je vais faire, reprit enfin le Père Gallagher. Il y a depuis longtemps beaucoup trop de ces querelles et de ces heurts indécents dans la paroisse. Ces deux défuntes furent autant à blâmer que quiconque; mais je vais établir une paix durable entre elles et aussi entre leurs séquelles, à partir d'aujourd'hui jusqu'au Jour du Jugement. La Sainte Eglise ne peut accorder sa sanction à des dissensions, des rivalités ou des superstitions. A la terre, ensemble elles retourneront, côte à côte, en même temps; et je vais célébrer pour toutes les deux un seul Office des Morts.

Et voilà comme on en sortit. Côte à côte, et en même temps, Jeannette et Marie furent mises en terre; et s'il fallut monter la garde au cimetière jusqu'à la venue d'une autre âme, elles veillèrent ensemble.

... Oui, c'est arrivé il y a bien longtemps, et Jeannette n'a pas sa pareille dans le pays au jour d'aujourd'hui... J'étais bien jeune alors, et je suis vieillie maintenant, plus vieille que Jeannette et que Marie. Toute une génération a passé depuis ce temps-là. Le monde est bien différent du monde sauvage d'antan. Oh! oui, nous sommes vieux, mon frère et moi; nous sommes vieux, et tout cela n'est plus qu'un rêve...

MERCVRIALE

LETTRES

A PROPOS DES RAPPORTS GIDE-DU BOS. — Mme Charles Du Bos vient de publier simultanément le quatrième tome du *Journal* de Charles du Bos et les *Lettres de Charles du Bos et Réponses d'André Gide* (1). Elle nous invite, par là, à juger des motifs qui firent chavirer vers 1928-29 une amitié de près de vingt années et rendirent difficile, sinon impossible, la reprise, entre Gide et Du Bos, de ce « dialogue » auquel Du Bos tenait tant. L'événement qui, vers cette date, manifeste le divorce, nous le connaissons : c'est la publication par Charles Du Bos de ce que Gide a nommé une « étude-réquisitoire » : *Le Dialogue avec André Gide* (2). Du Bos commence par y être « enthousiaste » dans ses études sur La *Symphonie pastorale* et, plus tard, *Numquid et tu?...*, se montre fort équitable dans les *Cinq Entretiens*, avant de condamner sévèrement son ami dans *Le Labyrinthe à Claire-Voie* et, curieusement, de vouloir lui faire entériner cette condamnation dans la *Lettre-Envoi :* « Vous êtes le premier vivant que j'aie traité comme un mort... » lui dit-il en manière d'excuse, c'est-à-dire, sans ménagement mais sans parti pris.

Selon Gide, ce changement d'attitude de Charles Du Bos à son égard au cours de la rédaction du *Dialogue* aurait été dû à la conversion de Du Bos au catholicisme, en juillet 1927. Dans le *Journal*, à la date du 19 septembre 1928, Gide rapporte en l'approuvant le mot de Mme Théo à propos de Charles Du Bos et de son *Dialogue* : « Il fait son salut sur votre dos. » Le 11 août 1929, il range Du Bos dans la catégorie de la critique catholique dont il dit: « C'est au nom de Dieu que les critiques catholiques condamnent; ils ne peuvent se tromper, car Dieu les inspire; toute hésitation, tout contre-balancement, toute nuance même devient indice de transigeance et, partant, de tiédeur. Pour

(1) Les 2 vol. aux éditions Corrêa.
(2) Corrêa (réédité en 1947).

n'être pas vomis par Dieu, c'est nous qu'ils vomissent... » L'allusion à Charles Du Bos et au *Dialogue* se fait encore plus précise : « La foi, pour peu qu'elle soit vive (et la foi se doit d'être vive), exige, pour manifester son ardeur, des jugements pareils à des verdicts; non point sommaires peut-être, mais absolus, indubitatifs sinon indubitables, assénés du plus haut qu'il se peut et vraisemblablement tombant du ciel... » Envoi : « Voyons, Charlie, en toute bonne foi, qu'eussiez-vous pensé de moi et de cette amitié pour vous que je professe, si j'avais usé à votre égard de cette sévérité dont, au nom de Dieu, vous croyez devoir user envers moi? »

Toutefois, à côté de cette raison majeure et qui paraît suffisante, Gide, bien plus tard, en 1948, en découvre une autre. Il lit le tome II du *Journal* de Charles du Bos, qui vient de paraître, et il tombe en arrêt sur cet aveu à propos de la « gêne que j'éprouve présentement à l'égard de mon ami Gide » : « le tout (ici il est indispensable d'être entièrement sincère) souterrainement alimenté par ma résolution non moins formelle et non moins bien tenue, écrit Du Bos, de lui celer la déception que j'éprouvais de sa totale abstention en ce qui me concerne dans la période de choix du directeur de la *N. R. F*... » Cet aveu est pour Gide « un trait de lumière, et il rappelle qu'en effet, après « la mort de Rivière en 1925, Du Bos eût pu postuler la succession, « mais nous étions parfaitement persuadés, ajoute-il, que la *direction* de Charlie eût rapidement mené la *N. R. F.* à sa ruine... Sa candidature ne fut même pas proposée. Tout ceci je le savais et me doutais bien qu'il en avait éprouvé quelque déception. Mais ce dont je n'avais pu me rendre compte, c'est l'amertume profonde et durable que lui laissa ce déboire. Ce fut la « plaque tournante » qui aiguilla soudain *contre moi* son *Dialogue avec André Gide*, commencé dans l'enthousiasme... Curieux de voir un esprit aussi soucieux d'équité, de droiture, à la merci des plus déformantes passions, à ce point accessible à la flatterie... »

De la part de Gide, la mise en avant d'un motif de cet ordre, somme toute assez bas, étonne, mais ce qui étonne davantage, en ce qu'il projette une vive lueur sur les véritables et curieux rapports des deux hommes travaillant à conserver les restes d'une pure et belle amitié après la publication du *Dialogue*, c'est un feuillet non encore publié du *Journal* et que Gide demande à Mme Du Bos d'insérer dans la Correspondance. Il aurait été écrit le 30 août 1929, le dernier jour de la seconde décade de Pontigny. Gide raconte : « ... Charlie me prit bientôt dans ses bras et je connus sur ma joue le ruissellement de ses

larmes. Je voulais lui dire : « vous voudriez que je vous console d'avoir écrit votre livre », mais je n'ai pas osé. J'ai répété ce que je lui avais écrit ou dit précédemment : que je n'avais pas mérité son ironie. Il protesta qu'il n'avait usé d'ironie qu'à un seul passage de son livre. Puis ses sanglots redoublèrent tandis qu'il disait : « Toute mon erreur, voyez-vous, cher ami, vient de ce que j'avais mal calculé le retentissement de ma voix. Oui, le mal est venu de ce que ma voix portait plus que je ne voulais. » Cette phrase, un peu variée, il la reprit deux fois et ajouta : « Oui, je le vois bien, je me suis trompé, mais, Gide, que nous importe le jugement des autres. L'important, c'est que je vous le dise à vous, que je me suis trompé sur le retentissement de ma voix. » Et comme il entrait de tout dans nos propos et même un peu d'hypocrisie... » Arrêtons-nous là, et puisque, par un auteur aussi concerté que Gide, le mot « hypocrisie » n'a pas été prononcé au hasard, tâchons de voir, à l'aide des éléments dont nous disposons, ce qui, en fait, dresse les deux hommes l'un contre l'autre, sous les apparences d'une amitié que Du Bos désire ardemment conserver et que Gide éprouve des scrupules à renier. Négligeons, autant qu'il est possible, les griefs d'ordre purement personnel.

A lire le *Journal* de Du Bos depuis le début (1921-1923), il n'apparaît pas qu'il y ait eu chez celui-ci, comme l'affirme Gide, « un changement brusque d'attitude », marqué par la publication du *Dialogue*. Du Bos, d'ailleurs, nie le changement, en proclamant que s'il prend publiquement position contre Gide, il lui reste attaché, et son étonnement à voir l'importance que Gide donne à l'attaque, ses regrets à propos de l'éclat qu'elle suscite, prouvent davantage encore sa bonne foi. Il ne déplore que le « retentissement de sa voix », parce qu'en fait, sur le fond, il était depuis longtemps l'adversaire de Gide, ou plutôt, il l'est devenu peu à peu et sans en avoir tout à fait conscience.

Si, en effet, entre 1921 et 1928, il fait toujours grand cas de Gide, s'il marie parfois son nom à ceux de Gœthe ou de Nietzsche, il prend toujours soin de marquer les limites de son admiration. Il ne le trouve pas « authentiquement grand » (22 octobre 1924) ; il l'accuse de « sophisme » à propos de *Corydon* et lui reproche. « plus que chez Rousseau, le déballage » à propos des *Faux Monnayeurs*; le 8 mai 1925, il livre même un aveu de taille : « quand, écrit-il, soit spontanément, soit du fait des circonstances, on vit en contact permanent avec son plan personnel le plus profond, Gide ne vous est à peu près de rien... » Il le place dans la catégorie du « gratuit ». A mesure qu'il exerce sur lui son esprit critique il le dévalorise, et c'est bien chez lui une *évolution*, non

« un changement brusque d'attitude ». Il prend de plus en plus nettement conscience d'une radicale incompatibilité de fins et de nature entre son ami et lui, et c'est d'ailleurs pourquoi il veut instituer entre eux un état de « dialogue »; il a besoin de cet adversaire fraternel pour travailler à son propre perfectionnement.

Divergence de buts. Du Bos la formule le 15 octobre 1924. C'est Gide qui parle : « ...le débat est entre ceux qui comme vous se proposent un but — celui de la perfection intime — et ceux qui, comme mon jeune Bernard des *Faux Monnayeurs*, vont toujours de l'avant sans but, et sans chemin tracé d'avance, tout en souhaitant s'accomplir au maximum et vivre plus haut. » Faisant de la conduite de Bernard celle de Gide lui-même, Du Bos commente : « Oui, il a raison : entre lui et moi le débat est là aujourd'hui. » Et ce débat va s'alimenter de tout ce que le critique tire de l'œuvre gidienne pour cristalliser les deux positions. Il reproche à Gide la prééminence que celui-ci donne au point de vue esthétique, et, par contraste, il ne s'attache bientôt plus qu'au point de vue éthique, qui, à ses yeux, doit soumettre tous les autres.

Il déclare de plus en plus nettement que l'art n'est ni un jeu, ni un moyen d'évasion (à moins que ce ne soit « vers le haut ») ni même une raison de vivre, mais l'instrument privilégié (du moins jusqu'à la conversion) d'une spiritualisation. Et quand, en juillet 1927, il lui apparaîtra que le catholicisme, plus que la littérature ainsi envisagée, permet d'atteindre à la perfection morale, non seulement il attaquera publiquement son vieil ami, mais il aura le plus grand mal à s'intéresser encore à Byron, à Constant, tandis qu'il enverra Nietzsche par-dessus bord. L'homme nouveau qu'il est devenu ne se rattache plus à l'homme ancien que par la méditation sur saint Augustin (il projetait sur celui-ci un ouvrage qui, dit-il, eût été le meilleur de ceux qu'il a écrits) et sur la divine simplicité du curé d'Ars. Il a deux directeurs de conscience : l'abbé Altermann sur le plan religieux, Jacques Maritain, sur le plan où littérature et religion se sont mis en ménage.

Avant même la conversion, Gide le heurte par son appétit de bonheur, par sa recherche « égoïste » du plaisir, par son désir d'aimer la vie. Il ne lui pardonne pas le : « Je fus sauvé par gourmandise », Gide, dit-il, « ignore la douleur »; il ne sera jamais « l'homme d'un purgatoire quel qu'il soit », celui qui ne veut pas comprendre que nous avons été mis sur terre pour souffrir et que c'est là notre destination. « La force du catholicisme, écrit-il le 1er avril 1925, tient dans la profondeur avec laquelle il traîne au grand jour le lamentable de la nature humaine, et c'est pourquoi

il n'y a jamais eu plus grand catholique que Pascal, parce que jamais personne n'a senti plus avant, pour reprendre sa propre formule *que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordures.* » Ajoutant : « Oui, c'est là que je suis tenté de voir le nœud de toutes les conversions », il nous donne en même temps les raisons de la sienne. Gide confirme (4 février 1930) : « Ce qu'il aime, c'est la douleur même, la tristesse; c'est par là qu'il se sent chrétien. » Et sur leurs rapports antérieurs : « Quelles cajoleries n'a-t-il pas eues pour moi tant qu'il m'a cru douloureux, inquiet et qu'il pouvait jouer près de moi le rôle avantageux de consolateur! Il se caressait à moi comme un chat. »

Peut-être Du Bos se serait-il contenté, malgré tout, de confier à son *Journal* les réserves qu'il faisait sur la personne et l'œuvre de son ami et aurait-il continué publiquement dans la ligne des *Cinq Entretiens*, s'il ne s'était donné le devoir, après la conversion, de faire œuvre pie. Parce que Gide était l'homme qu'il aimait le plus, c'était lui qu'il fallait dénoncer, mieux : il fallait faire convenir Gide lui-même de la nécessité de cette dénonciation et, sinon l'amener à renier son œuvre, Du Bos n'allait tout de même pas jusque-là, du moins l'amener à penser que l'attaque était menée au nom d'un Bien supérieur, au nom de la Vérité. Gide regimbe et s'éloigne; Du Bos sincèrement s'en étonne. Il y a dans son cas plus de naïveté que d'hypocrisie, plus de bonnes intentions que de mauvaises, à franchement parler, rien même que de bonnes intentions; il n'était heureusement ni Maritain, ni Massis.

Mais que sa critique de Gide, si fondée soit-elle dans le détail, ait pu devenir l'arsenal où les adversaires les plus partiaux de l'auteur de Corydon ont à l'envi puisé (on sait notamment la fortune qu'eut le mot d'« inversion généralisée » appliquée à l'ensemble de l'œuvre gidienne), montre au mieux qu'il n'est pas de critique « objective » et que Du Bos s'est trompé en croyant parler au nom d'une Vérité à laquelle l'amitié même devait rendre les armes; il a, en fait, obéi à ses goûts et passions; ce sont eux qu'il faut connaître pour donner à ses jugements l'indice de correction nécessaire.

Maurice Nadeau.

Les Loups, par *Guy Mazeline*; in-8° soleil, 576 p., 600 fr. (Gallimard). — La grosse pierre d'achoppement du *Roman des Jobourg*. Encore un vilain coup pour la fanfare familiale : père incapable que la ruine, morale et financière, conduit au suicide, une sotte bourgeoise de mère, des enfants qui s'évadent d'esprit ou de fait (on les comprend) — avec encadrement de personnages au venin efficace et de plus amènes figures.

C'est une peu commune entreprise que de récrire — dix-huit années après qu'il vous ait valu

le Goncourt — un livre de cette importance (sous l'angle longueur) ; cela pour parfaire, maturité venue, l'éclairage psychologique. Mais comme on s'irrite de trouver, au début surtout, tant de lourdeurs de style (et quelques fautes ensuite : « se coltiner avec » pour se colleter; « le mariage de... l'avait dissuadé d'aller »)! Un livre pesant au cœur comme à l'esprit malgré de bons morceaux de bravoure romanesque. — S. B.

Le Tunnel, par *Philippe Dumaine;* 272 p., 300 fr. (Ed. du Globe). — Parabolique et funambulesque ce premier essai romanesque d'un poète qui à son actif compte déjà une œuvre abondante. — S. B.

Nouvelles soviétiques, traduites du russe par *R. Tarr* et *G. Cannac;* in-16, 344 p., 360 fr. (Coll. « Feux croisés », Plon). — 14 nouvelles de 11 auteurs, aînés et cadets, dont plusieurs ont été lauréats du prix Staline : il s'agit bien d'un choix répondant au titre honnêtement et sans arrière-pensée. Ce qui fait qu'on a peine à apprécier ce livre d'un point de vue purement littéraire, c'est d'abord que la traduction sent parfois l'effort; c'est aussi que la Russie communiste elle-même ne distingue pas « le littéraire » de l'effort général de « construction socialiste » (un bon nombre de ces nouvelles sont d'ailleurs excellentes, et bien supérieures aux pauvretés qu'on nous propose parfois comme seules orthodoxes). C'est surtout que nous apportons une curiosité passionnée à chercher dans un tel livre quel ménage fait l'art russe de la nouvelle avec les directives officielles, et quel ménage fait le peuple de Tchékov avec le régime soviétique dans la réalité quotidienne. Le lecteur à cet égard n'est pas déçu : il éprouve le sentiment de franchir le rideau de fer dressé entre lui-même et le vrai par les propagandes pour ou contre. — S. P.

POESIE

ARMEL GUERNE TRADUCTEUR D'HOLDERLIN. — La traduction, par Armel Guerne, des *Hymnes, Elégies et autres poèmes* d'Holderlin (1) est un événement d'heureuse rencontre. Car il s'agit de deux poètes en un — de deux hommes qui se sont joints pour chanter dans une seule et même langue. Les germanistes ont déjà dit leur satisfaction devant ce beau travail, qui ne souffre nullement du complexe de supériorité enseignante (c'est le moindre défaut des professeurs que de sous-estimer le goût poétique en général, et partant, de ne traduire que très littéralement), et qui témoigne d'une sorte de complicité fondamentale entre deux esprits.

Je ne prétends pas, dans cette simple note, percer le mystère de cette traduction hors ligne. Armel Guerne doit sans doute à la situation de son pays d'origine, « entre deux langues », d'être particulièrement à même d'explorer ces grandes alvéoles hermétiques — Paracelse, Holderlin, Novalis et le Rilke des *Elégies de Duino* — qui sont comme la réserve d'or du génie allemand. Mais il le doit plus encore à sa nature profondément religieuse, à ce haut amour-propre, à ce mélange de tendresse et d'amertume, de

(1) *Mercure de France.*

violence et de sang-froid, qui le prédestinaient à refaire le chemin de ces héros qui n'étaient pas au monde, ou qui lui signifièrent leur congé.

Il devait notamment subir plus que toute autre la fascination du poète de la mort d'Empédocle — de celui qui dédaigna le suicide à la mode pour vivre une vie incandescente, tout près des Dieux. Et l'on sait qu'à demeurer tête découverte sous son beau ciel apollonien, si miraculeusement dégagé des brumes du romantisme, Holderlin est devenu cet Initié, ou (pour reprendre le titre explicite de la parabole de Melville) cet Homme-Paratonnerre, que les Dieux amoureux et jaloux foudroient sans merci.

Mais il s'en faut que les textes de cette dernière époque représentent tout Holderlin. On a quelque peu outré, chez nous, l'importance des poèmes de la folie — derniers éclats d'une couronne qui s'enfonce — au détriment des hautes falaises des *Hymnes*, qui ont une odeur d'éternité, et des *Elégies* toutes baignées de grâce et d'amour. Soucieux d'un ordre de grandeur véritable, Armel Guerne leur donne la première et la plus vaste place. Il ranime le corps du poète dans la gloire de son immémoriale jeunesse. Il nous restitue, en un mot, le meilleur de l'œuvre d'Holderlin.

UN ELEGIAQUE. — Parmi les poètes du vendredi (qu'il ne faut pas confondre avec ceux du dimanche) et dont la réputation se pare volontiers des plumes du Paulhan, je garde une certaine tendresse pour Henri Thomas. Une certaine tendresse doublée d'une certaine reconnaissance. Car il fut un temps où ce vieil ami Thomas tournait carrément le dos aux fastes de la poésie contemporaine (c'est dire qu'il n'avait encore rien publié) et nous révélait de la bonne manière les trésors de l'ancienne. Il lisait inoubliablement. Il lisait à voix haute, sans « effets d'efforts », comme personne ne les a jamais lus, le cycle Lucien Létinois, l'épisode de l'omnibus du chant deuxième de Maldoror, et la Chanson de la plus haute tour. — « Ah ! Que le temps vienne... »

Mais un autre temps est venu. Temps de carrière, hélas ! et Henri Thomas commence à faire figure de bon poète du vendredi. (On sait combien la chair est triste en ce jour de chère ingrate et limitée.) Et notre cœur, qui faillit s'éprendre de son premier recueil, *Travaux d'aveugle*, s'est passablement repris maintenant qu'il en est à son quatrième. Ce n'est pas que *Nul désordre* (2)

(2) Gallimard.

soit beaucoup moins nourri que le précédent, qui n'est lui-même pas tellement plus étique que le second — et ainsi de suite, en remontant, jusqu'à *Travaux d'aveugle*. Mais il me semble — puissé-je me tromper! — qu'Henri Thomas n'est plus dans le secret des dieux. Il n'est plus, notamment, dans celui de Verlaine — petit dieu naïf, mais rusé, qui connaissait toutes les ressources de l'art poétique et de quelques autres; qui ne s'attendrissait pas plus qu'il ne convient sur le fonctionnement de son corps et de son esprit; qui charmait à coup sûr et ne bêtifiait qu'à bon escient; qui mariait merveilleusement, en un mot, l'amusette à l'élégie.

A propos d'élégie, je m'en voudrais de ne point raconter à mon vieil ami Henri Thomas cette histoire exemplaire — qu'il peut entendre, à son gré, comme une fable ou comme un « petit fait vrai » :

Il était une fois un poète élégiaque qui écrivait, cela va de soi, des élégies. Il y passait le plus clair de ses loisirs, et peut-être une part de son temps de travail rémunéré. Mais dès qu'il en eut publié une ou deux (je doute qu'il soit allé jusqu'à trois), il se fit comme une grande clarté dans son esprit. Et il enfouit dans quelque vieux meuble son œuvre de poète — non sans lui avoir donné ce titre définitif : *Le Petit livre ridicule*. Ce qu'il est advenu de ce petit livre, M. Paul Léautaud a négligé de nous le dire : à quoi bon, n'est-ce pas, épiloguer sur le temps perdu.

Mon histoire s'arrête là. Mais puisque M. Paul Léautaud s'est plaint à la cantonade de ne rien trouver à son goût dans le *Mercure*, je me permets de lui recommander, au cas où il ne l'aurait pas encore lue, l'excellente biographie de Charles Lamb (le plus doux des excentriques) par Henri Thomas, qui parut ici même l'an dernier. Dans ces pages, il y a ce don de la narration enjouée et réfléchie, que nous n'avons trouvée nulle part depuis les *Originaux et Beaux Esprits* de notre cher Fargues. Et il y a les mille facettes de cet esprit musard et curieux de tout — les mille nuances de cette fantaisie à la fois sérieuse et tendre, qui est la marque et le vrai domaine poétiques de mon vieil ami Henri Thomas.

SOUPAULT CHANSONNIER. — Aux approches de la cinquantaine, à force d'entendre fredonner autour de lui et de par le vaste monde *Lili Marlène* et *La Vie en Rose*, Philippe Soupault s'est découvert une irrésistible vocation de chansonnier. Il est vrai que nombre de ses anciens poèmes — qui se ressentent, à doses à peu

près égales, d'Apollinaire et de Reverdy — ne manquent pas de *cantabile.* Ainsi *Dimanche* (« Au rendez-vous des cochers l'apéritif est orangé ») est une excellente chanson dadaïste. Dans le meilleur genre rengaine, *Georgia* balance sa contemporaine *Valencia. Bébé et Cie* est presque un couplet d'Edward Lear. « Presque » — puisque le vilain mot est lâché — nous aide à définir la plupart des chansons de Philippe Soupault : ceci est « presque » du Rip pour Dranem; ceci est « presque » du Jean Tranchant pour Lucienne Boyer; ceci est « presque » du Jacques Prévert pour Agnès Capri; et cela, « presque » du Raymond Queneau pour Juliette Gréco...

Arrivé à Mlle Gréco, je vois tout à coup ce qu'il manque à Philippe Soupault. Ceux qui ont applaudi la très sympathique chanteuse existentialiste me comprendront s'ils se souviennent que la durée de son tour de chant (qui se compose d'une dizaine de courts morceaux) n'est guère plus longue, chronomètre en main, que celle de leurs applaudissements. Cela veut dire que les illustres fournisseurs de Mlle Gréco sont incapables d'écrire de vraies chansons — et le bon public sait qu'il n'est pas de vraie chanson de moins de deux couplets et d'un refrain riche — ou bien qu'ils ne se foulent guère. Et c'est précisément ce que je reproche à Philippe Soupault : il ne s'est rien foulé pour écrire ses *Chansons* (3). Quatre vers par-ci, douze vers par-là (et je plains le compositeur qui voudrait en tirer un quelconque parti rythmique), voilà plus qu'il n'en faut pour satisfaire la conscience professionnelle de notre parolier. Dommage pour lui, ou pour l'idée que nous nous faisons de Philippe Soupault. A quelques exceptions près (je tiens *Mort sans phrase*, qui couvre quatre pages, pour un beau poème et pour un très fidèle auto-portrait), ses chansons sont comme des bulles de savon qui crèvent à même la paille, qui n'ont pas le temps de s'élever dans l'espace de la mémoire et d'y graviter un peu. On n'imagine pas qu'elles puissent être chantées. Car l'oubli, dans ce qu'il a d'implacablement immédiat, est toujours la rançon du moindre effort.

Mais, quoi que prétende Philippe Soupault, il n'est pas vrai que cette « poétique du moindre effort » trouve sa justification dans *Rêve*, de Rimbaud. Qui reste une plaisanterie incompréhensible si l'on ne se met pas dans la peau d'un conscrit de 1875. Qui n'est jamais qu'un os de chien, ou qu'une vieille tatane jetée en pâture à la vénération surréaliste. Qui est tout ce que l'on voudra, sauf un « poème » ou une « chanson ».

Philippe Soupault se réfère également aux brefs « poèmes quo-

(3) Paul Eynard, Rolle.

tidiens » d'Apollinaire, *Banalités* et *Quelconqueries* — et déplore qu'ils soient « injustement négligés ». Il est vrai que ces charmants exercices sont à peu près inconnus, et c'est dommage assurément. Mais à qui la faute, sinon à Philippe Soupault? Ils ont paru à la suite d'une sienne étude sur Apollinaire, aux Cahiers du Sud, en 1927. Mais cela ne se sait pas. Et pour cause : vous chercheriez en vain l'indication de ces textes sur la couverture ou la page de titre du petit livre, qui portent seulement :

GUILLAUME APOLLINAIRE, par Philippe Soupault.

Et puisque nous en sommes au chapitre de la « couverture muette», je profite de l'occasion pour signaler aux amis français de James Joyce que la célèbre traduction d'*Anna Livia Plurabelle* par ses Septante a été insérée, sans tambour ni trompette, à la fin d'un autre petit livre qui s'appelle *Souvenirs sur James Joyce*, et dont l'auteur — ô légendaire insouciance, ô incurable légèreté — n'est autre que Philippe Soupault.

LE DERNIER FUTURISTE. — Je ne tiens pas beaucoup aux manifestes et proclamations d'Henri Pichette. A quelques bonnes pages près, qui sont d'intérêt public (celles sur Chaplin dans *Rond-Point*, et — véritablement inspirés — ses éloges d'Artaud et de Michaux au début de *Lettre Rouge*), la sorte de lyricothérapie pratiquée par ce poète ne regarde que lui. Je veux dire qu'il ramène tout, quel que soit le sujet ou l'événement prétexte, à sa propre défense et à sa propre glorification. On sait combien est périlleux ce journalisme *pro domo*, que Thibaudet appelait la *critique de soutien*. Pour qu'il soutienne quelque chose et ne sombre pas dans la plus ingrate, dans la plus fastidieuse des manies, il faut l'ingénuité et l'humour d'un Nietzsche — par exemple — annonçant tout de go : Pourquoi j'en sais si long, pourquoi je suis si sage, pourquoi j'écris de si bons livres... Il faut avoir, en un mot, le courage de sa bonne opinion de soi. Or ce courage exige une parfaite clarté et netteté, je dirai même une entière loyauté dans l'expression — qui n'est pas précisément la vertu cardinale de Pichette, ou qui lui fait provisoirement défaut. Et c'est bien regrettable pour l'intelligence de ses articles. Il s'entoure de tant de précautions oratoires, il se retranche derrière un tel monceau de circonlocutions que son discours ne nous parvient qu'à l'état de rumeur vague, comme un lointain Tonnerre de Dieu. Curieux *Ecce Homo!* De sourdes menaces se mêlent à d'obscures congratulations, dominées il est vrai par le chant continu de sa propre

louange, et par l'affirmation perpétuelle d'une autorité prompte à former des catégories, à lever des bataillons, à répandre médailles et blâmes — qui fait du très combattif et paroxystique Henri Pichette un vrai petit Poléon.

Avec *Le Point Vélique* (4), nous sommes assez loin, Dieu merci, de ces harangues impériales. Le poète retrouve et développe ce sens de la Genèse, qui lui a porté chance lors de ses très mémorables *Epiphanies*. Ce n'est pas qu'il fasse réussir, tel *Yahweh*, tout ce qu'il entreprend. Mais son don de l'image, ici, le préserve le plus souvent de la maladie allusionnelle et, disons une fois sur deux, du galimatias. Au reste, et comme il s'agit encore du premier jour de la Création, nous acceptons de bonne grâce tous les cafouillages et charriages du Verbe, censés qu'ils sont de fertiliser le poète et son œuvre à venir. En marge de ces tohus-bohus triomphants, et qui donnent comme un avant-goût des récréations de l'ère atomique, il y a beaucoup de miroitements et de frisselis — le cosmétique du Cosmos — ainsi qu'un fort grand nombre de sentiments gracieux, touchants et nobles. Il y a encore — c'est le sujet proprement dit — les divers étages qui divisent l'espace géographique, de la mer à la montagne. Il y a surtout la poésie d'Henri Pichette, spectacle extraordinaire, et dont rendent bien compte les termes que voici :

« Art vie explosive. — Antilogique. — Religion de la nouveauté originalité vélocité. — Inégalisme. — Intuition et inconscience créatrices. — Héroïsme et paillassisme dans l'art et dans la vie. — Café-concert et physicofolie. — Imagination sans fil. — Sensibilité géométrique et numérique. — Mots en liberté bruitistes. — Déclamation synoptique marchante. — Solidification de l'impressionnisme. — Le spectateur au centre du tableau. — Dynamisme plastique. — Transcendantalisme physique. — Compénétration et simultanéité de temps-espace, loin-près, extérieur-intérieur, vécu-rêvé. — Architecture pure (fer-ciment). — Imitation de la machine. — Drames d'objets. — Scénodynamique. — Danse motlibre du corps multiplié. — Arcs enharmoniques. — Poids mesures prix du génie créateur. — Tactilisme et tables tactiles. — Flore artificielle. — Complexe plastique moto-bruitiste. — Vie simultanée. — Déclamation sur plusieurs timbres. »

Ce vertigineux programme n'est pas emprunté, comme on pourrait le croire, à la prière d'insérer du *Point Vélique*, mais à l'un des nombreux manifestes de l'illustre Filippo Tommaso Marinetti.

Maurice Saillet.

(4) *Mercure de France.*

CINEMA

BONNE RECOMPENSE A QUI RAPPORTERA LE SON. — Je ne sais trop quelle importance il faudrait attacher à la dissertation d'un critique d'art sur le bleu dans Picasso, le jaune dans Van Gogh, le rouge dans Matisse et le brun dans Braque. Certainement il éprouverait quelque difficulté à ne pas perdre de vue la palette entière. De même le critique de cinéma qui entreprend de disserter du son doit-il se garder de prendre la partie pour le tout, l'arbre pour la forêt, l'adjuvant pour l'essentiel. Là pourtant n'est pas pour lui la difficulté première. C'est à l'opposé qu'elle gît. C'est dans la difficulté même de distinguer le son, de lui attribuer son importance idéale, d'appuyer la théorie sur l'exemple, et somme toute de prendre conscience du sujet. En vérité, l'idée d'écrire cet article ne m'est pas venue d'un film ou l'autre, où le son était employé d'une manière originale : mais de ce qu'il cesse à peu près d'avoir la moindre importance. On a perdu le son, bonne récompense à qui le rapportera.

Le critique voit un film. Il est sollicité d'abord par une histoire, si l'on peut dire, à l'état brut. Puis par le récit, soit par tout l'appareil du récit, l'image, le décor, les comédiens, le verbe, la musique, le bruitage. Spectateur-témoin, il reçoit et communique une impression d'ensemble. Spectateur averti, s'il l'est, de la rhétorique du cinéma, il analyse et dissèque, distingue s'il se peut entre l'ivraie et le bon grain, fixe s'il se peut la part de réfraction inévitable (que peut faire un bon comédien d'un mauvais rôle, un bon opérateur d'un mauvais décor, un bon metteur en scène d'un mauvais scénario? etc.). Bref, s'efforce au partage des responsabilités. S'il est exceptionnel qu'il fasse état du son, c'est pour cause. Englouti par le verbe, il n'a connu qu'un âge d'or bref et dont les lendemains s'éparpillent sans grandeur. Exactement, cet âge d'or correspond au sonore, envisagé comme distinct du parlant, et il est associé à deux noms : Chaplin et Clair. Je n'ai ici que la modeste ambition de situer des points de repère, non d'entreprendre l'étude exhaustive d'un sujet vaste, multiforme, dont la matière est partout, et jusque dans de nombreux catalogues hebdomadaires des erreurs les plus répertoriées. Les chapitres et exégèses trouveront leur place naturelle sans mon secours. Je veux seulement marquer initialement quelques étapes et quelques références. Même pour Clair et Chaplin seuls, il faudrait entreprendre une longue étude qui déborderait complète-

ment l'objet cavalier de ces notes. Mais, de mémoire, on peut cependant situer les grandes lignes de leur plus originale utilisation du son.

Pour Chaplin, la mécanisation du verbe, l'espèce d'esperanto qu'il a inventé (sur l'air de *Je cherche après Titine* dans les *Temps modernes*, et tout le monde se souvient du discours aboyé par le grand dictateur) ; aussi, dans les *Temps modernes*, l'expression sensible du mythe mécanicien : le représentant qui vante sa salade par gramophone, le haut-parleur; enfin sa cocasse musique de film, musique de peintre du dimanche, comme dit drôlement Jean Luc, et si mélancoliquement appropriée à l'expression de son univers. Pour Clair, *A nous la liberté*, *Sous les toits de Paris*, et, à moindre degré, *Quatorze juillet*, constituent un bon répertoire original, une jolie somme de recettes; et là plus qu'ailleurs apparaît une évidente filiation entre les deux créateurs (Chaplin et lui-même). Les effets sonores d'*A nous la liberté* s'apparentent à ceux des *Temps modernes*, et la musique de Georges Auric souligne là le ballet comme la satire. Quand il s'est résolu à devenir en outre un écrivain de cinéma (il est un merveilleux écrivain, tout court), Clair a compris que la plus originale, la plus efficace utilisation du son, c'est d'employer le silence en situation. Nous allons revenir à cette règle d'or. Rappelons simplement ici la première séquence muette de *Dix petits indiens*, où les protagonistes du drame policier sont rassemblés sur le bateau qui les conduit vers l'île où ils vont disparaître un à un, dans un divertissement rigoureux, et qui a comme la résonance intérieure du ballet. Rappelons aussi la *Belle de la Nouvelle-Orléans* où les convives communiquent de bouche à oreille quelque potin infamant.

Il est arrivé au son (et il est arrivé à la couleur) la plus bête et la plus désolante aventure. On en a mis partout. Naturellement, on n'entend plus le son et on ne voit plus la couleur. L'accoutumance au son, demain l'accoutumance à la couleur, créent le sentiment, à qui voit un film muet, et déjà, comme il m'est arrivé, voici quelques mois, à qui voit un film de music-hall en noir et blanc, d'un appauvrissement et d'un manque. C'est probablement là la loi première de l'évolution du cinéma : il subit la fatalité de l'enrichissement technique. La loi seconde pourrait bien dès lors être ainsi formulée : quelques tentatives expérimentales pour commencer; puis les pieds dans le plat. on en met partout, qu'est-ce que vous nous racontez, il y a du son puisqu'il y a un perchman, allez vous faire pendre ailleurs; commence ensuite la troisième période. Celle de la décantation, de l'élabo-

ration, de la prise de conscience. On s'aperçoit, s'il s'agit de la couleur, qu'il n'est pas utile, et qu'il est dommageable, de colorier des chaînes de montagnes. S'il s'agit du parlant, qu'il n'est pas utile, quand un personnage mange, qu'il dise : « Je mange » (cette leçon-là est comprise depuis beau temps déjà). Il y a quelques signes qu'on va s'apercevoir aussi qu'il n'est pas utile et qu'il est nuisible même d'enregistrer tous les sons, les pas des chevaux, les klaxons des autos, la vaisselle cassée, entendez comme chantent les moineaux, pia-pia-pia. Il y a le bla-bla-bla et il y a le pia-pia-pia. A l'habitude, on nomme bla-bla-bla M. le ministre, pia-pia-pia Mme la marquise. Il faudrait nommer aussi M. l'ingénieur du son. Mais c'est surtout dans le découpage technique que s'inscriront les solutions de l'avenir.

D'abord la réhabilitation du silence. Voyez le plus merveilleux exercice de style de ces derniers mois : *Une si jolie petite plage* (à ce propos, on se souvient sûrement de la somptueuse ellipse dramatique et visuelle imaginée par Yves Allégret et Jacques Sigurd dans le film : la morte dont nous ne connaissons pas les traits, mais la voix seulement par l'intermédiaire d'un disque). Voyez les deux admirables documentaires symphoniques (pour opposer l'école suédoise du documentaire symphonique à l'école anglaise du documentaire sociologique) d'Arne Sucksdorff, le *Rythme de la ville* et *Un monde divisé*. Voyez le *Corbeau* : les lettres anonymes qui tombent sur les fidèles de la messe.

Au rebours, l'utilisation sensorielle de la musique par effet de saturation touchant au malaise, et qui contribue à l'identification du spectateur et du héros (*Après le crépuscule vient la nuit*). Dans le même film, autre effet sonore, obtenu par le moyen du bruitage et non de la musique, appliqué à une situation tout autre : mais, avec les différences, il s'agit toujours de tendre à la même identification sensorielle. Le héros est dans une maison moderne, sans étanchéité sonore. On entend des sons divers, métalliques et froids, on sait que les gens sont chez eux, et l'isolement du héros, sur le palier, est tangible au plus obtus. Bons jeunes gens de la caméra-stylo, à vous de jouer!

Nombre d'autres procédés valent, pourvu qu'ils soient en situation. On entend la radio pendant que se déroule l'action; le fonds sonore s'identifie là avec l'arrière-plan social (*Brève rencontre*, mais aussi cent autres films). — Prolonger le bruitage par la musique, comme dans *Paris 1900* (plan du train). Ce domaine de l'apparentement du bruitage et de la musique est presque entièrement inexploité, malgré Stravinsky, par exemple. A cet égard, les travaux de Pierre Schaeffer, malheureusement

étrangers au cinéma. — En synchronisation élémentaire, un procédé neuf et inexploré : le pleurage progressif et dégressif, pour signifier l'aller et retour du souvenir dans le *Diable au corps* (effet peut-être inspiré du freinage du disque à bout de course). — Règle générale, il semble que le burlesque (*Armoire volante*, Disney, *Pieds nicklés*, avec la musique de Guy Bernard, qui est aussi le compositeur de *Paris 1900*, *Bien faire et la séduire*, etc.), inspire musiciens et ingénieurs du son plus que les films dramatiques. — Le contrepoint, bien sûr, dont il semble qu'Eisenstein ait le premier élaboré la théorie. Elle a fait quelque chemin. Christian Jaque s'en est servi avec virtuosité dans un film d'atmosphère lyonnaise, d'après un scénario d'Henri Jeanson; film médiocre, d'autre part, à quelques somptueux mouvements d'appareil près. (Titre : *Le Revenant*.) Egalement une scène du *Royaume des cieux*, signalée en son temps. Les effets d'atmosphère; ceux, par exemple, du *Chemin de la vie* (le croassement des grenouilles, etc.). — Le son qui seul, quelques secondes, prolonge l'action : *Target for to-night*, de Harry Watt, relate l'aller-et-retour d'un bombardier : l'avion disparaît derrière les nuages, et l'on sait par le ronronnement du moteur qu'il va son chemin. — Les chansons interprétées en valeur dramatique dans la *Valse de Paris* : soit par le contraste de deux expressions successives, du timbre, du regard, du maintien (dans un cas pour séduire le compositeur, dans l'autre pour répéter honnêtement) ; soit par surimpression sonore pour marquer l'emprise du souvenir. — La musique obsessionnelle (celle de Kurt Weill dans *l'Opéra de quat' sous*, celle de Kosma dans *Aubervilliers*, celle du *Troisième homme*). — La synchronisation symphonique sur un montage rapide (la chute des neiges dans *Rendez-vous à Moscou*). — La scène construite sur deux pôles sonores dans *Citoyen Kane* (« le râle, proche, de Susan, les coups de son mari derrière la porte. Une tension s'établit entre ces deux pôles maintenus à distance par la profondeur du champ. Maintenant, les coups se sont faits plus sourds : Kane essaie d'enfoncer la porte à coups d'épaule, il y parvient », André Bazin). — Synchroniser l'image sur le son, ou du moins communiquer cette impression : toute l'école du dessin animé abstrait (Fischinger, Len Lye, Norman Mac Laren, etc.) ; mais aussi certains films de prise de vue directe avec utilisation comique de l'accéléré ou du ralenti (*A million dollars legs*, *Les casse-pieds*). — La musique envisagée comme élément constitutif essentiel de la symphonie du film (*Paris 1900*, grâce à Guy-Bernard Delapierre, *Van Gogh*, grâce à Maurice Besse, le *Monde divisé*, grâce à Beethoven, et

grâce à Duke Ellington, le *Vampire* de Jean Painlevé, un individu qui s'amuse bien dans la vie). Tous exemples paresseusement dispersés, à l'image du sujet.

Ces quelques hirondelles (il en est beaucoup d'autres, veuillez pardonner à mon ignorance presque encyclopédique) ne font pas le printemps. Elles prouvent du moins que l'ankylose n'a pas gagné tout le cinéma. Je crois comprendre ce qui fait encore défaut en France pour que soient fertiles les expériences des pionniers. Un meilleur équipement, bien entendu, et des équipes plus nombreuses pour la prise de son. Mais ce n'est pas le plus important. Il faudrait encore sortir de la routine mécanicienne, et savoir en somme que le son ne doit pas être bêtement donné par surcroît, donné en prime, comme les coups de pied dans les mauvais films comiques. Il faudrait de l'invention, c'est-à-dire des auteurs, en plus grand nombre et plus doués et plus exigeants.

P. S. — Il y a encore le bafouillage. Que l'on ne comprenne pas Jacques Tati, le facteur de *Jour de fête*, ajoute au comique visuel où toutes les situations s'inscrivent. Dans *Millionnaires d'un jour*, le bafouillage sous-titré de Gabriello : l'un des meilleurs gags de l'année.

Jean Quéval.

Alexandre Newsky. — Sorti de la projection de ce film avec toute une page de l'*Equipe* — publicité gratuite — noircie de notes griffonnées dans les marges. Ce qui prouve d'abord que l'image a cette blancheur rare qui permet d'écrire sans recourir au stylo lumineux inventé par un esprit ingénieux; ce qui prouve aussi que l'œuvre, excitante pour le critique, n'est pas d'un intérêt dramatique haletant. En Russie, au XIII[e] siècle. Comment les patriotes de Novgorod, guidés par le prince Alexandre Newsky, ont défait les chevaliers teutoniques sur le lac Peipas. Il y a des bourgeois-traîtres; d'honnêtes soldats égarés dans la mauvaise cause; une jolie fille qui épousera le plus brave de ses deux soupirants. Tout cela, d'une naïveté savante, passe très bien. La patte du maître Eisenstein a marqué l'œuvre de bout en bout, et il a pris toutes les garanties : collaborant au scénario, se faisant aider pour la mise en scène par l'un des frères Vassiliev, confiant la photographie à l'admirable Tissé, et la partition à Prokofieff. Avant d'aller plus loin, précisons que la « version française » de Jean Béranger consiste, outre les sous-titres, en plusieurs coupures et en un montage rafistolé. Si c'était indispensable à l'exploitation, on l'ignore. Il est en soi déplorable que ce film important de 1938 soit présenté pareillement tronqué. Ne l'ayant pas vu, en ciné-club, dans son intégralité, c'est donc sur cette version que porte notre analyse. Le genre pourrait se définir par une litanie. Etendards, armures, lances, torches, chevaux, tocsin, boucliers, glace, charges, combat singulier, lac, plaine, palais d'albâtre, symphonie en blanc, blanc, blanc et noir. Le drame, en trois parties — la résistance se rassemble autour d'Alexandre Newsky; le combat; l'épilogue, où le chef récompense les uns par la liesse, absout les autres, et livre le plus vil méchant à la vengeance populaire — est d'une ligne d'une éloquente simplicité. On ne lui fait qu'un reproche : c'est que, le morceau de bravoure du combat terminé, l'intérêt tombe, et le discours de Newsky, tout bref et superbement dit qu'il soit, ne porte guère. Le ton n'est nulle part mieux exprimé que par les coups d'œil complices et les plaisanteries optimistes qu'échan-

gent les héros, en quelques plans habilement insérés, au cœur même du combat : c'est celui de l'opéra. Là-dessus, un récital cinématographique comme il en est très peu. Plutôt que la profondeur du champ proprement dite, l'utilisation épique du paysage en profondeur; la présentation des deux camps prêts au combat revêt la grandiose éloquence du drame suspendu qui apparente cette œuvre à l'*Henry V* de Laurence Olivier; les cadrages sont d'une munificente variété qui confond, et toujours ils sont servis par la symphonie picturale noire et blanche; les morceaux de montage rapide coupent le souffle; pourtant, l'animation des figurants est ce qui donne au film son rythme interne, comme il convenait ici. Arrêtons-nous, car c'est la clé de toute la construction. Les mouvements d'appareil se comptent sur les doigts d'une main : le premier, sauf erreur, est celui qui glisse sur les cadavres de l'armée ennemie, c'est dire qu'il annonce la fin; mais les figurants, sans cesse, entrent et sortent du champ visuel. En vérité, voici le plus admirable film de figurants que l'on sache : c'est encore pour accentuer l'aspect opéra de l'œuvre. L'autre caractère capital d'*Alexandre Newsky* est son caractère symphonique. Ayant réduit la cinématurgie à son expression la plus mince et à sa signification la plus élémentaire, Eisenstein a concentré son attention sur les vertus symphoniques du septième art, telles qu'il les a exprimées par la plume, et de façon à prouver qu'il s'apparente à la musique plus qu'à n'importe quel autre. De là, un montage qui ne s'embarrasse pas excessivement du souci des raccords; de là, le rapport des scènes de la bataille, où il s'abandonne à ce qu'en d'autres temps on eût nommé le cinéma pur; de là, des dialogues discrets; de là, les images leitmotive; de là, que le film soutienne parallèle et comparaison avec *Henry V*. De là surtout le rapport de la bande image et de la bande sonore. Il se pourrait que Prokofieff ait écrit pour *Alexandre Newsky*, en s'inspirant du folklore, l'une des partitions les plus saisissantes et les plus nécessaires de tout le cinéma, et dont — c'est sans doute le plus important aux yeux d'Eisenstein — la mise en place est admirable. Le son proprement dit a les mêmes vertus. Tantôt il se conjugue avec la musique : le comédien qui joue — dirons-nous, faute de connaître le nom de l'instrument — de la cornebugle, en solo, dans le cours de l'exécution *off* de la symphonie. Tantôt il est d'une simple efficacité (le tap-tap-tap-tap du galop du cheval sur la glace). Certes, ce film est l'un des moments du cinéma; mais cela, plutôt qu'un chef-d'œuvre. Ou alors, c'est le chef-d'œuvre de l'opéra patriotique, comme la *Jeanne d'Arc* de Carl Dreyer est celui de la tragédie.

MUSIQUE

L'ERE DES FESTIVALS. — *PHEDRE*, de Jean Cocteau et Georges Auric (Opéra). — Il y a cette année plus d'une dizaine de festivals en France. A Strasbourg qui se classe en tête, par ordre d'ancienneté aussi bien que par la qualité de la musique qu'on y donne, se sont jointes successivement d'autres villes : Aix-en-Provence, Besançon, d'abord, puis Lyon-Charbonnières, puis, cette année Bordeaux, Toulouse, Nîmes, Prades... Ajoutons encore, dans la région parisienne, Clamart, Royaumont, Versailles, Sceaux... J'en oublie sans doute. C'est un foisonnement. Il succède à la disette, car les temps ne sont pas loin où l'on déplorait que la France se montrât si dédaigneuse des ressources que la musique, en se joignant au tourisme comme cela se faisait en Allemagne, en Autriche et en Italie, aurait pu lui procurer. Aujourd'hui, c'est

cette pullulation que l'on déplore. Car elle offre des dangers de toute sorte, et dont le moindre n'est pas l'impossibilité d'assurer la qualité de manifestations aussi nombreuses, et trop souvent improvisées. La clientèle ne peut croître aussi vite que semblent le penser les organisateurs : parce que Strasbourg a réussi, et même a passé les espérances en se classant au premier rang des villes européennes réunissant chaque printemps une foule d'amateurs de musique, trop de municipalités ont cru pouvoir tirer bénéfice, elles aussi, d'une ou deux « semaines internationales » de musique. improvisées. La clientèle ne peut croître aussi vite que semblent le plus facile, ont songé tout d'abord à s'assurer le concours de « vedettes » — chefs d'orchestre, virtuoses, chanteurs. De telle sorte que partout ce sont les mêmes noms et les mêmes programmes, à peu de chose près, que l'on retrouve. Erreur profonde : ces vedettes tournent toute l'année en Europe comme en Amérique. On les retrouve à Salzbourg comme à Lucerne, à Edimbourg comme à Florence, interprétant les mêmes œuvres. L'intérêt s'épuise donc, et s'il est indispensable de faire au snobisme sa part dans l'aventure, il faut nécessairement y joindre d'autres attraits. Les programmes de trop de festivals ressemblent aux menus de certains palaces internationaux : les gourmets leur préfèrent les plats régionaux savamment, amoureusement cuisinés, et qui, lorsqu'on voyage, unissent les deux qualités essentielles, la variété et la qualité.

On peut faire à la plupart de nos festivals un autre reproche : la part qu'ils font à la musique française est négligeable. Quand ellle existe, elle est réduite à des ouvrages archi-connus. On dira que ceux-là seuls attirent le public. Argument paresseux, et qui cessera de garder les apparences de la vérité le jour où l'on voudra comprendre la nécessité d'organiser ce qui, jusqu'alors reste dispersé. Ce n'est pas en un jour que de telles affaires, aussi vastes, aussi diverses, peuvent être mises sur pied. L'exemple de Salzbourg est probant, et il n'y aurait point de paradoxe à soutenir que ce n'est pas Mozart qui a fait la fortune de sa ville natale, mais que c'est Salzbourg qui, a force de soins attentifs et de persévérance, est parvenue à étendre la gloire de Mozart, fort négligée encore il y a trente ans, alors que les mélomanes ne juraient que par Wagner.

Nous possédons en France des trésors musicaux faits de chefs-d'œuvre entre tous admirables; la plupart de ces richesses demeurent inexplorées, à peine connues de quelques spécialistes. Nous venons de redécouvrir après plus de deux siècles d'oubli La Lande et Marc-Antoine Charpentier. L'autre soir, à Strasbourg, on a

donné *l'In convertendo* de Rameau que, de mémoire de vieil habitué des concerts, personne n'avait pu entendre. La fin de notre XVIIe siècle et tout notre XVIIIe siècle restent ignorés. Ils ont cependant vu naître des ouvrages de premier ordre, de Campra, de Destouches, de Rameau, pour ne citer que les plus grands. Oh, certes, il faut procéder avec méthode, ne point s'imaginer que c'est du premier coup qu'on parviendra à rendre à ces grands musiciens le rang auquel ils ont droit. Mais il est absurde de toujours travailler — comme on dit — « pour le roi de Prusse » — et de faire dans nos festivals, la part du lion à Beethoven, à Wagner, à Brahms, ou même à Mozart, que l'on admire, que l'on chérit, bien sûr, mais...

Le problème n'est pas simple; on ne le nie pas. Il est voisin de celui que posa naguère la décentralisation. Il est difficile de faire comprendre à des collectivités jalouses de leur indépendance, que leur intérêt bien entendu doit tôt ou tard les obliger à se concerter, à se lier même, pour établir les grandes lignes d'un plan d'ensemble d'une politique commune. Faute de cette entente, faute d'un organisme qui coordonne ces efforts trop dispersés, et qui prévienne les effets d'une concurrence aveugle, c'est finalement le pays tout entier qui pâtira. Et ce sera vite fait. La poule aux œufs d'or n'est pas le phénix, qui renaît de ses cendres. Il est toujours grand dommage de la tuer.

●

On ne fera point à nos contemporains le reproche de n'avoir pas tenté, de tous leurs efforts, de renouveler les formules de la musique dramatique. Sur un livret de Jean Cocteau, Georges Auric a donné à l'Opéra une *Phèdre* qui est une « action dansée » — mimée plus encore, — et dont l'intérêt est grand. Peut-être certains jugeront-ils sacrilège semblable entreprise : le scénario suit de très près la tragédie de Racine. Le mythe de Phèdre appartient à tous. Racine venait après Euripide et Sénèque; d'Annunzio a lui aussi écrit une *Fedra* qui est un de ses meilleurs ouvrages. Et entre tous les sujets que la mythologie fournit au ballet, celui de *Phèdre* garde au moins le mérite de n'être pas usé. D'ailleurs Jean Cocteau possède toute l'habileté qu'il faut pour le renouveler tout en offrant un ouvrage que les souvenirs de Racine rendent parfaitement clair au public français. Première qualité pour un ballet dont on a si souvent peine à suivre

l'argument. D'avance, ici, le problème est résolu, et la solution en est élégante.

Dès que le rideau se lève, Phèdre apparaît avec Oenone. Les deux premières scènes de la tragédie ont disparu. On imagine mal qu'elles aient pu subsister : comment mimer ces nuances réticentes du dialogue racinien? Chemin faisant, la musique suggère ce que le geste serait impuissant à traduire. Un autre moyen d'explication est emprunté au film : lorsqu'il sera fait allusion à Thésée, que l'on dit mort, à d'autres aussi, leur image apparaîtra sur une sorte de petite scène disposée à l'arrière-plan, entre les deux colonnes d'un portique. Un rideau la découvrira opportunément, et nous verrons ainsi, Hippolyte dont Phèdre ne peut détacher sa pensée, nous verrons le héros faisant retour en Argolide, nous verrons Neptune, et encore Minos et Pasiphaé qui descendront sur le théâtre pour ensevelir leur fille expirante sous l'effet du poison de Médée. Tout cela est ingénieux, parfois même subtil. Des anachronismes voulus, assez inutiles, l'emploi des agrandissements photographiques de M. Brassai, n'ajoutent rien au spectacle. Tout l'intérêt est dans le déroulement des grandes fresques animées que figurent les danseurs, dans la musique de Georges Auric qui les accompagne, dans la simplicité raffinée des jeux de couleur formés par les groupes. Celui des compagnons d'Hippolyte est de toute beauté. Il est en parfait accord avec la musique, et cet accord d'ailleurs reste sans disparates d'un bout à l'autre de l'ouvrage. Il en fait la réussite.

La partition est d'une franchise d'accent remarquable. Violente où il convient de suggérer le tourment passionné de Phèdre, attendrie lorsqu'elle doit traduire l'amour d'Hippolyte et d'Aricie, dramatique et puissante dans les scènes de Thésée, elle est constamment ce qu'elle doit être, sans longueurs inutiles, sans surcharges intempestives. Elle reste abondante avec sobriété. Elle suggère le geste qu'elle accompagne, et musique symphonique qui utilise toutes les ressources polyphoniques, elle est essentiellement musique de théâtre. C'est une réussite que le public a chaleureusement accueillie, en associant aux bravos qui saluaient le compositeur, les applaudissements qui allaient aux interprètes, à Serge Lifar, chorégraphe et danseur, Hippolyte athlétique et émouvant, à Mlle Toumanova, Phèdre dévorée de passion, à Mlle Darsonval qui, dans Oenone, a montré qu'il n'était pas de rôles secondaires pour une très grande artiste, à MM. Ritz, Thésée de noble prestance, à M. Legrand majestueux Neptune. Mlle Liane Daydé fut une Aricie frêle adolescente d'une grâce bien touchante. Le corps de ballet moins d'un mois après avoir créé *Le Chevalier*

errant, donnait avec *Phèdre* une preuve renouvelée de sa valeur.

Il faut tout spécialement féliciter l'orchestre qui, sous la direction de M. Louis Fourestier, a donné de l'ouvrage une interprétation remarquable.

René Dumesnil.

DISQUES

LA PASSION SELON SAINT MATTHIEU. — Les grands monuments de la musique qui ont pris, grâce au disque, une forme toujours disponible, immuable sans doute, mais souvent très achevée et très belle, ces grands monuments composent aujourd'hui une imposante perspective. Il y manquait pourtant la haute cathédrale de Jean-Sébastien Bach : tandis qu'il était donné au beethovénien de choisir entre sept ou huit enregistrements de la *Neuvième*, on semblait avoir oublié la *Passion selon saint Matthieu*. Ses dimensions faisaient-elles reculer les maîtres d'œuvre les plus entreprenants? Cependant, on n'hésitait pas, avant la guerre, à enregistrer des opéras en vingt disques. Il est vrai que ce courage est devenu plus rare aujourd'hui. C'est aujourd'hui, pourtant, que nos vœux sont exaucés, et même comblés, puisqu'on nous propose, non pas un, mais *deux* enregistrements de la *Passion*.

On peut regretter cette abondance, et certains la déplorent en effet. S'il est excellent de posséder plusieurs versions d'une même œuvre et de corriger ainsi, d'une certaine façon, le caractère figé de la musique enregistrée, il faut tenir compte des possibilités pratiques. En fait, et en bonne économie, il serait peut-être préférable de répartir des efforts et des moyens nécessairement limités au lieu de les appliquer massivement, faute d'entente, sur un même point. Mais on va me soupçonner de vouloir « planifier » la musique. Accommodons-nous donc du libéralisme des programmes qui nous a longtemps prodigué la même œuvre (l'éternelle *Neuvième*, justement) à tous les concerts du même jour et qui nous apporte aujourd'hui, en double exemplaire, cette *Passion* que nul ne s'est avisé de nous offrir pendant quinze ans.

Il faut, en tout cas, rendre cette justice aux éditeurs que la rencontre n'est certes pas le résultat d'une course au profit. Donc, les *Discophiles Français* sont en train de publier leur enregistrement monumental et, dit-on rigoureusement intégral, en 26 disques. Je ne l'ai point entendu et ne puis, par conséquent, que le signaler, — et saluer ce noble effort. L'enregistrement de *Polydor* est celui qu'avait préparé Bruno Kittel quelques mois avant sa

mort. On était en pleine guerre. Précieusement mis en réserve, il n'a été livré aux presses que lorsque les conditions techniques sont redevenues pleinement satisfaisantes; on l'offre au public aujourd'hui. Il a donc incontestablement la priorité chronologique : ce pourrait être une cause d'infériorité. Il n'en est rien. En dehors d'une comparaison que, je le répète, je n'ai pas faite, on ne peut qu'estimer la réalisation technique qui s'égale aux plus honorables. Enfin, Kittel avait préféré, à la version intégrale, la version allégée, celle qu'on donne généralement au concert. Rappelons que l'exécution conforme au manuscrit que nous a transmis Emmanuel Bach requiert cinq heures. Peut-être était-il sage de ne pas trop exiger de l'auditeur? A lui de décider, et de choisir entre les 26 disques ou les 18. Pour ceux-ci, je ne ferai qu'une réserve sur certaines coupures de Kittel dont la soudaineté est surtout évidente à l'auditeur qui entend l'allemand. Défaut qui n'est d'ailleurs sensible que par l'effet d'une grande vertu : l'excellente articulation des chanteurs. Or, le livret de Picander qui utilise avec tant de respect le texte sacré auquel il mêle des hymnes et des paraphrases de Rambach et de Salomon Franck est de ceux qui, non seulement ne gâtent pas la musique, mais sont exigés par elle, inséparables d'elle. Cela n'échappe pas, même à l'auditeur français.

Une grande ferveur inspire l'interprétation de Kittel. Mais c'est une ferveur sans effusions, dépouillée de tout pathétique extérieur, très pure (je ne la trouve, quant à moi, jamais froide), un peu solennelle, très convenable à la liturgie luthérienne; elle confère une belle unité à l'orchestre, aux chœurs, aux solistes. Confessons pourtant que c'est la voix la plus charnelle, celle de Mme Gusta Hammer, qui nous bouleverse. Ferveur et émotion, les plus musicalement pures comme les plus naïves, peuvent combler, exalter celui qui écoute. Non, la *Passion* n'est ni « longue », ni « difficile ». N'oublions pas que l'importance donnée au chœur, c'est-à-dire au peuple, n'était pas le fait d'un parti d'artiste, mais avait un sens et une portée. Bach a conçu une œuvre volontairement *populaire*, faite non pour les délices abstraites des esprits musiciens, mais pour toucher et relier les cœurs simples. Est-il improbable qu'elle puisse encore atteindre ceux-ci? On ne le pense pas, et ce pourrait être le grand mérite d'un tel enregistrement que d'aider à cette conquête.

Yves Florenne.

Musique sacrée. — La chorale de la cathédrale de Strasbourg, sous la direction de l'abbé célèbre Hoch, a enregistré avec ampleur et puissance trois motets pour chœurs d'hommes *a cappella :* le *Sacrum*

convivium de Vladana, le *O Bone Jesu* de Palestrina et le poignant *Tenebrae factae sunt* d'Ingegneri (Col. RFX 56). — Du même compositeur de la Renaissance, les Chanteurs de Saint-Eustache viennent de nous donner, sous la direction du R. P. Martin, deux répons : *Matines du Jeudi et du Samedi saints* (Pat. PDT 226); et deux motets, l'un de J. Mouton, l'autre de Palestrina (Pat. PDT 220).

Musique symphonique. — On ne se plaindra pas qu'aux divers enregistrements de la Symphonie N° 7, Herbert Karajan vienne d'ajouter un enregistrement, étincelant, sans bavures, peut-être parfois un peu lent, mais avec des nuances d'une finesse, d'une poésie incomparable (dans l'*Allegro con brio* final, notamment) (Polydor, 67.643 A à 648 A). — A noter encore : l'Ouverture de *Don Juan*, par A. Cluytens et la Société des Concerts (Col. GFX 156); *La Peri* de Dukas, par P. Paray et les Concerts Colonne (Polyd.), et la *Rapsodie norvégienne* de Lalo, par le même orchestre dirigé par L. Fourestier (Pat. PD 104 et 105). — Enfin, deux disques du premier rayon : le *Concerto* pour deux flûtes et orchestre de Cimarosa, par Marcel et Louis Moyse (Gramo. SL 131 et 132).

Piano. — Parmi les enregistrements toujours nombreux de piano, on retiendra d'abord celui de la *Sonate* en la majeur de Mozart par W. Kempff (Polydor) et celui de deux *Etudes* et de la *Mazurka* en do mineur de Chopin, par Horowitz (Gramo. DB 2788). Puis le *Concerto* en mi majeur de J. S. Bach que Mlle Louise Thyrion interprète avec beaucoup de sensibilité dans un style pur, et le *Concerto* N° 2 de Bela Bartok fougueusement et précisément martelé par Andor Foldès (Polydor); les *Pièces Pittoresques* de Chabrier (Pat. PDT 221) par Emile Passani; l'enregistrement intégral des *Miroirs* par W. Gieseking (Col. LFX 893 à 895).

Varia. — Je tiens à signaler la stridente et nostalgique *Sonatine* pour violon seul de M. Jean Martinon, si intense et dense dans sa brièveté, et qui semble évoquer le folklore catalan. Elle est remarquablement interprétée par M. Henri Merckel, et la gravure est excellente (Polydor). Signalons encore, sur des thèmes populaires, les ravissantes, narquoises, simples et savantes *Chansons de la Ville et des Champs* de M. Claude Delvincourt.

Et puisque la transition nous est ainsi fournie avec la musique « populaire » plus ou moins impure, énumérons, pour contenter tout le monde, quelques disques bien venus qu'on s'excuse de mêler avec des disques de jazz : des chants en patois lillois, par Line Dariel et Simons (Pat. PA 2669 et 70), *La Chanson de Paris*, J. Sablon (Gramo. SG 204); quatre *Negro-spirituals*, Kenneth Spencer (Col. LF 274 et 75); *Blues* 1950, « All Star Français » (Pat. SW 331); *Wiener Potpourri*, R.-M. Jung (BV 2042).

ALLEMAGNE

QU'EST-CE QUE LA « UMWELT »? — Sortons un peu de nos terrains de chasse habituels pour étudier et préciser une notion qui, sans être absolument nouvelle, a déjà fait l'objet d'une systématisation et d'une généralisation intéressantes; un numéro récent de la revue *Studium Generale* (3e année, 2/3, mars 1950. Editions Springer, Berlin, Gottingen, Heidelberg, Filiale 24, rue des Ecoles. Paris Ve) (1) va nous permettre d'en entretenir les lecteurs du *Mercure*.

(1) *Studium Generale :* Nous voudrions réserver une place à part à cette revue, non point parce qu'elle nous a fourni le sujet de notre chronique, mais parce qu'elle représente une tentative intelligente et originale, due, croyons-nous, à M. Springer lui-même. Il ne s'agit pas,

Le professeur Karl Friedrich, de Gœttingen, y fait l'historique et l'analyse de la notion « d'Umwelt » ; ce mot, nous dit-il, a toujours eu, y compris chez Gœthe, le sens de « monde environnant », mais avec une ampleur différente; parfois même il servit à désigner l'ensemble du monde extérieur par rapport à un centre vivant. L'œcologie, dont le Larousse nous dit qu'elle est la « science des rapports des organismes avec le monde extérieur ambiant, avec les conditions organiques (biologiques) ou inorganiques (cosmiques) de l'existence » (Haeckel), englobe dans la « Umwelt » tout ce qui, quoique extérieur au sujet, le concerne de quelque manière. Cette conception vague fut adoptée sans faire l'objet d'une définition précise; elle persista même lorsque Jakob von Uexküll fit du mot un terme technique et en réduisit l'extension (voir, par exemple, sa *Umwelt und Innenwelt der Tiere*, 1921. Springer, Berlin). Celui-ci fut alors employé dans deux acceptions différentes et le professeur Friedrich proposa d'appeler la « Umwelt » d'Uexküll « Eigenwelt », c'est-à-dire « monde personnel ». Survint un troisième savant, H. Webers, qui suggéra de substituer aux deux conceptions une troisième manière de voir en ne tenant compte que des conditions nécessaires d'existence. Il en résulta une grave confusion et maintes discussions. La notion de « Umwelt » s'est donc compliquée; il faut maintenant distinguer divers degrés, dont l'amplitude est fort différente :

1) « Umwelt » = « l'ensemble du monde en rapport avec un être vivant ». En effet, un être en apparence isolé se rattache directement ou indirectement, par une chaîne continue de causes et d'effets, à l'ensemble du monde : les taches solaires influent sur

disait l'avant-propos du N° 1 (octobre 1947), de remplacer les revues spécialisées, mais, pour ainsi dire, de les coiffer toutes, d'établir entre les diverses sciences une liaison et une confrontation, de les intégrer dans un ensemble idéologique qui les dépasse, comme le fit jadis la philosophie. Avec une régularité remarquable pour qui connaît les difficultés de l'édition en Allemagne, 17 numéros ont déjà paru, dont plusieurs abordent des problèmes essentiels et doivent être connus des chercheurs : l'expérimentation ((I, 1), l'humanisme (I, 2 et I, 7), le christianisme (I, 4), la causalité (I, 6), le rythme (II, 2 et II, 3) le concept de fonction (II, 1), la symétrie (II, 4-5), Gœthe (II, 7-8), le paysage (III, 4-5). Chacun de ces numéros touche aux domaines les plus divers, à toutes les sciences de la nature et de l'homme et la plupart des articles sont suivis de biographies importantes et à jour. Ajoutons que des comptes rendus détaillés renseignent sur l'activité de presque toutes les universités allemandes depuis 1945; par exemple, celle de Mayence, créée par les autorités françaises d'occupation le 24 mai 1946, figure dans le numéro 2 de la première année (1948). Instrument de connaissance indispensable aux chercheurs de tous les pays, la revue *Studium Generale* peut donc être aussi un agent de liaison entre les Universités du monde. Nous souhaitons que, malgré son prix élevé (de 4 DM 80 à 9 DM 60), elle se répande en France et nous lui demandons, d'une part, d'accroître la portion réservée aux sciences de l'homme, d'autre part, de faire appel plus largement à des savants français et étrangers; l'idée qui lui a donné naissance est belle et féconde, elle ne peut se réaliser que dans et par l'universalité.

le temps, donc sur la végétation, et aboutissent à des déplacements massifs d'animaux qui ne trouvent plus une nourriture suffisante. Mais on ne peut suivre souvent qu'une partie de l'enchaînement causal; on est donc amené à une deuxième conception.

2) « Umwelt » = l'ensemble des facteurs extérieurs avec lesquels l'être vivant peut être en liaison directe ou indirecte (mais concrètement perceptible) par action et réaction et qui conditionnent en partie son existence; cet ensemble est recherché activement par le déplacement (animaux) ou atteint passivement (plantes). Ces facteurs peuvent d'ailleurs être soit nécessaires à la vie, soit importants pour elle, soit inutiles (le chat jouant avec la souris).

3) « Umwelt » = l'ensemble des rapports vitaux qui par action et réaction déterminent le degré d'épanouissement de la vie d'une espèce. Ce qui intéresse le Savant, c'est surtout le milieu optimum et son contraire; ce sera le domaine de l'épidémiologie.

4) « Umwelt » physiologique = l'ensemble des réactions directes avec le monde extérieur (action et réaction). On en devine l'importance pour l'élevage ou la culture.

5) « Umwelt » minima = l'ensemble des facteurs extérieurs nécessaires à la vie.

6) « Umwelt » psychologique d'Uexküll.

La « Umwelt » envisagée ainsi qu'une réalité est donc la partie du monde extérieur qui se trouve liée à un être vivant considéré comme un centre ou comme un sujet, mais elle est vue par un autre qui, d'un point situé hors d'elle, l'objective en même temps que le sujet : nous n'avons pas, semble-t-il, de terme correspondant, mais nous pourrions penser à « ambiance », dont notre époque abuse et qui, nous dit-on, vient de passer en anglais, et parler du monde ambiant; il entourerait d'un large anneau circulaire le monde personnel (Eigenwelt) et serait pour ainsi dire la première tranche du monde extérieur.

Il est bien évident que ce monde ambiant varie suivant les êtres; réduit au minimum chez la plante (si nous ne tenons pas compte de l'orage, de la maladie ou de l'insecte, qui peut venir de très loin pour la détruire), il est déjà beaucoup plus important, chez l'animal capable de se déplacer et d'agir sur le monde extérieur; il atteindra sa plus grande amplitude chez l'homme, que ses besoins animaux enchaînent, mais à qui sa spiritualité permet d'atteindre les confins du monde. Il est non moins évident que la réaction du sujet et de son monde personnel augmente dans des proportions comparables; elle est presque inexistante chez la plante, qui dépend entièrement de conditions extérieures, tandis

que l'homme, quoique déterminé par son hérédité, son éducation, son milieu... nous apparaît pourtant comme un être libre, susceptible d'agir autant que d'être agi.

Nous avons à dessein employé le terme de milieu, car il y a lieu d'établir une distinction entre lui et la « Umwelt ». Nous y parviendrons peut-être en partant d'un autre article de la même revue, « Biologische Eigenweltforschung », dû à Friedrich Brock, de Hambourg (où l'Université a créé un « Institut für Umweltforschung »). L'auteur, qui utilise également et en leur donnant le même sens les mots de « Umwelt » et de « Eigenwelt », considère le sujet et son monde personnel (ou ambiant) comme une monade, à l'intérieur de laquelle des processus circulaires — appelés par Uexküll des cercles fonctionnels — nés de la tension des besoins sont orientés vers l'extérieur et s'achèvent avec la satisfaction de ces besoins. Et, continue-t-il, nous ne pouvons pas extraire un sujet de sa Umwelt pour l'insérer dans un autre. Or, nous avons le sentiment que si Taine a pu concevoir l'homme façonné par son milieu, c'est parce qu'il l'a envisagé à la manière d'une plante ou d'un animal sédentaire, qui ne peuvent plus vivre si on les « déracine ». Nous estimons qu'on pourrait tout au plus assimiler ce milieu au monde personnel (Eigenwelt) et disposer autant de lui et du sujet ce monde ambiant qui est encore nôtre, qui nous préserve du monde extérieur ou nous transmet ses ressources.

La notion d' « Umwelt » est maintenant d'usage courant dans les sciences de la nature; aussi cet important numéro de *Studium Generale* nous offre-t-il surtout des contributions de naturalistes : *Das Umweltproblem der Pfanzen* (Otto Stocker); *Umwelt als Stufenbegriff und Wirklichkeit* (Karl Friedrich); *Das Finden des Weges* (article d'Albrecht Bethe sur le sens de l'orientation chez les animaux); *Biologische Eigenweltforschung* (Friedrich Brock); *Zum Begriff der tierischen Subjektivitat* (Helmut Schelsky); *Ueber das Welt-Umweltverhaltnis des Menschen* (H. Plessner); *Das Umweltproblem beim Menschen* (F. Stumpfl); *Der soziologische Weltbegriff* (Werner Ziegenfuss). Ne serait-il pas possible d'adapter cette méthode de recherche scientifique à ce qu'on appelle maintenant les sciences humaines et celles-ci ne mériteront-elles pas alors leur nom? On objectera que ce fut déjà le dessein de Taine « théoricien... de la littérature à intentions ou prétentions scientifiques » (Lanson) et que nul n'explique l'étincelle du génie; mais là où commence l'insondable il nous restera l'adoration.

J.-F. Angelloz.

BIBLIOGRAPHIE GŒTHÉENNE

Edition de l'Artémis-Verlag (Zürich). La grande édition dirigée par Ernst Beutler continue à paraître à un rythme rapide.

Tome 11. *Italienische Reise, Annalen* (1950, 1.179 p.). — A côté de *Poésie et Vérité*, le *Voyage en Italie* occupe parmi les œuvres autobiographiques de Gœthe une place éminente; rédigé tardivement d'après des lettres qu'il avait écrites à ses amis, il joint à l'authenticité le caractère d'une relation de voyage, où tour à tour l'homme, le savant, le poète, l'artiste prennent la parole. D'autre part, après avoir publié en 1816 les trois premières parties de *Poésie et Vérité*, pour compléter ses autres « Confessions », Gœthe commença à rédiger des *Tag- und Jahreshefte;* très synthétiques pour la période qui va de la naissance à 1788, c'est-à-dire au retour d'Italie, ils portent sur chaque année de 1789 à 1822; ils n'ont pris qu'assez tardivement le titre d'« Annalen ». L'Artémis-Verlag publie ensemble *Italienische Reise* et *Tag- und Jahreshefte*, complétés par des textes qui s'y rattachent: c'est une édition très commode. Le professeur Beutler, qui s'est passionné pour ces œuvres, comme il y a quelques années, pour le *Divan*, les présente dans une introduction documentée et alerte; son fils Christian a établi l'indispensable Index, qui bat tous les records puisqu'il ne comprend pas moins de 137 pages imprimées en petits caractères. Quel travail et quelle somme de renseignements!

Tome 16. *Naturwissenschaftliche Schriften I* (1949, 997 p.). — Ce premier tome des œuvres scientifiques contient la *Farbenlehre* et tous les écrits qui s'y rattachent, donc la partie la plus chère au cœur de Gœthe, mais aussi la plus discutée. Andreas Speiser la présente avec beaucoup de clarté sans la confronter avec les théories actuelles, mais il n'hésite pas à déclarer que cette théorie des couleurs est de la science au sens le plus strict du mot. L'Index figurera dans le tome 17.

Tome 20. *Briefwechsel mit Schiller* (1950; 1.134 p.). — L'éditeur, Karl G. Schmid, s'excuse dans son introduction d'avoir également publié les lettres de Schiller; nous avons si bien pris l'habitude de considérer cette célèbre et inépuisable correspondance comme une œuvre commune que nous aurions regretté de ne les y pas trouver. Avec son excellent index (78 p.), ce volume constituera, lui aussi, un très bon instrument de travail.

Edition Cotta (Stuttgart). Tome I, *Gedichte*. 1949, 1.379 p., relié toile: 16,50 DM. en souscription, 18 DM. — La maison de Stuttgart qui fut fondée en 1659 et édita Gœthe, a lancé pour le bicentenaire de la naissance du poète une grande édition sur papier bible en 9 volumes; elle ne comprendra que les textes poétiques, à l'exclusion des œuvres scientifiques, des lettres ou entretiens; la partie critique sera groupée dans un volume supplémentaire. Le tome I réunit toutes les poésies et même celles qui figurent dans certaines œuvres théâtrales ou romancées, et pour quelques-unes d'entre elles, la version originale. Une table des matières avec toutes les dates, et un index alphabétique complètent le recueil. C'est donc sous un volume réduit et dans une présentation soignée un ensemble très riche, où l'on trouvera même des poésies envoyées à Mme de Stein (*Warum gabst du uns die tiefen Blicke?*) qui ne figurent pas dans toutes les éditions; il prendra place dans bien des bibliothèques. Nous souhaitons que la partie critique soit développée et en fasse une édition de travail.

Edition de Hambourg (Editeur Christian Wegener). Tome III. *Faust* (1949; 645 p.; 12 DM.). — Nous avons dit la valeur des deux premiers tomes de cette édition et même exprimé le vœu que les difficultés de l'heure ne l'empêchent pas de rester égale à elle-même. Le tome III nous rassure : il ne contient pas seulement le premier et le second *Faust*, mais aussi le *Urfaust*, un excellent commentaire, qui ne compte pas moins de 180 pages très denses, et — ce qui est une innovation très heureuse — les textes de Gœthe concernant *Faust* et les sources de l'œuvre (40 pages). Ce volume réunit donc tous les éléments nécessaires pour l'étude de Faust et il évitera de recourir au Gräf. Trunz n'a pas manqué de le doter d'une bibliographie très importante et à jour, qui orientera les recherches; son édition mérite de devenir classique.

Tome VII. *Wilhelm Meister Lehrjahre* (650 p.). — Le *Wilhelm Meister* ne nécessitait pas un appareil scientifique aussi important que *Faust*. Aussi E. Trunz a-t-il réduit son introduction, mais en 18 pages claires et riches il nous

donne l'essentiel (nous aurions aimé une étude plus poussée sur la *Vocation théâtrale*, qui ne figure pas dans ces œuvres complètes). D'autre part, il a profité des notes explicatives pour fournir, par exemple, sur le théâtre allemand au XVIIIe siècle des renseignements qui auraient alourdi son « Nachwort ». La bibliographie indique les ouvrages parus en 1949 et n'ignore pas les travaux français, ce qui mérite d'être signalé.

Gœthes Gedichte, édité par *Emil Staiger* (Manesse-Verlag, Zürich, 1949, 3 volumes de 551, 532 et 558 pages). — Dans plusieurs pays d'Europe, les germanistes attendaient avec impatience l'édition des poésies de Gœthe par E. Staiger, car l'éminent professeur de Zürich est un spécialiste de l'interprétation poétique. Ils regretteront un peu de ne pas avoir avec ces trois volumes la grande édition scientifique qui fait encore défaut, mais ils ne bouderont pas cette charmante édition, digne de la « Manesse-Bibliothek der Weltliteratur », où elle figure. Il s'agissait en effet de fournir au lecteur cultivé, dans trois petits volumes semblables à des bréviaires de poche, tous les poèmes de Gœthe accompagnés des notes indispensables. A ce point de vue, l'entreprise est très heureuse : Staiger a établi un texte aussi sûr que possible; s'il a réduit au minimum, parfois à la simple indication de la date, les notes d'ordre scientifique, il a au contraire développé celles qui éclairent le sens; il n'interprète pas, mais commente en s'effaçant derrière le poète; les savants le regretteront peut-être, les simples lecteurs lui sauront gré de leur fournir sous une forme si maniable et si agréable une édition des poésies de Gœthe qui est sans doute à l'heure actuelle la plus complète et la plus commode pour un commerce quotidien.

Notes to Gœthes Poems, par *James Boyd* (Basil Blackwell, Oxford, 1949; 2 volumes de 226 et 272 pages, 7/6 et 9/6). — Les ouvrages qui nous parviennent d'Angleterre nous inspirent une grande considération. Voici, par exemple, deux volumes susceptibles de rendre de très grands services aux étudiants. L'auteur, James Boyd, professeur de langue et littérature allemandes à l'Université d'Oxford, a voulu leur fournir tous les renseignements nécessaires (dates, sources, variantes, etc.) pour étudier, comprendre, apprécier l'anthologie gœthéenne (130 poèmes) qu'il publia antérieurement. Il a utilisé les commentateurs et les biographes connus depuis Viehoff jusqu'à Barker Fairley et Günther Müller; il a sans doute mis à l'épreuve son travail en le présentant à ses étudiants; il a choisi dans la masse de la « Gœthe Philologie » tout ce qui était indispensable. Son ouvrage est d'un savant, mais aussi d'un homme qui aime la poésie et qui voit dans celle de Gœthe l'œuvre maîtresse du poète. Il sera pour tous un guide sûr et indispensable. James Boyd peut se flatter d'avoir apporté à la célébration universitaire du bicentenaire de Gœthe une contribution importante.

Faust, par *F. C. Endres* (Editions Benno Schwabe, Bâle, 1949, 2 volumes de 298 et 387 pages, reliés toile; 12 et 16 francs suisses). — M. Endres nous informe dans sa préface qu'il a soixante-dix ans et qu'il a consacré sa vie entière à l'étude des mythologies et doctrines secrètes de tous les peuples et de tous les temps. Il a étudié Faust à la lumière de cette documentation et en donne une édition commentée que nul ne pourra ignorer; ajoutons que, admirablement imprimée et présentée, elle réjouira le lecteur comme le ferait un livre de luxe. M. Endres a pleinement raison de penser que nous ne pouvons pas comprendre Faust sans recourir à tout ce qui relève de l'occultisme; nous pensons même et nous avons dit qu'il faudrait également l'expliquer — comme aussi d'autres œuvres — par la Franc-Maçonnerie du XVIIIe siècle et par les lectures que fit Gœthe à Francfort avec Mlle de Klettenberg. M. Endres les connaît et nous aurions aimé qu'il les exploitât davantage encore. L'intérêt que présente son travail nous amène à lui faire grief d'avoir négligé volontairement la documentation qu'offre l'histoire littéraire et ce qu'on appelle l'appareil scientifique, car il nous donne les résultats de ses recherches sans nous permettre d'aller plus loin, grâce à lui; or son travail devrait être une base de départ autant qu'un aboutissement; mais nous le remercierons de nous aider à mieux comprendre Faust.

Poésies de Gœthe. Trad. par M. Betz et Yanette Delétang-Tardif (Albin Michel, 152 pages). — Pourquoi nous faut-il une fois de plus constater que la France oppose peu de chose à ces éditions étran-

gères et regretter que le lecteur français n'ait pas à sa disposition les poésies de Gœthe? Ce petit recueil représente une tentative très méritoire mais insuffisante encore, puisqu'il ne comprend qu'environ 80 poèmes dans des traductions soignées. L'introduction n'est pas autre chose qu'une partie de la première version du « discours en l'honneur de Gœthe » prononcé par Valéry en 1932. Une erreur grave : les cinq strophes orphiques ne sont pas disposées dans l'ordre voulu par Gœthe, mais dans un ordre fantaisiste : 1; 4; 5; 2; 3; est-ce pour terminer par l'amour et non par l'espérance de vaincre le temps?

Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister, traduction d'André Meyer (Bordas, 1950, 511 p.). — Enfin! Il était un peu honteux que le public français n'eût pas à sa disposition le *Meister*, « un des livres qui récompensent le mieux la patience du lecteur », disait Alain, qui sait lire. Rendons grâces à l'éditeur Bordas d'avoir publié le grand « Bildungsroman » de Gœthe dans sa belle collection des chefs-d'œuvre du monde entier, où il est parfaitement à sa place, et souhaitons-lui le succès mérité. La traduction d'André Meyer est exacte et aisée; une aimable préface de Marcel Brion, une postface du traducteur, des annotations et éclaircissements la complètent, sans fournir l'étude dont le lecteur « non prévenu » aurait besoin.

Torquato Tasso, traduction de Maurice Boucher (Editeur I. A. C., 1950, 139 p.). — On n'ignore pas en France *Iphigénie en Tauride*, mais seuls les spécialistes connaissent l'autre drame classique de Gœthe, si riche d'âme et de beautés. M. Boucher, l'éminent germaniste de la Sorbonne, qui est aussi poète et musicien, avait déjà traduit en vers *Iphigénie*. Voici maintenant de lui la traduction du *Tasso*, joliment présentée, dans la collection in-16 de la « Société des Etudes Germaniques »; ainsi se trouve mis à la portée du public un des plus beaux « drames de l'âme »; qu'il en profite!

Gœthe erzählt sein Leben, par *Hans Egon Gerlach* et *Otto Hermann* (Christian Wegner Verlag, Hambourg, 1950, 534 p.). — Un livre curieux et attachant : il fait honneur à l'éditeur, qui l'a très bien présenté, aux deux auteurs, qui ont rassemblé les textes, et à la radio de Hambourg, où Mathias Wieman en fut si l'on peut dire le prophète. En effet, ce livre est né de la radio qui, au cours de 1949, conta aux auditeurs la vie de Gœthe en puisant dans les œuvres ou la correspondance du poète, surtout dans *Poésie et Vérité*, et aussi dans les témoignages de ses contemporains : Bettina est mise à contribution pour l'enfance et les secrétaires ou confidents pour la vieillesse; la lettre bien connue de Kestner caractérise Gœthe lors de son arrivée à Weimar, des textes essentiels nous fournissent ses idées maîtresses sur le démonisme... Tout n'est pas d'égale valeur, bien entendu, mais le livre est riche et suggestif; il donne parfois, surtout pour la période qui précède Weimar, l'impression de nous introduire dans la vie du poète et de son entourage; il nous fait vivre avec lui. Cette autobiographie, faite en partie par d'autres que Gœthe, nous donne le meilleur de lui-même et en quantité; d'autre part, elle nous met directement en contact avec lui, alors qu'une biographie intercale nécessairement entre lui et nous la personnalité de son auteur.

Das Zeitalter Gœthes, par *Wolfram von den Steinen* (Francke-Verlag, 1949, 395 pages). — Il était bon qu'au cours de l'année 1949 on n'étudiât pas seulement Gœthe, mais aussi son époque. C'est ce qu'a fait, dans l'importante collection Dalp, un spécialiste, W. von den Steinen. L'ouvrage débute par un tour d'horizon où apparaissent l'Etat de l'Ancien Régime, la société rococo, l'esprit et les limites de l'Aufklärung, l'empire britannique (à cause de la révolution industrielle et de ses conséquences sociales), le culte de l'Antiquité. Puis Gœthe entre en scène avec tout ce qui vint le stimuler ou l'entraver; il est étudié en liaison avec les événements (Révolution française, soulèvement national de 1813), ou les hommes (Schiller, Napoléon), ou les mouvements littéraires (jeunesse romantique). Le livre est très riche, car l'auteur connaît fort bien l'époque, a une vaste culture, est lucide et évite aussi bien le bavardage que le pathos. Il constitue une excellente synthèse et, grâce à son index, un répertoire très commode pour étudier Gœthe et le monde occidental.

Gœthe als Künder des Lebens, par *Ernst Horneffer* (Federmann-Verlag, Munich, 1947, 415 p., 12 DM.). — M. Horneffer a été longtemps professeur et surtout

conférencier; est-ce la raison pour laquelle il écrit un « Gœthe annonciateur de la vie » en dehors des recherches des spécialistes et même en opposition avec elles? Nous voyons bien ce qu'il y a perdu, beaucoup moins ce qu'il y a gagné : son livre peut renseigner le profane sur les œuvres de Gœthe, considéré dans sa jeunesse ardente à vivre, à l'époque du classicisme weimarien, puis comme un Sage, mais on ne peut guère lui demander plus; en outre, sur bien des points il reste muet, en particulier sur le *Divan*, qui est pourtant un livre de sagesse.

Gœthezeit und Gegenwart, par *R. Buchwald* (Kröner, Stuttgart, 1949, XIII-368 p., relié toile, 14 DM.). — Ce titre est heureusement complété par un sous-titre : « L'action de Gœthe dans l'histoire de l'esprit allemand »; dans ce domaine, l'ouvrage nous apporte beaucoup. R. Buchwald est l'auteur d'un livre dont nous avons dit l'intérêt : *Le legs des classiques allemands;* aussi part-il de la notion même de classique et du classicisme des divers pays européens, sans pouvoir traiter d'une manière exhaustive cette énorme question. Puis il montre comment, après le succès remporté par Gœthe, on s'est détaché de lui et cela de son vivant déjà, avant de revenir à lui depuis 1874. Son travail est considérable, l'ampleur de l'index suffirait à le prouver, et pourtant il reste nécessairement incomplet (Mörike fait défaut), car une telle synthèse supposerait d'innombrables études de détail; il n'en est pas moins suggestif.

La sagesse de Gœthe, par *M. Drouin* (Gallimard, 1949, 235 p., 265 fr.). — On a eu l'heureuse idée de réunir en volume les articles publiés entre 1900 et 1903 dans l'*Ermitage* par M. Drouin. André Gide, son beau-frère, les considérait, si notre mémoire est fidèle, comme ce qu'on avait écrit de plus profond sur Gœthe; l'importante préface dans laquelle il les présente au public de 1950 semble moins enthousiaste. Pourtant, il fallait sauver de l'oubli et mettre à la disposition de tous les lecteurs ces pages écrites souvent avec un rare bonheur d'expression qui révèlent un commerce prolongé et intime avec Gœthe, la méditation de certains textes essentiels, le consentement à une sagesse authentique. Sans doute on pourrait relever des inexactitudes de détail : par exemple, Drouin méconnaît l'importance de l'amour pour Marianne de Willemer, mais il ne disposait pas alors de la documentation nécessaire pour le comprendre. Son mérite n'en est que plus grand de nous fournir des anticipations qui restent valables après un demi-siècle.

Bilder aus dem Frankfurter Museum Verlag. Der goldene Brunnen (Francfort, 1949, LXIV-151 p. et 101 reproductions). — Louange au professeur Beutler qui, aidé par sa secrétaire, Mme Rumpf, a publié un magnifique album! C'est le musée Gœthe qui rend visite au lecteur avec cent une reproductions excellentes, présentées et commentées avec science et talent. Grâce à elles, nous revivons l'époque gœthéenne à Francfort même et nous y faisons maintes découvertes, comme celle d'un dessin très complexe de Clément Brentano sur « l'arbre de vie ». Nous avons parfois le sentiment de rester en marge de la vie du poète, mais le commentaire, qui est d'une exceptionnelle richesse, nous ramène auprès de lui, et finalement le monde gœthéen s'en trouve encore agrandi.

Gœthe. Neue Folge des Jahrbuchs der Gœthe-Gesellschaft. X. Band, 1947 (Böhlau/Weimar, 1948, 299 p.). Numéro très copieux; certaines contributions sont excellentes. — Bruno Wachsmuth : *Bildung und Wirkung. Die Polarität in Gœthes Lebenskunst.* — Edmond Vermeil : *Gœthes Humanismus.* — Rupprecht Matthaei : *Die Farbenlehre im Faust.* — Leonard Ashley Willoughby : *Einheit und Zusammenhang bei Gœthe.* — Johannes Jahn : *Die Wiederentdeckung der antiken Kunst und Gœthe.* — Hans Tümmler : *Der Friede des klassischen Weimar.* — Hans Wahl : *Gœthes Anstoss zur russischen Ikonenforschung.* — Emil von Skramlik : *Die Rolle Gœthes in der Geschichte eines Hussitenkodex.* — Albert Leitzmann : *Studien zum Urmeister.* — Werner Schulz : *Gœthes Deutung des Unendlichen im West-östlichen Divan.* — Wolfgang Huschke : *Zwei unbekannte Gœthebriefe.* — J.-F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

RENCONTRES AVEC WORDSWORTH. — Ne fût-ce que pour avoir appris en classe *The Daffodils*, les Français quelque peu frottés d'anglais connaissent le poète Wordsworth. Ils se rappellent peut-être que, né en 1770, Wordsworth dans sa jeunesse fut conquis par la Révolution; qu'il connut en France une certaine Annette Vallon, dont il eut une fille mais qu'il n'épousa pas, séparé d'elle par la guerre et par le temps (épisode magistralement étudié par le Français E. Legouis); que, à quelques exceptions près, ce qui compte dans son œuvre, et qui en fait un géant des lettres, se place entre 1797 et 1808; et qu'il ne fit guère ensuite, converti au conservatisme, que se survivre longtemps et copieusement dans sa retraite du nord de l'Angleterre.

Le centenaire de sa mort, qui tombait cette année, a été marqué par plusieurs livres, dont quelques-uns reçus par le *Mercure* et qu'il faudrait un long article pour discuter dignement. Ce centenaire sera-t-il pour les jeunes générations, qui ne lisent pas beaucoup le poète, l'occasion de renouer avec lui? Il aurait à leur parler, dit Miss H. Darbishire, auteur d'un travail de circonstance modeste et remarquable (1).

Non qu'il soit oublié. Mais il persiste comme un 3% perpétuel, une valeur de père de famille un peu négligée des spéculateurs à la page... S'il faut en croire Matthew Arnold, il aurait plongé dans une éclipse dès avant sa mort, vers 1842, quand Tennyson accéda à la gloire. Le renouveau de sa réputation peut se placer entre 1874, date où W. Pater lui consacra un article écrit sur le ton du plaidoyer, et 1889 où le même Pater constatait, dans un autre essai, le retour d'une faveur qui devait faire de lui, définitivement, un classique. Durant cette quinzaine d'années, d'autres — Arnold, Morley, Wright, etc. — contribuèrent avec Pater à sa réhabilitation.

Le premier essai de Pater est réimprimé dans deux recueils récents : une abondante anthologie de cet écrivain par R. Aldington (2) et une collection, utile sans être complète, de passages de critiques sur Wordsworth parus aux XIXe et XXe siècles (3).

Pour Pater, la leçon de Wordsworth serait « la suprême importance de la contemplation dans la conduite de la vie ». Traiter

(1) *The Poet Wordsworth* (Oxford Univ. Press., 1950, 190 p., 7/6).
(2) London, Heinemann, 1948, 559 p., 21/.
(3) *Tribute to Wordsworth*, ed. by M. Spark and D. Stanford (*Ib.*, Wingate, 1950, 232 p., 12/6).

la vie selon l'esprit de l'art est faire de la vie une chose où les moyens s'identifient aux fins. Encourager cette attitude, c'est « la vraie signification de l'art et de la poésie »; c'est en quoi consiste la vraie culture, et Wordsworth en est un grand stimulateur. En somme, Pater trouve en Wordsworth un sentiment de la nature simple, sincère et élevé, ainsi qu'une notion de l'homme et une pratique de la vie conformes à son très pur idéal moral, qui est celui d'un esthète. Il aime chez le poète beaucoup de ce qu'il y discerne de lui-même.

Pareillement un autre critique, H. Read (4), lui demande un enseignement congruent à son goût du système psychologique, littéraire et philosophique. Il bâtit une interprétation subtile de l'œuvre sur ce qu'il croit être le tour d'esprit de l'écrivain et le rôle joué chez lui par la rencontre avec Annette. L'affaissement du don poétique de Wordsworth et son enlisement dans le conservatisme (il a peu à peu « renoncé la cause de la France, puis celle de la Révolution, puis celle de l'humanité ») serait dû au remords d'un amour abandonné et à une espèce de rancune de défense, transférée symboliquement d'Annette à son pays. Il y a des hypothèses plus simples. Celle-ci est encore le centre de discussions passionnées. Une autre cause de l'échec de Wordsworth après 1808 serait, d'après Read, la prééminence (hégélienne, dira Miss Darbishire) donnée à l'homme dans sa conception du monde et l'impossibilité de résoudre une contradiction radicale entre la toute-puissance divine et la responsabilité humaine.

Avec Miss Darbishire, appelée l'an dernier à l'honneur de prononcer les « Clark Lectures » qu'elle vient de publier, on reprend pied dans l'œuvre immédiate, non sans remarques fructueuses sur les vers et les genres poétiques anglais, sur la filiation littéraire de Wordsworth, la qualité de son mysticisme, la composition de son grand poème *The Prelude*, etc...

« Wordsworth a quelque chose à dire à la jeune génération. » Quoi donc? Peut-être, avant tout, saurait-il l'exhorter à la simplicité du sentiment et de l'expression. Les *Lyrical Ballads* du poète, et notamment la dernière pièce du recueil, *Lines written a few miles above Tintern Abbey*, devraient nous remettre au contact plus naïf d'un monde dont l'entente s'est fort compliquée depuis cent cinquante ans. Sommes-nous condamnés à nous perdre dans cette complication désespérante par déférence à la vérité des événements, par obéissance sur parole à des savants dont les trouvailles ne sont si souvent, pour nous, que des mots? L'expérience

(4) *Wordsworth* (*Ib.*, Faber, 1930, éd. revue en 1949, 194 p., 15/).

humble et immédiate, le retour « au point où se rencontrent l'homme et la nature » (la lecture de *The Poet Wordsworth* montre la portée de cette définition), voilà un moyen légitime de retrouver la sérénité qui nous manque, et dont l'absence n'est pas une vertu.

Quand Miss Darbishire écrit : « S'il ne vous donne pas le sens du miracle de la vie, il ne peut rien vous donner », elle répète sous une autre forme ce que disait plus haut Pater. C'est prendre Wordsworth simplement et fortement. C'est peut-être par là qu'une retraite dans sa poésie pourrait profiter à notre âge consciencieux, naïvement sophistiqué, et qui, à force de l'être, court souvent le risque d'échouer dans la myopie et la futilité.

Jacques Vallette.

LIVRES

James Joyce, par *H. Levin*, trad. Tarnaud (Paris, Marin, 1950, 381 p.). — Avec la biographie de Gorman, cette étude critique est l'un des deux livres à lire en tout cas sur Joyce, bien que certaines généralités y puissent étonner. Elle le situe parmi les grands écrivains, dégage ce qu'il a d'unique, et aide fort à la lecture de son œuvre. Il était grand temps qu'elle fût traduite.

Le drame secret de K. Mansfield, par *R. Merlin* (197 p.). **Le voyage indiscret**, par *K. Mansfield*, trad. D. Merlin (207 p.). Chacun : Paris, Seuil, 1950. — R. Merlin conte la vie sentimentale de K. Mansfield, mouvementée et douloureuse, en juxtaposant de façon nouvelle des documents où les souvenirs de J. M. Murry et de Carco dominent : curieux, émouvant, pénétrant. R. Merlin traduit dix-sept nouvelles inédites en français, écrites de 1908 à 1920. Ces deux livres devraient corriger l'idée trop convenue qu'on a souvent de K. Mansfield et provoquer un renouveau d'intérêt pour son œuvre.

Les nus et les morts, par *N. Mailer*, trad. Malaquais (Paris, Michel, 1950, 680 p., 720 fr.). — Sûrement un grand livre de guerre (dans le Pacifique). Très remarquable aussi par sa composition ample et ingénieuse, sa brutalité, son amertume, l'individualité vigoureuse des caractères.

The Humanities, An Appraisal (Univ. of Wisconsin Press, 1950, 188 p., 2 doll. 75). — Le sort des humanités est un sujet de première importance. On a plaisir à voir des Américains — critiques littéraires, philosophes, historiens, spécialistes de plusieurs arts — le traiter, sous différents aspects, avec compétence, conscience et talent.

Tudor England, by *S. T. Bindoff* (Pelican, 1950, 320 p., 1/6). — D'immenses problèmes économiques, sociaux et politiques résolus par une suite de rois à leur taille : voilà l'idée de l'Angleterre au XVIe siècle que laisse ce tableau brillant, nourri, parfois rapide, mais à consulter avant de plus détaillés.

Cluniac Art of the Romanesque Period, by *J. Evans* (Cambridge Univ. Press, 1950, 354 p., 426 ill., 70/). — Trois parties dans ce travail monumental : le développement de l'art clunisien aux Xe et XIe siècles, depuis la fondation de l'ordre jusqu'aux époques de l'abbé Hugues, de Pierre le Vénérable, et au déclin; l'ornement (motifs architecturaux, héritages de Rome, influence de l'enluminure); l'iconographie (types et sujets tirés de l'enluminure, du drame liturgique, des manuscrits). Profond et naïf, archaïque et raffiné, traditionnel et original (commentaire à cet égard des récents albums de Malraux), cet art fleurit en un siècle dans la maison-mère et dans plus de 1.450 édifices, des restes desquels l'auteur a tiré un exposé cohérent — parfois conjectural, dans la mesure où les influences se diluent. Elle nous fait entrer au vif d'un âge et de ses thèmes de culture

avec méthode et clarté. Elle a recueilli sur place et trié une illustration magnifique, propre à renouveler notre connaissance d'une de nos grandes époques. Ce livre mérite notre admiration et notre respect.

W. Blake's Engravings, ed. by *G. Keynes* (London, Faber, 1950, 158 p., 142 ill., 30/). — G. Keynes, l'un des meilleurs blakistes, situe les gravures du poète dans son œuvre littéraire, et renseigne sommairement sur ses procédés, au cours de l'introduction. Son choix abondant de très bonnes reproductions montre la variété de Blake graveur; intéressantes en soi, elles feront mieux comprendre l'écrivain.

Portrait of Lincoln Cathedral, by *G. H. Cook* (*Id.*, Phœnix, 1950, 65 p., 73 photos, 4 plans, 4 appendices, 1 glossaire, 12/6). — Belle addition à la série des « English Cathedrals » que ce tableau historique et descriptif d'une des gloires gothiques de nos voisins. Texte et illustrations irréprochables.

Dürer and his Times, by *W. Waetzoldt* (398 p., 160 ill. pl. p. dont 8 en couleurs, 30/). **The Paintings of H. Holbein**, by *P. Ganz* (297 p., environ 300 ill. pl. p. en noir et en coul., 42/). **Uccello**, by *J. Pope-Hennessy* (173 p., 175 ill., la plupart pl. p., en noir et en coul., 3 dépliantes, 30/). Chacun : *Ib.*, Phaidon, 1950. — L'éloge n'est plus à faire des photos de ces éditions, ni des textes, confiés à des spécialistes connus. Les introductions de ces trois volumes sont de longueurs différentes : celle du *Dürer* (233 p.) replace à loisir l'artiste dans son temps et analyse longuement son génie des points de vue technique et spirituel; les autres, plus brèves, sont néanmoins utiles et se complètent de catalogues raisonnés en grand détail; avec pour Uccello, ce pionnier si proche de nous, des listes d'attributions ou d'œuvres perdues. Si la longueur du texte a imposé un choix pour Dürer, c'est toute la peinture de Holbein (portraits, tableaux religieux, décoration) qu'on nous donne, et toutes les peintures et tous les dessins d'Uccello. Cette splendide collection compte ainsi trois nouvelles réussites.

The Cloud of Unknowing and Other Treatises (*Ib.*, Burns Oates, 233 p., 10/6). — Un mystique anglais inconnu, influencé entre autres par Denys l'Aréopagite et Richard de Saint-Victor, a écrit au XIVᵉ siècle ces traités dont le premier est célèbre. On ne peut accuser d'anti-intellectualisme, ni d'un accueil trop facile, cet introducteur à la vie mystique : voilà qui le distingue, ainsi que son appel à la volonté dans l'acte d'amour. Certains chapitres (sur Marthe et Marie, sur la prière brève, etc.) charment.

The Hotel, by *E. Bowen* (*Ib.*, Cape, 1950, 270 p., 7/6). — Ce roman très ancien figure dignement dans les œuvres complètes de son auteur, en cours de publication. L'art d'E. Bowen a pris de l'ampleur depuis lors. Mais, dans ses limites voulues, celui-ci est juste et pur de lignes, avec une ironie assez 1920-1930.

Canterbury, by *W. Townsend* (*Ib.*, Batsford, 1950, 96 p., 50 ill., 1 plan). — Cette cité d'art fameuse contient bien d'autres richesses que sa cathédrale. Voici, après les destructions de la guerre, un guide historique sûr, à la page, agréable à lire.

Night and Day, by *V. Woolf* (*Ib.*, Hogarth Press, 1950, 538 p., 8/6). — On oublie trop en France que l'œuvre de V. Woolf ne commence pas avec *Mrs. Dalloway*, mais compte auparavant plusieurs romans de grand talent, dont celui-ci. Cette réimpression, après plus de trente ans, c'est une quasi-nouveauté à signaler.

Focus Five : Modern American Poetry, ed. by *B. Rajan* (*Ib.*, Dobson, 1950, 190 p., 8/6). **Actfive and Other Poems**, by *A. MacLeish* (*Ib.*, Lane, 1950, 64 p., 7/6). — La 5ᵉ série de *Focus* se divise en deux parties : sept essais critiques et une brève anthologie, avec en appendice quelques opinions sur les rapports des poésies anglaise et américaine contemporaines. Les ponts ainsi jetés sur l'océan sont trop rares, et ces essais trop intéressants, pour qu'on se plaigne du caractère partiel qui est, à dessein celui de ce livre. On a plaisir à lire aussi le dernier recueil de MacLeish, poète américain absent de *Focus* : avec un souffle ample et une musique aisée, où se fond le détail précis, l'auteur médite sur l'homme dans le temps et cherche un centre, une morale, une raison à notre histoire, un héros pour une pièce où sont morts Dieu et peut-être l'homme qui nous fut familier.

Pitt v. Fox, Father and Son, by *E. Eyck*, transl. by E. Northcott (*Ib.*, Bell, 1950, 404 p., 21/). — Henry et Charles Fox, les deux Pitt; deux pères et deux fils, parallèles et contrastés, dans soixante-dix ans d'histoire anglaise reconstitués autour d'eux : voilà une présentation nouvelle, et une synthèse réussie de nombreux travaux antérieurs. L'auteur les connait; pourtant il ne se rallie pas entièrement à l'interprétation du rôle de George III convenue depuis une vingtaine d'années. Il intervient personnellement par des préférences évidentes (Ch. Fox le séduit plus que le second Pitt) et par un style naturel et entraînant.

Ulster, by *H. Shearman* (XII-427 p.). **Warwickshire,** by *A. Burgess* (439 p.). Chacun : *Ib.*, Hale, 49 photos pl. p., 1 carte, 15/. — Chaque auteur de « County Books » écrit avec son tempérament. Burgess, touriste enchanté, part en chasse et mêle le document à l'aventure. Shearman prend son sujet de façon plus scolaire, sans s'interdire impressions et souvenirs; son livre est l'un des plus sérieux qu'il y ait sur les comtés de l'Irlande du Nord; il les relie à l'histoire de l'Occident sans se perdre en discussions politiques. Les photos, excellentes comme toujours, montrent dans l'Ulster le contraste entre une nature sauvage et une industrie poussée; dans le Warwickshire le cœur d'une vieille Angleterre qui, à Stratford, a fait naître Shakespeare et, à Coventry, a subi d'odieux dégâts.

A Modern Scottish Painter : Donald Bain (Glasgow, MacLellan, 1950, 79 p., 23 ill. pl. p. dont 8 en couleurs, 21/). — Il existe une peinture écossaise dont W. Montgomerie dans sa préface retrace l'évolution jusqu'à l'école très vivante dont Bain est un des chefs. Quarante-six ans; la vie dure; une vocation invincible; des envois à quatre expositions françaises, dont le dernier salon d'automne; un instinct de la couleur robuste, délicate et gaie, qui suscite notre allégresse; l'amour de notre pays et la prédilection, parfois apparente, pour nos peintres de ce demi-siècle : voilà quelques traits de cet artiste pur et fort. Il est en train de percer; gardez l'œil sur lui.

Livres reçus. — *Jaune de Crome*, par A. Huxley, trad. Castier (Paris, Jeune Parque, 1950, 253 p., 375 fr.). — *Le legs de Mrs. Wilcox*, par E. M. Forster, trad. Mauron (Paris, Plon, 1950, 379 p., 375 fr.). — *Le doigt de Dieu*, par E. Caldwell, trad. Bost-Duhamel (Paris, Gallimard, 1950, 235 p., 260 fr.). — *Pleure, ô pays bien-aimé*, par A. Paton, trad. Van Moppès (Paris, Michel, 1950, 339 p., 420 fr.). — *Les hommes proposent...* par A. J. Cronin, adapt. Praxy-Richard (Paris, Michel, 1950, 173 p., 165 fr.).

REVUES

The New Statesman and Nation, 10.6-15.7.50. — Séries : La Grande-Bretagne et l'Europe (10.6, 8.7); la vie politique en France (10.6, 15.7); le plan Schuman (10.6-15.7); en Palestine (*id.*); en Yougoslavie (17.6-8.7); le charbon en Grande-Bretagne (24.6-1.7); la crise coréenne (1-15.7). 10.6 : Retour de la prospérité? Le coton en Ouganda. 17.6 : Une Allemagne nouvelle? L'Afrique belge. Qu'est-ce que la littérature? 24.6 : La liberté d'enseigner. Au Japon. En Afrique du Sud. Le *Ring* de Wagner à Londres. Hemingway. 1.7 : Un plan allemand de défense occidentale. Expositions Kandinsky et Klee. Le Pacifique en canot. 8.7 : Communisme et paix. Fallait-il nationaliser les chemins de fer? A Singapour. Poète et société. Molière à Londres. Tchekov. 15.7 : Un congrès d'écrivains à Berlin. L'industrie anglaise du meuble. Conrad.

The Listener, 15.6-13.7.50. — Séries : Religion et capitalisme (15.6-6.7); Expositions (15.6, 13.7); Racisme (15 et 29.6); L'art en Angleterre (22.6, 6.7); La Grande-Bretagne aujourd'hui (22-29.6); La crise coréenne (29.6, 6.7). 15.6 : Les salaires. La promotion coloniale. Shakespeare et la peinture. Th. Mann. *Hamlet* à Elseneur. 22.6 : Du nouveau à Washington. Ecosse et homerule. 29.6 : Les fermiers en Grande-Bretagne. L'éducation des adultes. La collection Wallace. 6.7 : Soviets et nature humaine. Tito et l'avenir. Les ondes de la voie lactée. La biennale de Venise. Peel. La télévision aux U. S. L'*Iphigénie* de Gluck. 13.7 : L'opinion publique aux U. S. Le problème slovaque. Souvenirs sur Léon Blum. Journaux de guerre allemands. Staline et la linguistique. Le parti libéral. Meredith.

Dublin Magazine, July-September 1950. — Poèmes. Interprétation des contes de Grimm. Le chant des

oiseaux. Le métier d'acteur. R. Emmet. Une nouvelle.

Quarterly Review of Literature,

Vol. V, N° 2. — Tout un numéro très intéressant consacré à Pound.

J. V.

GRECE

La régularité de la production périodique grecque ne se relâche pas, et, cette année de nouveau, nous devons signaler la revue mensuelle de Salonique *Formes*, ainsi que le *Bulletin analytique de Bibliographie hellénique* publié par l'Institut Français d'Athènes.

La revue *Formes* (Année 1950, N[os] 1-5) mentionne l'essentiel de la production hellénique en volumes et en articles, dans ses comptes rendus et annonces bibliographiques. Elle témoigne, par ailleurs, d'un effort régional intéressant dans l'activité artistique et littéraire salonicienne (concerts, conférences). Dans une série d'articles, M. Dédousis, le Directeur de cette révue, étudie les monuments byzantins de Salonique (Eglises Sainte-Catherine et des Douze Apôtres, châteaux). Une traduction d'un roman de Kafka, « Transfiguration », est due à D. Dimos, dans une langue qui rend heureusement les subtilités du style et de la pensée de l'auteur.

Le *Bulletin analytique de Bibliographie Hellénique* (1948) est, cette année, particulièrement riche. Le total des titres des ouvrages signalés s'élève à onze cent quatre-vingt-trois, couvrant tout le domaine de la production littéraire, critique et scientifique. Les recueils de poèmes sont au nombre de quatre-vingt-deux (parmi lesquels, toutefois, une nouvelle édition d'œuvres plus anciennes, notamment de Solomos et de Souris). La production en prose comprend soixante-quatre titres (dont quelques rééditions, ainsi de Terzakis et de Vénézis), parmi lesquels vingt-quatre sont des romans. On voit que, malgré l'abondance de la création poétique, la prose n'est pas délaissée, et en particulier, que le roman se maintient à la place qu'il a acquise dans l'ensemble de la production néohellénique, depuis vingt-cinq ans. Il traite de l'étude des milieux et de la psychologie, avec, parfois, un retour au genre historique. Une dizaine d'essais atteste les efforts de la critique pour se constituer comme genre indépendant. Il faut ajouter trente-quatre ouvrages d'histoire littéraire proprement dite (sources, critique historique, manuels de littérature néohellénique, monographies). Le théâtre, enfin, donne onze productions origi-

nales, deux adaptations de pièces anciennes et une traduction de l'« Amphitryon » de Molière. On remarque également l'effort accompli dans la traduction en grec d'œuvres littéraires étrangères ou grecques anciennes; ce chapitre ne comprend pas moins de soixante-dix titres : Eschyle, Sophocle, Pindare, Platon, Xénophon, sont traduits dans une langue moderne accessible au public hellène. Virgile, Dante, Heine, Shakespeare, Poe, Wilde, De Foe, Dickens, Kipling, Tolstoï, Voltaire, Mallarmé, ont leurs traducteurs grecs. Parmi les contemporains, nous trouvons Brontë, Pearl Buck, Margaret Mitchell, Zweig, Steinbeck, Maritain, Mauriac, Sartre. Deux chroniques spéciales sont consacrées au folklore et à l'ethnographie hellénique (de 1940 à 1947), ainsi qu'aux archives musicales de folklore et au centre d'études micrasiatiques (de 1930 à 1949). La dernière partie du Bulletin est occupée par le dépouillement des revues et périodiques. On notera, à côté de nombreuses revues scientifiques (médecine, droit, mathématiques, pédagogie, histoire, économie politique, archéologie, philologie, linguistique, ethnographie, techniques diverses), la présence de quatorze revues de littérature et d'art, pour la plupart athéniennes.

L'Institut Français d'Athènes poursuit la série de ses publications. Deux ouvrages de caractère historique méritent une attention particulière : *La vie et la civilisation des Byzantins* par Phédon Koukoulès, et *Les Cultes populaires de la Thrace* par C. A. Romaios.

Le premier de ces ouvrages (en grec) comprend cinq volumes (1948-1949) : tome I, première partie, *L'éducation, les écoles et les jeux*; tome I, deuxième partie, *Chansons, proverbes, gestes et formules, superstitions et croyances populaires*; tome II, première partie, *Fêtes, œuvres d'assistance, métiers et occupations diverses*; tome II, deuxième partie, *Costumes, ameublement, la vie des femmes à Byzance, les femmes publiques*; tome III, *L'hippodrome et ses jeux, l'athlétisme et le sport, les prisonniers de guerre, les peines infligées (notamment la flétrissure), les voleurs et les prisons, les spectacles et distractions populaires, les foires, le vocabulaire des injures, des blasphèmes, des souhaits et des serments*. L'auteur, savant réputé, professeur à l'Université d'Athènes, a acquis une maîtrise incomparable dans la connaissance de la civilisation byzantine à laquelle il a voué toute une existence de chercheur. L'originalité de ses travaux est d'avoir révélé la vie quotidienne et la vie privée à Byzance, et d'avoir ainsi ajouté des chapitres qui, pratiquement, manquaient aux études, plus nombreuses, de détail ou de synthèse sur les institu-

tions byzantines et l'histoire politique intérieure ou extérieure, religieuse, sociale, littéraire, artistique de l'Empire d'Orient. Une patiente recherche a conduit l'auteur à explorer les sources, publiées ou inédites, dont la liste imposante est dressée en tête du premier volume (la Bibliographie occupe seize pages). Chaque volume contient un index des termes étudiés, dont non seulement l'historien, mais le linguiste, feront leur profit. L'exposé, malgré l'abondance des références à chaque page, est clair et vivant, et ne peut manquer de retenir l'attention du lecteur non spécialiste — mais lisant le grec —. Au tome I (première partie), par exemple, on voit reconstituée, disons mieux, « ressuscitée », la vie scolaire à Byzance, dans ses moindres détails et avec l'examen de tous les problèmes qu'elle comportait. A la base, c'était l'enseignement religieux, puis venaient la grammaire, la poétique, la rhétorique et la philosophie, laquelle comprenait également les sciences. Mais cet ensemble de disciplines n'a pas été instauré d'un seul coup, et l'époque byzantine a connu, elle aussi, des discussions sur les programmes scolaires, qui ont été à maintes reprises élargis et remaniés. Le souci de régler la vie scolaire, le régime auquel étaient soumis maîtres et élèves, la durée des études, les sanctions, tout montre l'importance que les Byzantins attachaient à la culture, qu'ils ont faite scolastique, en la greffant sur la tradition antique, et qui a longtemps marqué le caractère de l'enseignement en Grèce, comme on a vu en Occident des faits analogues avec la tradition médiévale. — Un autre chapitre du même volume est instructif également : c'est celui qui traite des jeux. On voit que les Grecs du Moyen Age ont eu un double penchant pour les jeux de compétition et pour les jeux de hasard, jeux de dés, mais aussi trictrac, jaquet, échecs, cartes, dont on retrouve la tradition dans la Grèce d'aujourd'hui. — Les superstitions (étudiées dans la deuxième partie du t. I) tenaient une grande place dans la vie byzantine et à toutes les époques : l'astrologie, la divination, la magie, la pratique des incantations étaient en honneur. Plusieurs de ces croyances ont dans l'Antiquité leur origine; toutes, il s'en faut, n'ont pas disparu, et la vie grecque actuelle en atteste de nombreuses et curieuses survivances, qui constituent l'un des éléments les plus attachants du folklore néohellénique. — Les œuvres d'assistance (t. II, première partie) étaient développées à Byzance : assistance publique pour les pauvres et pour ceux qui demandaient asile, hôtels, hôpitaux, maternités, léproseries, formaient tout un ensemble d'institutions de bienfaisance, beaucoup plus étendues, sous l'influence du christianisme, que dans l'Athènes antique, qui excluait de sa compassion ceux qui n'étaient

pas citoyens. A côté de ces institutions, les métiers les plus divers et les commerces fleurissaient, sous toutes formes, dans des ateliers, des boutiques et par le colportage. — Le vêtement et l'ameublement (t. II, deuxième partie) étaient au rang des préoccupations essentielles des Byzantins : variété des tissus, richesse des ornements, souci de la forme, décoration des intérieurs, tentures, images et statues, luxe, étaient le fait d'une civilisation matérielle très évoluée, et la coquetterie des femmes n'était pas sans attirer les reproches des gens d'Eglise. — C'était l'hippodrome (t. III) qui était le lieu principal d'attraction à Byzance, et qui marquait, pour ainsi dire, le lien entre la vie privée et la vie publique ___. En résumé, les cinq gros volumes de M. Koukoulès sont une précieuse contribution à l'étude byzantine, non seulement par ce qu'ils révèlent par eux-mêmes, mais aussi par la lumière qu'ils apportent à la compréhension de la vie officielle de l'Empire, qui reflète une mentalité que seul l'examen des manifestations de la vie privée permet de saisir.

L'ouvrage de M. Romaios (*Cultes Populaires de la Thrace*, 1949) a été traduit en français par I. Tissaméno, après avoir été publié en grec. Il comprend deux études, l'une de la fête des « Anasténaria », limitée à la Thrace, qui a lieu aux environs de la fête de saint Constantin, et dont le caractère est archaïque et dionysiaque. L'autre est celle des fêtes du « Lundi pur », répandu dans toute la Grèce, c'est-à-dire, selon la tradition orthodoxe, du premier Lundi de Carême. Le but de ces deux usages religieux est d'assurer aux villages qui le pratiquent une année prospère. C'est dans le Nord-Est de la Thrace que ces traditions, depuis longtemps décrites, présentent les caractères les plus curieux : culte du feu, fêtes populaires propitiatoires très anciennes, sur lesquelles un élément chrétien s'est greffé. L'aspect sérieux du culte dionysiaque domine dans la première, l'aspect comique, voire licencieux, dans la seconde. La valeur des coutumes thraces est précieuse, car elle montre, dans la Grèce actuelle, la survivance d'un des cultes les plus importants de la Grèce Antique.

Et, pour terminer, un roman grec, *Trois Etés*, de Mme Marguerite Libéraki, roman traduit en français par Mlle Jacqueline Peltier, et publié récemment chez Gallimard. Louons d'abord la qualité de la traduction, qui est également une adaptation au goût du public français (suppression des longueurs, des redites, qui surprennent moins le public grec), le titre même est modifié, car le grec portait « Chapeaux de paille ». Il s'agit d'une étude psychologique, présentée en triptyque, car le sujet, très simple, est l'éveil de l'amour et l'expérience amoureuse chez trois sœurs, que

hante le souvenir d'un secret familial : la fuite d'une grand-mère avec l'homme qu'elle aimait. Chacun des tableaux, car c'est à l'intérieur d'une description d'où naît l'atmosphère, que se déroule l'aventure psychologique, aboutit au contraste des caractères partis de l'unité du milieu : l'un est celui de l'épouse, puis de la mère; l'autre, celui d'une contemplative qui se replie sur elle-même; le dernier, celui de l'aventurière. Ainsi trois personnages du roman grec féminin, qui apportent leur note ethnique à un genre dont le développement est l'une des originalités de la littérature néohellénique des trente dernières années, et qu'il faut souhaiter que les traducteurs fassent mieux connaître en Occident.

André Mirambel.

ITALIE

APPRENTISSAGES. — D'une guerre à l'autre, s'échelonnant sur les vingt ans de la dictature de Mussolini, on a pu distinguer trois tendances, centrées autour de revues, qui ont catalysé l'activité littéraire italienne. Aucun de ces groupes n'avait d'attaches spécifiquement politiques; pourtant, par leurs doctrines, ils jalonnent un chemin qui va de l'acceptation du fascisme au combat pour la liberté.

Fondée en 1919, publiée jusqu'en 1922, mais prolongeant son influence par le truchement des pamphlets « archi-italiens » des jeunes disciples ultras, tels que Curzio Malaparte, la *Ronda* avait instauré le culte intolérant du « bien écrire ». Au nom d'un purisme placé sous l'égide de Leopardi, l'on y préconisait un art gratuit et formel, on y bannissait les sujets non antiques, on n'y composait que des « fragments »... Détail plaisant, c'est Jean Paulhan qui représentait, en France, les auteurs de qui la *Ronda* tirait son illustration, les Ungaretti, Cardarelli, Bacchelli, Baldini, etc... De cet enseignement au traditionnalisme aveugle et à la xénophobie des épigones, le pas était vite franchi. On voit en quoi ce quiétisme s'accordait avec les doctrines naissantes du césarisme fasciste.

Un peu plus tard, à partir de 1925, une réaction s'amorce contre les dogmes de la *Ronda*, par les soins des écrivains que Massimo Bontempelli rassemble autour de la revue « 900 » (Corrado Alvaro, Alberto Moravia, etc.). A la beauté purement grammaticale et syntaxique, les « novécentistes » opposent le culte de la modernité et du cosmopolitisme, et ce « réalisme magique » qu'ils sont les premiers à définir; hostiles à toute autarcie intel-

lectuelle, ils entendent favoriser la libre circulation des idées entre leur Italie et l'Europe... Il était aisé de déceler en ce mouvement quelque peu désordonné une première explosion du besoin de liberté: le gouvernement mussolinien n'y manqua point, qui interdit la revue.

Enfin, troisième groupe représentatif, les écrivains pour la plupart toscans qui, entre 1930 et la guerre, attirent autour de *Solaria* et de *Letteratura* les nouvelles et jeunes forces des lettres italiennes, entre autres Montale, Vittorini, Pavese, Piovene, etc... Ceux-là se développent dans un climat de qualité à la fois formelle et humaine, qui marque nettement le dépassement du phénomène fasciste et révèle l'attente de l'événement libérateur.

On reprochera peut-être quelque rigueur à cette vue cavalière de l'entre-deux-guerres, ou même une sévérité excessive à l'égard du « rondisme ». Or, on vient de lire un livre des plus significatifs, publié par Giuseppe Raimondi, l'un des anciens animateurs de la *Ronda;* et ce *Giuseppe en Italie* (édit. Mondadori, à Milan), synthèse assez émouvante du drame des écrivains italiens de ce temps, témoigne implicitement en faveur de notre thèse.

Il arrive que des ouvrages écrits à la diable et peu convaincants artistiquement parlant soient les plus féconds pour l'esprit. C'est le cas pour celui-là, dont le titre à la fois audacieux et narquois couvre une véritable autobiographie intellectuelle : le *curriculum* de l'ancien secrétaire de la *Ronda*, depuis son enfance de fils d'ouvrier, par la fréquentation d'un art à l'air raréfié, jusqu'au retour aux valeurs morales et sociales.

Giuseppe Raimondi vient de la région de Bologne, laquelle a vu naître le syndicalisme italien, il y a une cinquantaine d'années, et se produire les premières grèves sanglantes. Un peu comme le Midi du côté de Toulouse, pour la France, c'est l'un des centres nerveux de la politique dans la Péninsule; le passage de Garibaldi, voilà un siècle, semble l'avoir vouée à la tradition révolutionnaire, et, en fait, le parti républicain y naîtra, ainsi que Mussolini. On comprend que, d'abord, sur ses vingt ans, Raimondi ait adhéré, par réaction, aux milieux les moins révolutionnaires, mais que dix ans plus tard il se découvre *doucement intoxiqué de littérature* et *pétrifié dans un cynisme aride et très lucide,* d'où dégoût, et renonciation aux écritures. Suivent dix autres années, où notre Giuseppe va se livrer à une activité simplement industrielle; son livre n'a que quelques pages pour ce laps de temps, qui est pourtant le plus déterminant de sa vie, puisqu'il l'amène à la révolte, au combat, à l'engagement... Aujourd'hui, voici le bilan, et le retour aux lettres : avec le regret d'une jeunesse per-

due, décrite parfois avec amertume, voire avec quelque ironie, — lire les pages sur Bacchelli et Cardarelli, où l'admiration cache mal la condamnation.

Agaçant et stimulant, d'une inspiration discontinue, plein de formules tantôt savoureuses, tantôt gauches, on est tenté de rapprocher ce livre d'un autre bilan établi voilà trente-sept ans, au temps de la génération de la « Voce » : l'*Homme fini*, confession assez explosive de Giovanni Papini. Mais c'est une ressemblance illusoire : pas plus que l'outrecuidance, le cabotinisme de Papini, Ráimondi n'a son style magnifiquement délié, sa large respiration intellectuelle; son « Giuseppe » a une valeur spécifiquement symbolique, alors que « l'homme fini » était le portrait d'une personnalité tentaculaire.

On aime, en Italie, ces *ecce homo* à la manière nietszchéenne, ces romans d'une pensée, qui ne s'embarrassent pas de la moindre fiction. Après la *Ronda* viendra le tour de « 900 », puis des petites revues florentines. Pour le roman de « 900 », les éléments figurent déjà dans l'*Aventure novécentiste*, publiée naguère par Massimo Bontempelli. Pour celui de *Solaria* et de *Letteratura*, la postface donnée par Elio Vittorini à son *Œillet rouge* (dont les éditions Gallimard viennent de publier une traduction française par Michel Arnaud) en trace d'ores et déjà l'ébauche...

Nino Frank.

HISTOIRE

DEUX REVOLUTIONNAIRES (1). — Quand j'ouvre un livre d'histoire ou une biographie, je vais tout d'abord à la bibliographie et aux sources. Un habitué a vite fait le tri et distingué la compilation, parfois adroite d'ailleurs, de l'étude qui apporte du nouveau et de l'inédit. C'est le cas des deux volumes dont je veux vous entretenir.

M. Marcel Reinhard avait déjà fait ses preuves dans une précédente étude où, documents neufs en main, il avait suivi Bonaparte en Italie. Cette fois, il s'attaque à Carnot auquel il consacrera deux volumes. Le premier s'arrête en 1792. Il est aisé de prévoir l'objection. Carnot, c'est d'abord et avant tout l'organisateur de la victoire. N'y a-t-il pas quelque excès à consacrer tout un volume à ses quarante premières années, durant

(1) Marcel Reinhard, *Le Grand Carnot* (1753-1792). 1 vol. in-8° de 354 pages (Hachette). — André Castelot, *Philippe-Egalité, le prince rouge*, 1 vol. in-8° de 335 pages (Sfelt).

lesquelles, sauf sur la fin, il ne joua pas un rôle de premier plan? Sans doute l'auteur a-t-il fouillé les archives, compulsé les dossiers du ministère de la guerre, et même ajouté une ample moisson de documents fournis par la famille. Le labeur ne dépasse-t-il pas le résultat obtenu?

Tel n'est point notre avis; d'une manière générale, l'apport de documents nouveaux n'est jamais vain; il y a un plaisir de connaisseur à découvrir ce qui n'avait jamais été révélé. La *libido sciendi* est une passion exigeante.

Mais, en l'espèce, il y a mieux à répondre. Car tout le livre de M. Reinhard, vaste prologue aux grandes scènes révolutionnaires où Carnot joua un rôle capital, tend à démontrer que son attitude pendant la Révolution découle beaucoup moins d'une idéologie préconçue que des circonstances de sa vie antérieure précisément. Celle-ci prend donc toute sa valeur et justifie l'effort de l'historien pour l'éclairer.

M. Reinhard s'attarde donc minutieusement sur l'enfance du jeune bourguignon, ses études, sa famille de très modeste bourgeoisie, « de petite robe et de commerce », son entrée à l'école du génie, les premières garnisons de l'officier-ingénieur à Calais, à Cherbourg, à Arras. Carnot partageait naturellement les motifs de mécontentement du corps du Génie, mais il eut ses déboires personnels, dus précisément à sa petite naissance et à son manque de fortune. Son avancement souffrit de ses humbles origines. Il essaya, vainement, de se faire recevoir dans la noblesse. Enfin, sa situation l'empêcha de réaliser une union avec une Dijonnaise, Ursule de Bouillet, dont l'origine ne dépassait pas la famille de robins anoblie, et qu'il aima. Il dut y renoncer, non sans avoir causé un véritable scandale qui lui valut de goûter de la prison. Il en fut ulcéré et songea même un moment à s'expatrier. Sans doute, comme tous ses contemporains, avait-il beaucoup lu Rousseau et admiré les Anglais, selon la mode, mais tant de déboires accumulèrent en lui les rancunes contre un régime et une société où les préjugés tenaient trop de place et qui ne savaient ni honorer, ni récompenser les « talents ».

Telle est au fond l'origine de sa vocation révolutionnaire, qui est une véritable révolte contre l'état social de l'ancien régime.

Les derniers chapitres du livre nous montrent les débuts de la vie publique de Carnot. La Législative où il s'occupe spécialement de questions militaires et de discipline et où il fait figure de girondin modéré, la Convention qui fait de lui un commissaire à l'armée du Rhin, où il fait preuve, pour la première

fois, de ses qualités d'organisateur, et où cet officier sans troupes apprendra à connaître le soldat. On a beaucoup médit de ces commissaires empanachés, tout-puissants, qui jouaient les tyranneaux auprès des généraux. En réalité, dans le sens révolutionnaire, leur action fut des plus utiles. Après le 10 août, il fallait faire accepter la situation par un corps d'officiers issus de l'ancien régime, et tous royalistes. Des défections étaient à craindre, pouvant entraîner une résistance dangereuse dans tous les corps de troupes. A l'armée du Rhin, sans violence, Carnot accomplit sa besogne et rallia les hésitants. Ses succès devaient aider à le pousser à la première place, en tête de cette armée qui encadrera les volontaires de 1792.

On voit l'importance de cette étude pour la psychologie de Carnot, dont l'attitude et l'action est celle d'un mécontent, d'un aigri, d'un de ces hommes d'études, ingénieur, mathématicien, — et même poète, car il rencontra dans sa jeunesse Robespierre aux *Rosati* d'Arras — que les préjugés aristocratiques écartaient des postes de direction, et qui allèrent vers la Révolution qui les leur promettait et les leur donna effectivement.

C'est la Révolution qui fit de Carnot un révolutionnaire; il en est le fils et non le père.

Il en est tout autrement d'un autre conventionnel, Philippe-Egalité. Celui-là avait des raisons bien différentes d'être révolutionnaire. Depuis Gaston et Philippe, la tradition de l'opposition était permanente dans la famille d'Orléans. Depuis longtemps, on parle du « parti d'Orléans », hostile au roi et surtout à la reine, qui précipita la Révolution. Il n'est que de lire l'*Appel à la Nation*, qui n'est sans doute pas de Louis XVI lui-même, quoi qu'en pense M[e] Isorni qui vient de le publier à nouveau, mais qui émane probablement de ses avocats et reflète certainement sa pensée intime, pour connaître les sentiments que Philippe-Egalité inspirait à la famille royale qui ne cessa d'ailleurs de le rebuter. Les légitimistes n'ont jamais pardonné au régicide. On l'accusa de tous les méfaits, d'avoir mené le peuple le 14 juillet à l'assaut de la Bastille et à Versailles aux journées d'octobre. Son histoire, pleine de racontars douteux, n'était guère faite que de calomnies et de pamphlets inspirés par sa pire ennemie, Marie-Antoinette. M. André Castelot s'avisa d'y aller voir de plus près. Les papiers de Philippe-Egalité, après son procès et son exécution, finirent par tomber entre les mains de Napoléon, qui ordonna de brûler tout ce « fatras ». Heureusement, l'ordre ne fut que partiellement exécuté; plusieurs dossiers subsistent à la bibliothèque de l'Institut. M. A. Castelot les a

dépouillés, ainsi que tous les témoignages contemporains. Il n'a pas eu de mal à démontrer que, comme tous les opposants au pouvoir, Philippe-Egalité a été chargé par la presse officielle de tous les péchés d'Israël.

Cette révision d'un procès où la parole ne fut donnée qu'à l'accusation est d'ailleurs faite avec beaucoup de mesure et n'aboutit nullement à une réhabilitation. M. André Castelot donne la partie belle aux adversaires du prince en relatant les frasques de sa jeunesse d'après les notes de policiers conservées au cabinet noir de Louis XV. Et on pourrait légitimement soutenir que tous ces ragots ne doivent pas être pris pour argent comptant. Ni sa « veulerie », ni sa « médiocrité », ni sa « faiblesse coupable » ne sont dissimulées, mais M. A. Castelot a tenté un équitable partage entre les fautes réelles et les calomnies ou accusations absurdes.

Parmi celles-ci, il en est une qui a fait couler beaucoup d'encre; on a prétendu que Louis-Philippe ne serait pas le fils de Philippe-Egalité, et que celui-ci se serait prêté à une abominable comédie en acceptant une substitution d'enfant. Les prétentions de « Marie-Etoile d'Orléans » dont on ne sait trop s'il s'agit d'une aventurière ou d'une demi-folle, ont alimenté pendant longtemps les campagnes légitimistes. C'était une histoire très obscure. M. André Castelot s'est attaché à la clarifier et, selon moi, y a parfaitement réussi. Documents inédits et irréfutables en main, il a détruit définitivement l'imposture et démontré l'impossibilité de la prétendue naissance d'une fille en Italie. L'appendice consacré à l'histoire de Marie-Stella, véritable roman policier auquel on trouve mêlé Alexandre Dumas, est à la fois bien savoureux et très convaincant. Et voilà encore un crime de moins sur la conscience du pauvre duc d'Orléans, dont Napoléon a pu dire, après la lecture de ses papiers : « Ce n'était pas un méchant homme! » Mais évidemment ce jugement ne saurait faire oublier toutes ses fautes, qui furent réelles.

Georges Mongrédien.

Les Grands jours de la Convention, 1792-1795, par *Jacques Castelnau*, 1 vol. in-8° de 245 pages (Hachette). — L'auteur s'est proposé comme objet la reconstitution des principales séances de la Convention, l'évocation de leur cadre et de leur atmosphère, les incidents de séance, les manifestations du public ou des délégations admises à la barre, l'évolution de l'Assemblée elle-même vers l'extrême-gauche sous la pression des tribunes, ou même de la rue, de la peur, de la faim. L'ensemble finit par constituer une véritable histoire de la Convention, non théorique, mais concrète : une excellente « chose vue » rétrospectivement. Récit pittoresque et attachant qui fait vraiment pénétrer le lecteur dans la salle des séances. — G. M.

L'Eglise catholique et la Révolution française, par *André Latreille*, tome II, 1 vol. in-8° de 292 pages (Hachette). — Le premier volume était consacré au pontificat de Pie VI, le second l'est à son successeur et englobe les années 1800-1815. Fruit de longues recherches dans les archives publiques, cet ouvrage remplace définitivement celui, vieilli, de Debidour. Ce tome est presque tout entier consacré au grand duel qui oppose Napoléon et Pie VII et son conseiller politique Consalvi. Le Concordat, l'Eglise concordataire, la rupture, l'emprisonnement du pape, la réaction de l'opinion publique catholique, la nouvelle direction de l'Eglise après 1815, tels sont les principaux faits évoqués dans ce volume. — G. M.

La diplomatie française de Mirabeau à Bonaparte, par *Pierre Rain*, 1 vol. in-8° de 258 pages (Plon). — Ce second volume, qui fait suite à celui consacré à l'Ancien Régime, expose ce que fut la diplomatie révolutionnaire. D'abord pacifique et prudente, elle ne tarda pas, sous prétexte de répandre le nouvel idéal révolutionnaire, à tendre vers l'extension et à devenir conquérante. Elle reprit très vite la thèse des « frontières naturelles » et ouvrit la porte aux conquêtes napoléoniennes. C'est cette évolution très rapide que retrace M. Pierre Rain, professeur d'histoire diplomatique à l'Institut d'études politiques, dans son ouvrage très solidement documenté. — G. M.

L'esprit de la Commedia dell'arte dans le théâtre français, par *Gustave Attinger*, 1 vol. in-8°, 489 pages (Librairie théâtrale). — Une excellente publication de l'active Société d'histoire du Théâtre. Nous avions, de M. Constant Mic, une très bonne histoire de la commedia dell'arte. M. Gustave Attinger a cherché les traces et les influences qu'elle a laissées dans notre théâtre, depuis Molière, qui fit ses classes en voyant jouer les Italiens, jusqu'à Regnard, Dancourt et Marivaux, le théâtre de la foire et la nouvelle troupe italienne, d'où est sorti l'Opéra-Comique. Des exemples concrets, précis, montrent la permanence chez nous de cette influence de la comédie improvisée, où tout est sacrifié au jeu et qui aboutit à des types stéréotypés. Une bibliographie complète et des tables complètent ce très utile travail. — G. M.

Histoire de la France pour tous les Français, par *E. Perroy, R. Doucet, A. Latreille*, 1 vol. in-8° de 512 pages (Hachette). — Les équipes de spécialistes n'étaient jusqu'ici réunies que pour les grandes collections, *Clio, Peuples et civilisations*, etc. Cette fois, le partage du travail est apparu nécessaire pour un ouvrage de vulgarisation, qui retracera notre histoire nationale en deux volumes et réunira six éminents spécialistes, chacun traitant naturellement son époque. Ainsi, obtient-on un ouvrage d'ensemble, sans doute massif, mais sans appareil critique, à la portée de tous, et qui offre le maximum de garanties. Formule nouvelle, rationnelle. Reste à savoir ce qu'en pensera le grand public à qui elle est destinée. De toute manière, l'expérience valait d'être tentée. — G. M.

Louise de Kéroualle, par *Jeanine Delpech*, 1 vol. in-16 de 258 pages (Flammarion). — Voici une biographie très solidement documentée, mais aussi très finement et agréablement écrite, de cette petite bretonne, fille d'honneur d'Henriette d'Angleterre, qui devint la maîtresse de Charles II, et fidèle à la politique de Madame, servit intelligemment les desseins de Louis XIV dans sa politique anglaise. Aventures galantes et politiques s'entremêlent curieusement. Mme Delpech a fort bien débrouillé tout cela et, autour de son héroïne, elle évoque d'une manière très vivante quinze années de la Cour d'Angleterre à la veille de la Révolution de 1688. Le lecteur curieux pourra faire des rapprochements intéressants avec la cour contemporaine de Versailles. — G. M.

Le Comte de Provence, par *Gérard Walter*, 1 vol. in-8° de 461 p. (Albin Michel). — L'auteur est un des meilleurs connaisseurs de la Révolution; il a dressé des inventaires méthodiques des livres et journaux de cette époque à la Bibliothèque Nationale. C'est dire que sa documentation est vaste et sûre. Sa biographie du futur Louis XVIII (elle s'arrête à 1814) complète heureusement les ouvrages consacrés au roi. Il nous montre dans le comte de Provence un ambitieux sans scrupules, cherchant pendant vingt ans « les clés du royaume » avec un extraordinaire acharnement. A partir de l'émigration, il était dans son rôle. Mais avant? Il paraît bien qu'il ait songé un peu trop tôt à la couronne; différentes affaires parmi lesquelles l'affaire Favras est la plus grave, semblent dévoiler ses ambitions prématurées. M. Gérard Walter n'en omet aucune et se montre à son égard d'une extrême

sévérité. Un livre de la même encre que sa *Marie-Antoinette*. — G. M.

La Bataille de l'Atlantique, par *A. Thomazi* (in-16, 245 p., avec 7 croquis ou graphiques, Plon, 1949, 240 fr.). — Bataille de soixante-huit mois, faite d'innombrables combats isolés, n'ayant de commun que leur but, la liberté des communications, elle ne pouvait être contée que par un choix d'épisodes, caractéristiques de l'extraordinaire variété des situations et des méthodes. Mais il fallait éviter que les détails brouillent les grandes lignes, d'une part l'évolution incessante des méthodes sous l'influence des progrès de la technique, d'autre part les longs et difficiles efforts des Alliés pour échapper à la terrible menace sous-marine, pour passer ensuite à l'offensive et pour triompher finalement de leur adversaire. Qui aurait pu mieux y réussir que ce maître de l'histoire navale? — G. LESTIEN.

Six ans de guerre navale, par *E. Delage* (in-8°, 332 p., avec 13 croquis, Berger-Levrault, 1950, 495 fr.). — Après tant de livres qui nous ont conté quelques-uns des épisodes ou des phases des opérations maritimes de la dernière guerre, ce qui nous manquait, c'était un tableau d'ensemble, reliant entre eux les événements des divers théâtres d'opérations, en montrant les caractères particuliers et permettant de comprendre l'évolution de la tactique et de la stratégie au cours de ces six années. Cette excellente histoire de la guerre navale, ou plutôt aéro-navale, comble, de la façon la plus heureuse, cette regrettable lacune. On ne pouvait conter plus clairement une histoire extrêmement complexe ni mieux mettre en lumière les leçons qu'on en doit tirer. — G. LESTIEN.

Livres reçus. — *Napoléon*, revue mensuelle (82, rue Bonaparte). — Pierre Lafue, *Histoire de l'Allemagne* (Flammarion). — Henri Valentino, *Madame de Condorcet* (Perrin). — Lt-Cl. Henri Carré, *Duquesne et la Marine royale* (Sfelt). — Jean Egret, *La Révolution des Notables* (A. Colin). — Jean Lassaigne, *Figures parlementaires* (Ed. du Globe). — H. Pasdermadjian, *Histoire de l'Arménie* (H. Samuelian). — P. I. R. James, *Les Jacobins noirs* (Gallimard). — Albert Brisson, *Michel de l'Hospital* (Hachette).

HISTOIRE LITTERAIRE

HUGO DANS LE DOMAINE PUBLIC. — Une œuvre littéraire qui a surmonté l'épreuve du temps fait partie du patrimoine national; des intérêts particuliers ne sauraient empiéter sur lui. Et pourtant on ne saurait empêcher un écrivain de transmettre à ses héritiers les fruits de son travail, non plus qu'exproprier l'éditeur qui a fait confiance au débutant, pris des risques, engagé des capitaux, assumé les charges de la diffusion. La loi française a pris entre ces deux points de vue une position moyenne : les droits d'auteur restent dus aux héritiers et l'exclusivité est assurée à l'éditeur durant cinquante ans après la mort de l'auteur; passé ce délai (augmenté des années de guerre), l'œuvre tombe dans le domaine public, et tout éditeur est libre de la publier, entière ou en partie, sans demander d'autorisation ni verser de droits à quiconque.

Les droits d'auteur pèsent plus qu'on ne croit sur le prix des livres. Car ils sont calculés d'ordinaire en pourcentage sur le prix fort, c'est-à-dire sur le prix demandé au public, alors que

l'éditeur n'encaisse que le prix net, c'est-à-dire le prix fort diminué de la remise faite aux intermédiaires, libraires et commissionnaires. Supposons que l'auteur d'un livre marqué 300 francs reçoive 15 % de droits (il s'agit par hypothèse d'un livre de vente sûre et d'un auteur classé); l'éditeur, par exemplaire vendu, ne perçoit lui-même que 180 à 200 francs, mais verse à l'auteur ou à ses héritiers 45 francs, soit 22,5 à 25 % de sa recette brute.

Ces chiffres expliquent qu'un ouvrage, du jour où il tombe dans le domaine public, puisse coûter sensiblement moins cher, donc atteindre un public plus étendu, qui à son tour permettra d'abaisser le prix de revient. Comme on n'a jamais entendu parler de coalitions d'éditeurs tendant à maintenir artificiellement des prix abusifs, la concurrence, jouant librement, amène vite le livre au plus bas prix réalisable.

C'est ce qui vient de se passer pour Hugo. Tombée dans le domaine au début de l'année 1950, son œuvre a intéressé aussitôt, pour les seuls mois de février et de mars, une bonne dizaine d'éditeurs. Le *Mercure* a déjà signalé (août 1950, p. 756) les *Poésies* choisies publiées par Hachette en deux forts volumes reliés de la collection du Flambeau (à 200 francs le volume), ainsi que l'édition complète des *Feuilles d'Automne*, des *Chants du Crépuscule*, des *Voies intérieures*, de *Les Rayons et les Ombres* et de la *Légende des Siècles*, en quatre tomes annotés par André Dumas, dans la collection des Classiques Garnier (à 190 francs le volume). Ce ne sont là que deux exemples entre beaucoup d'autres, qu'il n'est pas possible d'énumérer; signalons pourtant l'effort des maisons Hatier, Larousse et Hachette qui, dans leurs excellentes petites collections scolaires à 34 francs, ont donné chacune une douzaine ou davantage de fascicules de Victor Hugo.

Sur les quelque 70 volumes de Hugo annoncés en février, mars et avril dans la *Bibliographie de la France*, les deux tiers ont paru en éditions scolaires. Et ce n'est qu'en éditions scolaires qu'on y trouve le théâtre, réduit à *Hernani*, *Ruy Blas* et la préface de *Cromwell*, — ainsi qu'un seul recueil d'extraits de *Choses vues* et un seul des *Voyages*. Les romans — presque exclusivement *Les Misérables* et *Notre-Dame de Paris* — occupent 25 % des publications, dont, cette fois, un peu moins de la moitié en éditions scolaires; la poésie, 60 % des publications, dont les deux tiers en éditions scolaires.

Ainsi (et à moins que les éditeurs ne se trompent dans leurs prévisions), Hugo aurait actuellement son public principal dans

nos écoles, où il lui serait assuré peut-être par les programmes de l'enseignement plutôt que par le goût propre de la jeunesse. Faudra-t-il attendre que cette génération atteigne l'âge d'homme pour que se fasse dans l'œuvre le reclassement que l'on attend? Jusqu'ici, pas de surprises : le théâtre demeure démodé et les « reportages » méconnus; on continue à lire les mêmes romans; la poésie garde le premier rang, sans grand changement dans les perspectives. A signaler pourtant le nombre relativement important de *Choix* de poèmes apportés au grand public en un ou plusieurs volumes : c'est là qu'on pourrait déceler les premiers signes d'une évolution du goût, ou à partir de là peut-être que s'amorcera la prochaine évolution. Le mouvement qu'on prévoyait en faveur de la dernière manière de Hugo ne s'est encore guère développé, ou du moins ne se manifeste encore sensiblement que par l'adjonction de *Dieu* et de la *Fin de Satan* à la *Légende des Siècles* dans la Bibliothèque de la Pléiade.

Entre tant de monuments commémoratifs, l'un des plus importants est encore une publication scolaire. C'est le *Victor Hugo, œuvres choisies* de P. Moreau et de J. Boudout que publie Hatier dans sa grande « Collection d'auteurs français » (2 vol., très illustrés, de plus de 1000 pages chacun). Suivant la règle de la collection, qui est souvent excellente et où plusieurs titres, comme le *Voltaire* de Flandrin ou le *Lamartine* de Levaillant, ont fait époque, l'œuvre et la bibliographie s'entremêlent, des extraits fort abondants venant s'insérer à leur place chronologique : les regroupements d'ordre critique par genres ou par thèmes s'effacent ainsi devant le mouvement historique. Chacune des deux formules a ses avantages et ses inconvénients; l'une est peut-être meilleure éducatrice, l'autre fait mieux respecter, en deçà des interprétations et des préférences personnelles, la réalité des écrivains et de leurs œuvres. Nombreuses notes; en tête, une chronologie synchronique; à la fin, des remarques sur le vocabulaire, la langue, le style, la versification, détaillées et précises.

Bien entendu, jamais celui qui feuillette un ouvrage de cette sorte n'est tout à fait d'accord avec les auteurs. Ainsi l'on trouvera peut-être ici que la prose de Hugo est souvent sacrifiée à trop de pages d'une poésie verbeuse et médiocre, en particulier que l'excessive brièveté des extraits en morcelle l'ample et puissant mouvement (lequel en revanche est généralement respecté, autant que faire se pouvait, dans l'œuvre poétique). On remarque pour *Marie Tudor* et *Angelo* 6 ou 7 pages d'analyse en petits caractères pour 6 ou 7 répliques de texte... Sur un autre plan

on trouvera aussi que certaines indications — sur l'argot dans le *Dernier jour d'un condamné*, dans *Claude Gueux* et dans les *Misérables*, sur les réactions de Hugo en face de certains grands courants contemporains, orientalisme, ésotérisme, saint-simonisme — nous laissent sur notre faim; il est vrai que de tels développements s'articuleraient malaisément sur un point déterminé de la biographie, et que d'ailleurs l'histoire littéraire ne les aborde encore qu'avec une extrême timidité.

N'empêche que, parmi tant de livres écrits sur Hugo, il ne semble pas qu'on puisse rien trouver de comparable aux deux volumes de MM. Moreau et Boudout. Ni qui soit propre à rendre tant de services. Toute la partie critique est la mise au point la plus complète, et dans l'ensemble la mieux équilibrée, d'une bibliographie immense. L'œuvre est éclairée d'aussi près que possible et avec tout le respect qui convient, sans que le détail soit sacrifié à l'ensemble ni l'ensemble dissous dans le particulier. Il ne faudrait pas que de tels ouvrages, parce qu'ils ont été prévus pour l'enseignement, restassent confinés dans le domaine scolaire; ce ne sont pas seulement des instruments de travail précieux, mais des moyens de culture infiniment supérieurs à ce qu'on a coutume d'offrir au grand public. Nos enfants sont beaucoup mieux traités que nous; ils l'ignorent; et nous ne le savons pas assez.

S. de Sacy.

Maurice Scève, par *V.-L. Saulnier;* in-8 (17×26), 580 et 328 p. (Klincksieck). — Pratiquement inconnu depuis sa mort (vers 1560?), c'est peut-être à Brunetière que Scève doit sa résurrection : Brunetière ne le goûtait nullement, mais trouvait piquant de jeter son nom à la tête des symbolistes et de Mallarmé pour leur « prouver » qu'ils n'avaient rien inventé. Plusieurs de nos contemporains ont relevé le gant : Valery Larbaud en tête. Mais les études documentaires, malgré quelques travaux sérieux, restaient incomplètes, ou sommaires. La volumineuse thèse de M. V.-L. Saulnier est désormais l'ouvrage de grand fonds, austère mais minutieusement approfondi, qui à la fois apporte sur Scève tout ce qu'on peut savoir aujourd'hui et pose en termes précis tous les problèmes qui subsistent sur lui.

Puisqu'il faut être bref, et essentiellement se borner à dire l'importance d'un tel ouvrage, signalons seulement : 1° qu'il éclaire en même temps toute l'école lyonnaise (présentée pour elle-même dans son ensemble, et non comme un accident marginal du siècle de la Pléiade), 2° que l'auteur réagit assez vivement contre les interprétations courantes sur l'occultisme de Scève, et son platonisme, et même son intellectualisme, et son obscurité. On le lui a reproché : mais ne vaut-il pas mieux qu'un érudit en exercice d'érudition se tienne au plus près des solutions de prudence, et se montre timide plutôt que téméraire? Cela est plus honnête, et laisse la voie ouverte aux aventures du commentaire; tandis que l'attitude contraire laisserait trop de doutes sur la valeur des recherches d'érudition elles-mêmes.

La vie de société aux XVIIe et XVIIIe siècles, par *Georges Mongrédien;* in-16 (13×21), 320 p., 350 fr. (Coll. « Le Rayon d'Histoire », Hachette). — Du salon de

Mme de Rambouillet au salon de Mme Helvétius, voici, sous la forme la plus brillante et la plus séduisante, une mise au point très sûre de ce que nous savons sur cette vie des salons qui durant deux siècles se confondit si souvent avec la vie intellectuelle. Les lecteurs du *Mercure* connaissent et l'érudition et l'absence de pédanterie de M. Georges Mongrédien : ils auront plaisir à trouver ici un de ses livres les plus brillants.

J.-J. Rousseau en Angleterre au XVIIIe siècle, par *Henri Rodier;* in-8 (16×24), 436 p., 800 fr. (Coll. « Etudes de Littérature étrangère et comparée », Boivin et Cie). — Il s'agit non pas seulement du séjour de Rousseau en Angleterre, mais de l'influence qu'il y exerça et des réactions qu'il y suscita, étudiées chronologiquement et œuvre par œuvre. C'est donc un des chapitres les plus importants des relations intellectuelles France-Angleterre durant un demi-siècle, et tout à fait nouveau. On ne saurait analyser en quelques lignes un ouvrage de cette importance, fruit de treize ans de recherches. Citons du moins ces lignes de l'*Avant-propos*, qui mettent si bien en relief les servitudes et grandeurs de l'érudition : « Pour la clarté de l'exposition, un sujet de cette importance eût certainement gagné à être nettement plus condensé, et hiérarchisé. Mais la vérité ne s'atteint qu'au prix de patientes recherches dont on ne peut faire disparaître toutes les traces (...). Comment montrer qu'un seul détail jusque-là oublié des érudits change toute la perspective des événements, si on ne donne à ce détail une importance qui peut au premier abord sembler disproportionnée à sa valeur propre? »

Le Rationalisme de J.-J. Rousseau, par *Robert Derathé;* in-8 (14 × 23), 208 p., 300 fr. (Coll. « Bibliothèque de Philosophie contemporaine », Presses Universitaires de France). — Rousseau était-il un sentimental antirationaliste, comme le pensait P.-L. Masson, ou au contraire un rationaliste selon G. Beaulavon? Mais n'y a-t-il pas beaucoup de factice dans un problème ainsi posé, comme si « raison » et « sentiment » étaient deux notions contraires? M. R. Derathé se range à l'opinion de G. Beaulavon qui interprète ainsi la pensée de Rousseau : « Dieu ne nous a pas donné le sentiment pour nous dispenser de la raison, mais pour nous apprendre à la mettre en œuvre et à nous en bien servir. »

J.-J. Rousseau, par *B. Grœthuysen;* in-16, 340 p., 430 fr. (Coll. « Les Essais », Gallimard). — Si la pensée de Rousseau était aussi simple et simpliste qu'on voudrait le faire croire, il y a longtemps que la question serait classée, et oubliée. Mais Rousseau est un auteur difficile qui résiste. Fait pour un homme comme Grœthuysen, lettré et scrupuleux, exigeant, patient, lent comme un bon montagnard.

Ces pages denses, trouvées dans les papiers qu'il a laissés en mourant, datent de trente ans. Ce sont des notes prises en vue des derniers volumes des *Origines de l'esprit bourgeois en France;* des notes prises en lisant, reliées l'une à l'autre, selon sa manière, par un commentaire continu, mais toujours très proches de la citation. Cette prudence qui va pas à pas, on se demande où et quand elle aboutira; et tout à coup on s'aperçoit qu'une grande lumière s'est faite, en pleine conscience.

Châteaubriand : Le livre du Centenaire; in-12 (15 × 22), 336 p., 500 fr. (Flammarion). — Les essais qui composent ce recueil ont pour origine douze exposés faits par douze auteurs, en novembre 1948, à l'occasion du Centenaire, au cours des « Journées Chateaubriand » de la Sorbonne. De telles cérémonies ne laissent souvent qu'un souvenir de sonorités pompeuses. On trouvera ici, au contraire, un ensemble remarquable — à la fois solide et brillant — qui constitue, et pour longtemps sans doute, l'un des meilleurs livres que nous ayons sur Chateaubriand. En voici le sommaire : *La jeunesse bretonne*, par Georges Collas; *Le voyageur*, par Amédée Outrey; *Le romancier : des « Natchez » à « l'Abencérage »*, par Louis Martin-Chauffier; *L'auteur du « Génie » et le Christianisme*, par Pierre Moreau; *La langue et le style dans les premières œuvres* (1797-1811), par Armand Weil; *Le pamphlétaire et le journaliste*, par Pierre Clarac; *Le diplomate et le ministre*, par Charles H. Pouthas; *L'historien*, par Victor-L. Tapié; *Introduction à une psychologie de Chateaubriand*, par H. Le Savoureux; *La vieillesse de René*, par Marie-Jeanne Durry; *Les « Mémoires d'Outre-Tombe »*, par Maurice Levaillant.

Présenté sous une forme qui

rappelle celle de l'édition monumentale des *Mémoires* procurée, également pour le Centenaire, par M. Maurice Levaillant, préfacé par celui-ci, suivi en conclusion d'un discours de M. Yvon Delbos, ce livre témoigne — comme avaient fait et l'édition des *Mémoires* et l'exposition de la Nationale — que cet anniversaire fut commémoré dignement.

La Femme Auteur *et autres fragments inédits* de *Balzac;* in-16, 280 p., 360 fr. (éd. orig., 3473 ex., collection « Les Cahiers verts », n° 4) (Grasset). — Six fragments, plus exactement six débuts d'œuvres inachevées : *La Femme Auteur* (1847, 34 pages), *Un Caractère de Femme* (1847 ou 1848, 27 pages), *La Modiste* (1830, 19 pages), *La Frélore* (entre 1836 et 1839), 30 pages), *Valentine et Valentin* (1841 ou 1842, 14 pages), *Une Heure de ma Vie* (avant 1822, 29 pages). Les quatre premiers textes sont précédés d'une notice établie par Lovenjoul entre 1879 et 1899; les deux dernières notices ainsi qu'une introduction de 70 pages sont de M. Maurice Bardèche.

Tous, ou presque tous, sont d'un extrême intérêt — bien qu'ils ne nous allèchent que pour mieux nous décevoir en s'interrompant. Faute de place, signalons les deux ébauches de 1847; elles sont de la même veine et du même style que *Mademoiselle du Vissard*, dont le *Mercure* a déjà rendu compte (1. VIII. 50, p. 754). Soulignons sommairement trois traits : 1° chaque fois le roman débute en pleine action; Balzac s'exerçait-il à une nouvelle manière, — ou simplement réservait-il ses préparations pour une phase ultérieure de mise au point? 2° Chaque fois semble s'annoncer une vaste fresque à personnages innombrables. 3° Contrairement à ce qui se passait douze ou quinze ans plus tôt lorsqu'il s'évertuait à adapter à ses nouveaux projets les personnages de ses premiers romans; Balzac maintenant semble poursuivi et hanté (du moins dans la *Femme Auteur* et *Mademoiselle du Vissard*) par ses héros antérieurs, qui réclament de continuer à vivre.

L'introduction de M. Maurice Bardèche, qui rapporte quelques révélations assez étonnantes sur les inédits de Balzac, est extrêmement neuve et forte sur la signification de ces tentatives, de ces abandons, de ces échecs.

Balzac, *numéro spécial de la « Revue d'Histoire littéraire de la France »* (avril-juin 1950). — L'une des plus riches publications du centenaire. Trois parties : inédits, études, documents.

Présentés avec tout le scrupule des éditions critiques, les inédits illustrent des âges très divers du romancier : les extraits de *Falthurne*, manuscrit déjà étudié par MM. Prioult et Bardèche, semblent dater de 1820; le fragment de *La Fille de la Reine* (1828?) enrichit sensiblement nos connaissances sur cette « histoire de France pittoresque » à laquelle Balzac songea si longtemps; *La Femme Auteur* — texte repris dans le volume de Grasset dont on trouvera d'autre part l'analyse, mais complété ici par une présentation très fouillée — appartient à cette série de 1847 qui soulève tant d'hypothèses si excitantes; deux lettres enfin, de 1831 et 1848. Ces divers textes sont commentés par MM. P.-G. Castex, R. Massant, M. Regard et Ch. Dédéyan.

Etudes : *L'inscription de « La Peau de Chagin » et l'orientaliste Joseph de Hammer* par Marcel Bouteron, *Balzac et le mystère de la création littéraire* par Bernard Guyon, *Naissance d'un héros : Rastignac,* par Jean Pommier, *Balzac et la « Vestignomonie »,* par Jeanne Reboul. Si le premier et le dernier articles apportent des éclaircissements précieux aux balzaciens, les deux autres, appuyés sur une égale érudition, sont plutôt des essais — et de premier plan.

Notes et documents : *Esquisse d'une étude sur Balzac et la Bretagne,* par Raymond Lebègue; *« Faire concurrence à l'état civil... »,* par F.-A. Bridgers; *La pathologie de Louis Lambert : Balzac aliéniste,* par Henri Evans.

Balzac, *numéro spécial d' « Europe »* (juillet-août 1950). — Diamétralement opposée à celle de la *Revue d'histoire littéraire de la France,* la conception de ce numéro spécial n'est pourtant pas moins objective : il s'agit de Balzac aujourd'hui dans le monde, et non plus du Balzac des historiens et des érudits. « Balzac connaît aux Etats-Unis, dit l'Américain William Hobart Royce, une popularité que n'atteint aucun auteur d'aucune nation ni d'aucune époque, à la seule exception possible de Shakespeare »; et I. Anissimov, pour la Russie soviétique : « Nulle part son œuvre n'est étudiée d'une façon aussi complète et détaillée

que chez nous. Les œuvres de Balzac sont lues dans les coins les plus éloignés des pays des Soviets, elles sont rééditées à nouveau et la question de savoir si « Balzac sera bientôt fini » est une question insensée pour les hommes soviétiques ».

Pour composer ce numéro spécial, Pierre Abraham a adressé à un grand nombre d'écrivains de tous pays un questionnaire précis sur l'actualité de Balzac. Les quarante-six réponses qu'il publie, venues de quinze pays, s'écartent souvent du questionnaire, mais laissent voir, et d'une manière en quelque sorte hallucinante, qu'il n'existe aujourd'hui dans le monde entier qu'un grand romancier vraiment vivant, qui est Balzac.

Un bon nombre de ces études illustrent ou commentent indirectement le mot d'Engels qui a consacré Balzac comme un des précurseurs du marxisme : « J'ai plus appris (dans la *Comédie humaine* que dans tous les livres des historiens, économistes et statisticiens professionnels de l'époque pris ensemble. »

L'esthétique du roman balzacien, par *H.-U. Forest;* in-8 (14 × 23), 256 p., 400 fr. (Presses Universitaires de France). — Ce titre peut-être trop prometteur — car tant de travaux récents, qui ont renouvelé l'ensemble et le détail des problèmes balzaciens, — désigne plutôt une étude d'ensemble et d'ordre général sur la *Comédie humaine*. L'auteur connait et utilise l'essentiel de la bibliographie actuelle, mais se réfère avec une curieuse insistance au vieux *Balzac* de Le Breton, qui est le type de l'ouvrage périmé. Du moins ce livre, dont l'auteur enseigne dans une université américaine, témoigne-t-il à nouveau de l'extrême intérêt que les Etats-Unis prennent aujourd'hui à Balzac.

George Sand, par *Jeanne Galzy;* in-16 (14×20), 336 p., 500 fr. (Julliard). — Biographie vivante et sensible d'une femme par une femme, Non pas tout à fait une vie romancée; mais plutôt une « restitution » inspirée par une intuition d'ordre romanesque autant que par les documents, ceux-ci se trouvant vivifiés par ce que George Sand a livré d'elle-même, directement ou non, dans ses romans.

Livres reçus. — *Tolstoï, sa vie, son œuvre, sa philosophie,* par André Cresson (Coll. « Philosophes », Presses universitaires de France). — *Le voyage de Mme de Piré,* par Albéric Cahuet (suivi de « Le Mariage de Lucile de Chateaubriand » et de « Aux sources de Lamartine ») (Fasquelle). — *Histoire de la littérature européenne,* par Nicolas Ségur, t. II : Moyen âge et Renaissance (Attinger). — *Guide de l'étudiant en littérature française,* par E. Bouvier et P. Jourda (Presses universitaires de France).

INSTITUT ET SOCIETES SAVANTES

MANON LESCAUT ET LA SALPETRIERE. — Le souvenir de Manon Lescaut est aussi vivant dans le vieil hôpital parisien que si l'héroïne du roman de l'abbé Prévost d'Exiles était un personnage historique. Nous nous souvenons, quand nous avons visité le vaste établissement sous la conduite du Dr Fosseyeux, il y a une quinzaine d'années, d'avoir vu une cour de l'ancienne « force », la cour du « commun », qui portait le nom de Manon Lescaut. Avant 1906, on montrait même la margelle d'un puits disparu, où elle serait venue pleurer sa liberté perdue et ses amours contrariées. Comme — d'après le roman — elle n'est demeurée que deux jours à la Salpêtrière, avant son départ pour le Missisipi, il fallait vraiment qu'elle eût fait sensation sur ses

compagnes et ses gardiennes; même si le roman calquait la réalité.

Il la calque en effet. Un excellent érudit parisien, M. Legier-Desgranges, familiarisé avec les archives hospitalières et pénitentiaires, s'est appliqué à une patiente étude de ses sources, qui n'avait jamais été poussée aussi loin, et il a apporté le résultat de ses recherches à la *Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France.*

Il a d'abord rappelé que la malignité publique avait voulu voir un roman à clef dans cet ouvrage où l'auteur, romançant sa propre aventure, a désigné plusieurs personnages par de simples initiales, et que la saisie du livre, peu de temps après sa publication, était venue moins de l'immoralité de l'histoire que du fait, pour l'écrivain, d'avoir fait jouer un rôle peu digne à des gens en place. On s'accorde à reconnaître dans M. de B..., M. de la Live de Bellegarde; M. de G... M... passait pour M. de Guéménée-Montbazon, très grand seigneur; mais comme ce M. de G... M... est de naissance médiocre et fort riche, on y verrait plutôt M. Gilly de Montaud, fermier général en 1720. C'est lui que Manon tente d'escroquer avec l'aide de des Grieux, et c'est lui qui fait envoyer l'une à l'Hôpital général et l'autre à Saint-Lazare.

L'Hôpital général groupait plusieurs maisons, dont les trois principales étaient la Salpêtrière, Bicêtre et la Pitié, les deux premières pourvues d'une maison de force. Placé sous la direction d'une assemblée présidée par l'archevêque de Paris, il était desservi par une communauté de femmes, les Officières ou Sœurs de l'Hôpital, qui dépendaient d'une supérieure nommée par le bureau. Quoique vivant en communauté, ces femmes étaient aussi laïques que nos infirmières actuelles : elles ne prononçaient aucuns vœux et échappaient à toute surveillance ecclésiastique. La Salpêtrière comptait jusqu'à dix mille et quinze mille rationnaires : vieilles femmes indigentes, folles, ménages pauvres, enfants élevés par charité et prisonnières de la maison de force. Vers 1720, elle était gouvernée, ainsi que les deux autres maisons par la supérieure générale Marguerite Pancatelin, janséniste intransigeante et despotique, redoutée même des administrateurs. La Salpêtrière passait d'ailleurs pour une citadelle de la secte, et la réputation de l'hôpital était terrible.

M. Gilly de Montaud y avait fait enfermer Manon par lettre de cachet. M. Legier-Desgrange estime qu'on a beaucoup médit des lettres de cachet. Elles constituaient, d'après lui, un moyen de répression fort utile, prompt, discret, point déshonorant. Il en a vu beaucoup dans les archives de la Bastille, et il a été impres-

sionné par le sérieux avec lequel elles ont été délivrées en général : placet du requérant appuyé du témoignage des voisins, enquête de police, rapport, comparution des personnes objets de la plainte devant le Lieutenant de police, délivrance de la lettre par le Ministre de la Maison du roi.

Si le régime de la « force » était rude : vêtements de tiretaine, sabots, linge grossier, nourriture des pauvres réduite au pain, au potage maigre et à l'eau, il n'était pas égal pour tous et pouvait être amélioré. L'usage voulait que celui qui avait sollicité une lettre de cachet payât pension pour sa victime. Manon ne fut donc pas bien à plaindre, lors de son premier séjour. On sait qu'elle s'évada de la prison sous un déguisement masculin. Mais l'abbé Prévost n'a pas dit comment. Ce fut par l'égout des « aisances » dont l'entrée se trouvait dans une des cours de la « force » et l'issue dans les champs, du côté de la Seine. Ces égouts étant presque toujours en réparation, les évasions n'étaient point rares. Manon ne fut pas reprise, comme cela arrivait souvent, mais le complot monté aussitôt après contre le fils de M. Gilly de Montaud, et sa séquestration, ayant le caractère d'une affaire criminelle, ce ne fut plus par une lettre de cachet qu'elle revit — pour peu de temps — la Salpêtrière. Elle y revint, non point en carrosse, comme la première fois, mais debout dans la charrette à ridelles, le « coche à Pataclin » (du nom écorché de la Supérieure). A l'arrivée, les prisonnières étaient rasées, pourvues de linge grossier, d'une robe de bure grise et chaussées de sabots. On les répartissait dans des dortoirs sombres, à raison de six pour un lit qui ne pouvait en contenir que quatre, si bien que deux couchaient sur le carreau en attendant un décès ou un départ. Les punitions étaient le fouet, le carcan et le cachot. Une fois, une prisonnière ayant protesté contre une punition injuste, on la rasa de nouveau, on lui jeta sur le corps six seaux d'eau glacée, et on l'attacha sur un lit, entre deux folles furieuses. Heureusement, Manon ne tâta pas longtemps de ce régime. Elle fut jointe d'office à un convoi qui partit le surlendemain pour le Mississipi, et qui prit non la route habituelle de Rochefort, mais celle du Havre. Il y avait longtemps que l'on expédiait à Saint-Domingue, aux Petites Antilles, à la Guyane, pour épouser des colons, des filles tirées des hôpitaux du royaume; mais c'était surtout des orphelines, et l'on évitait d'y envoyer des filles de trop mauvaise vie. Tout changea avec l'entreprise de mise en valeur de la Louisiane : le recrutement baissa de plusieurs crans, et les hôpitaux y virent une occasion de se débarrasser des femmes dangereuses ou sim-

plement incorrigibles, sans considérations d'âge, de physique ou de santé.

Un convoi partit en 1719, un autre en 1720, année ou Prévost d'Exiles éprouva le désespoir amoureux, qui le conduisit, non au tombeau, comme il l'écrit, mais chez les Bénédictins de Jumièges. Ce convoi de cent quarante captives de quinze à vingt-cinq ans, comprenait quatre criminelles, quelques « larronnesses », quelques mendiantes, et surtout des filles enfermées pour inconduite, et une volontaire de dix-huit ans d'humeur voyageuse.

La description du voyage, dans le roman, est tout à fait conforme à la vérité. Ce convoi, mieux composé que celui de 1719, n'eut pas le même succès, sans doute à cause du souvenir de quelques déconvenues, et l'on renonça à ce moyen de peupler la Louisiane.

Prévost qui ne l'avait pas accompagné, comme on sait, se montre parfaitement au courant de l'aspect du pays. De quoi tenait-il tout cela, s'est demandé M. Legier-Desgrange? Probablement de M. de Grieu, ou de Grieux, commandant du *Comte de Toulouse*, vaisseau de la Compagnie des Indes, qui naviguait entre Rochefort et le golfe du Mexique, et dont il emprunta le nom pour conter ses aventures, ce dont cet honnête marin ne dut pas être autrement flatté. Ce qui, avec d'autres motifs du même genre, a pu justifier la saisie du roman.

Robert Laulan.

Société asiatique. — Cette société, fondée en 1822, qui a compté parmi ses membres Talleyrand, Chateaubriand, Silvestre de Sacy et Renan, réunie au Collège de France, sous la présidence de M. Jacques Bacot, de l'Institut, a passé en revue les travaux archéologiques français récents, en Orient et en Extrême-Orient. M. J. Meunié a exposé les fouilles faites à Marrakech et la découverte des premiers sites de la cité aux XI[e] et XII[e] siècles; M. Claude Schæffer les nouvelles découvertes dans l'île de Chypre; M. Virolleaud a présenté l'abécédaire le plus vieux au monde, trouvé à Ras-Shamra; MM. J. Filliozat et Ph. Stern, les travaux archéologiques exécutés en Extrême-Orient, au Cambodge et dans l'Inde; enfin, M. Ghirshman, sa dernière campagne à Suse, le dégagement de la quatrième ville, détruite par trois cents éléphants qui la piétinèrent sur l'ordre du roi sassanide Châpour II, à la suite d'une révolte de la communauté chrétienne. Des projections, et même un film en couleurs ont animé cette séance, de la plus heureuse façon, et rendu sensibles les difficultés et l'intérêt des travaux de fouilles.

A ce propos on se souvient qu'au début de l'année, en prenant possession du fauteuil présidentiel à l'Académie des Inscriptions, M. Ch. Samaran avait exprimé le souhait que les communications faites dans cette compagnie, quand elles concernent des monuments ou des objets d'art, soient accompagnées de projections. Son vœu a été entendu. La grande salle des séances du deuxième étage de l'Institut a été « équipée », comme l'on dit à cet effet. Il ne reste plus qu'à l'inaugurer.

L'Encyclopédie censurée. - M. Marcel Bouteron a présenté à l'Académie des Sciences morales et politiques un exemplaire en anglais de l'ouvrage de Douglas H. Gordon et Norman C. Torrey, sur les censures subies par l'*Encyclopédie*. Il existait en Russie un

exemplaire de l'*Encyclopédie* avec un volume supplémentaire formé par le recueil factice d'épreuves censurées de la main même des censeurs. Cet ouvrage, qui portait l'ex-libris de l'E.-M. général russe, fut acheté en 1933, et revendu aux auteurs qui étudièrent minutieusement les épreuves et en donnèrent en 1947 l'édition critique. On y retrouve, sous les ratures, la pensée originale de Diderot sur des articles capitaux comme : *Luxure, Peines purifiantes, Puissance papale, Pyrrhoniens ou sceptiques, Sarrasins, Sectes du christianisme, Philosophie socratique, Théologie, Tolérance*, cette tolérance dont Renan devait écrire, un siècle plus tard, qu'elle était fille du scepticisme critique, parce qu'on n'y arrive que lorsqu'on tient assez peu à ses idées pour croire que celui qui voit autrement peut avoir raison.

L'âge des peintures de l'Afrique du Sud. — Depuis 1929, l'abbé Breuil a consacré la plus grande part de son activité, qui est toujours très grande, à la recherche et à l'étude des peintures rupestres de l'Afrique du Sud, le plus souvent superposées, difficiles à déchiffrer, complexes et bien énigmatiques. Nous en avons parlé dans notre chronique de janvier, en concluant que ce savant étant à l'Académie des Inscriptions le seul représentant qualifié de sa spécialité, jouissait du privilège de n'être à peu près jamais discuté. L'ardeur de ses convictions constituerait d'ailleurs un obstacle à toute discussion utile, et l'on ne peut que regretter cet état de choses dans un milieu scientifique où le doute devrait s'imposer à tous, comme une règle prudente. C'est donc de l'extérieur seulement que peut s'exercer la critique, à l'encontre des affirmations de l'abbé Breuil. Elle vient de le faire avec une impressionnante rigueur dans les numéros 1 et 2 du tome 53 de la revue l'*Anthropologie*, dirigée par le professeur Vallois, directeur de l'Institut d'Anthropologie. L'auteur de l'article, M. J. F. Schofield, qui réside en Afrique du Sud, conteste sereinement, mais formellement, que les peintures rupestres d'abris sous roches puissent avoir 10.000 ans, 3.000, ou même beaucoup moins, en raison de leur exposition aux intempéries, sous un climat où les écarts de températures sont de 55 degrés en douze heures; et aussi en raison de ce que le support de la peinture est ordinairement du granit ou du grès, dont la désagrégation est continue et rapide.

Ces arguments pourraient peut-être suffire, mais le contradicteur de l'abbé Breuil, qui rend d'ailleurs hommage à sa riche expérience et à son admirable talent de peintre, en aligne d'autres sur divers mythes antiques, concernant des relations sumériennes, égyptiennes ou crétoises avec l'Afrique du Sud. Et pour ce qui est de la fameuse *dame blanche*, dame des pensées de l'abbé Breuil, s'il accepte à la rigueur son type égyptien ou crétois, il conteste l'orthodoxie artistique d'un œil qui regarde de côté, et non de face, comme c'était l'usage aux hautes époques égyptiennes, pour un personnage peint de profil.

Mérites comparés. — A la suite de la publication dans le numéro de juin de la petite note sur *Le plus vieil abécédaire du monde*, identifié à Paris par M. Charles Virolleaud, nous avons reçu de l'archéologue qui l'a recueilli à Ras-Shamra, avec divers fragments de tablettes et tessons, une réclamation parce que nous n'avions pas de nouveau cité son nom dans cette note complémentaire. Ceci prouve, d'abord, qu'on attache une flatteuse importance à ce qui se dit dans le *Mercure*, et aussi que la susceptibilité de certains archéologues prend des formes inquiétantes. Nous pensons qu'il n'existe pas de commune mesure entre le fait de recueillir sur un site connu des documents épigraphiques mystérieux, et celui d'en percer le mystère en les déchiffrant, et nous espérons que cette fois notre correspondant ne nous en voudra pas de taire son nom. — R. L.

NATURE

VACANCES. — Lire, joie des vacances. Encore faut-il en avoir! Je ne sais plus à qui nous devons cette boutade que le métier d'écrire est une carrière où l'on débute toute sa vie. Il est vrai,

et quant au chômage, c'est aussi un bienfait que ne connaît guère la machine à penser. N'importe, il faut en ce point forcer la Nature marâtre, opérer à certains moments le renversement de son climat intérieur, d'actif devenir passif, s'ouvrir pour recevoir et non pour donner. Et n'est-ce pas grande liesse quand on y parvient? J'en appelle à tous ceux dont la plume est l'outil.

C'est à cette cure que je me suis astreint durant les deux mois qui viennent de s'écouler, sans renier ma thébaïde de rochers, d'arbres et de friches, entre deux promenades vers le Lot ou quelque grotte, ou quelque bourg (burg serait plus exact) haut perché sur des falaises où s'est incrusté le rose du couchant : Cahors lépreux mais à la molle écharpe d'eau; Saint-Cirq la Popie, nid du moyen âge en faction près du ciel; Cabrerets serré entre le Célé frissonnant comme ses truites et cette gigantesque muraille naturelle qui borde par ici les moindres ruisseaux : mariage perpétuel de la pierre immobile et de la chose fuyante.

A Cabrerets, j'ai revu ces grottes de Pech-Merle, que le chanoine Lemozi, courageux et savant curé-doyen de cette paroisse, a révélées à notre admiration. Chaque année les salles s'ajoutent aux salles, et naguère encore y furent découvertes de nouvelles peintures rupestres. Ceci relève du domaine de l'Homme, mais que dire de la prodigieuse forêt de dentelle pétrifiée qui pend des voûtes ou monte du sol, et de ces « perles de cavernes » dont le mécanisme de formation plonge dans l'abîme des méditations quiconque songe aux expressions infinies de la géométrie naturelle. Pesons ceci : une goutte d'eau chargée de calcaire tombe à terre, peut-être chaque jour, peut-être chaque année, peut-être une par siècle, on ne sait trop. Elle forme une stalagmite. Mais cette stalagmite est *mobile* dans un petit creux qui lui sert d'axe de rotation, et la goutte d'eau la fait tourner, de sorte qu'au lieu de croître en hauteur, elle s'augmente en forme de sphère, par couches cristallines successives. Et voilà les jeux de billes à quoi se divertissent la Nature et les ténèbres, durant leurs millénaires de tête à tête! On se distrait comme on peut! entre géants!

Revenons à cet autre délassement, mais de nains : la lecture. Ecrire, c'est compter des sous : tant d'idées font une pensée, tant de pensées font des mots, un total ou un zéro, c'est selon. Avec cette somme ou ce néant, je paie, mais qu'ai-je en retour? Une poussière qui peut-être gardera le nom de l'oubli, comme à Pompéi la cendre. Lire, au contraire, c'est encaisser sans avoir à compter. Qu'importe le chiffre : de l'argent qu'on touche c'est toujours clair. Les sous que j'empoche ici, il n'importe à personne

que je les fasse fructifier; souvent ils le font seuls, en sourdine, et quelque centime de ce que j'aurai lu, soudain donnera en moi un tintement inattendu, me parlera de telle phrase, de telle page dont le métal clair aura survécu au silence du reste.

Ame chantante du liseur, riche d'échos mystérieux, c'est elle que j'ai tenté de me refaire, en donnant congé à la hâte dévorante de l'au-jour-le-jour. Sur ma table j'ai pris le paquet de livres qui languissait; je l'ai abordé d'un esprit je ne prétends pas vierge. hélas! mais dépouillé, « vêtu de probité candide et de lin blanc ». A l'ombre savamment composée de quelques branches assoiffées, près d'un bassin où réfléchissent des cyprins pareils aux feuilles mortes, je me suis promené de Madagascar à l'Indochine, du royaume des cimes aux tranquilles villages de Bourgogne ou de Franche-Comté. Sans parler de Stendhal avec Martineau et Michel, de Reverdy, de Pichette, d'Armel Guerne, et autres magiciens du verbe. Mais je n'attendrai pas que ce trésor se rappelle à moi par le cliquetis, au fond de mon escarcelle, d'un humble maravédis; je lui veux — gratitude et mettons aussi une certaine discipline de métier — résonance immédiate. Et à tout seigneur tout honneur : je commence par l'Animal.

Je savais déjà Louis Chochod pour l'auteur de *Hué-la-Mystérieuse* (1). Membre de l'enseignement, spécialiste des langues orientales, il a longtemps habité l'Indochine. Il y a travaillé, il y a chassé. Il est de plus très bon dessinateur. Qui donc mieux que lui avait qualité pour nous apporter un tableau du règne animal en ces contrées? Pourtant ne nous méprenons pas : *La Faune indochinoise* (2) n'est pas une évocation d'ensemble, c'est un ouvrage plutôt dédié à la Chasse, et seules y sont décrites, mais si bien, les bêtes susceptibles d'être gibier, d'être guettées, exécutées, mangées à l'occasion, par le méchant Homme. Je ne me suppose guère suspect d'indulgence envers ce genre de sport, je reconnais pourtant avoir pris bien du goût au seigneur Tigre, à madame la Panthère, au Rhinocéros bicorne, à l'Eléphant dont le type asiatique mériterait honneur et respect, puisque à l'encontre de son congénère d'Afrique on l'emploie toujours aux travaux réservés ailleurs à la machine. Si j'étais disciple de saint Hubert, j'apprécierais spécialement dans ce livre la compétence et les conseils de son auteur en matière d'armement et de balistique. D'autres que moi s'en délecteront

(1) Mercure de France.
(2) *La Faune indochinoise*, par Louis Chochod, avec des dessins de l'auteur (Payot, éditeur, Paris).

à coup sûr, cependant que j'attendrai sans hâte les prochaines pages où Chochod nous parlera des bêtes qui ne se tuent point ni ne se mangent, et à qui nous laissons généralement le droit de vivre dans la libre Nature.

Au contraire, la *Faune malgache* de Raymond Decary (3) est un tableau complet qui passe en revue méthodique tous les ordres de la famille animale de la Grande Ile. Nul n'ignore que Madagascar, dont on ne sait du reste si c'est un continent ou une île, mais qui mesure en tout cas à peu près les dimensions de la France, ne recèle ni singes, ni grands fauves, ni serpents venimeux. Voilà qui est déjà d'une grande politesse! Monde fermé, un peu comme l'Australie, et où l'on trouverait presque encore, au dire des habitants, des fossiles vivants, reliques d'époques révolues, comme le fameux *Aepyornis*, le plus grand oiseau *in the world.* Quoi qu'en disent les légendes indigènes, il est éteint, mais depuis des jours relativement récents. Il fut certainement contemporain de l'Homme. Trois mètres de haut, des œufs qui contenaient 8 litres et correspondaient à 6 œufs d'autruche ou 150 œufs de poule, ah! qu'est, auprès de ce monument, la pauvre petite Autruche de nos jardins zoologiques, qui faisait ouvrir de si grands yeux à notre jeune âge? Ces œufs gros comme des amphores, on les trouve encore, soit entiers, soit brisés en milliers de fragments, sur certains points, mêlés aux squelettes de ceux qui les pondirent.

C'est un bien curieux chapitre de l'histoire du monde, et Raymond Decary nous le conte avec beaucoup d'autres qui m'ont appris ou réappris mille choses : que le seul carnivore malgache un peu gênant pour l'Homme est un grand chat, redoutable surtout aux volailles; que Madagascar est la patrie des caméléons; qu'on n'y connaît pas notre classique Ver à soie, mais que, depuis longtemps, on y sait filer et tisser la soie des araignées, notamment d'une certaine Epeire dont la femelle produit une quantité de soie supérieure à celle de notre chenille Bombyx. Mais prenons garde aux petites sangsues terrestres, hôtes féroces des forêts; et saluons les criquets comestibles, à goût de noisette, et les termites dits « champignonnistes » pour ce que leurs nids sont tapissés à l'intérieur de masses de mycelium de certaines variétés de cryptogames. Il s'agit en réalité, comme l'a démontré Roger Heim, de parasites que les industrieux insectes, loin de les cultiver, s'efforcent d'éliminer de leurs casemates, soit en les mangeant, soit en les expulsant.

(3) *La Faune malgache*, par Raymond Decary (Payot, éditeur, Paris).

Voyage immobile, où fermer les yeux suffit pour qu'on sente le tapis volant du sorcier nous poser ailleurs, plus sûrement que tous les avions.

Où suis-je à présent? Au royaume des Hautes-Terres, avec André Chamson et son frère cadet, Max Aldebert. Récits de montagne. J'ai dit moi-même ici, en termes non déguisés, la grandeur et la petitesse que je trouve à la Montagne, la passion qu'elle suscite, poésie et sport confondus. Je n'en retranche rien. J'ai lu en conscience le *Royaume des Hautes-Terres* (4). Chamson en a écrit la préface, qui situe le livre sur son plan élevé, ceci sans intention de jeu de mots. Pour ce Cévenol issu de camisards, la montagne c'est la terre qui se soulève en résistance à la pesanteur. Il chante le bienfait d'y vivre, en un univers à part où l'on s'éprouve, au figuré comme au réel, au-dessus de la médiocrité. Soit. La grandeur de la montagne réside là, quand on fait de sa vie à elle sa propre vie à soi. Tout redevient mesquin dès qu'on ne voit en elle qu'un gymnase, un laboratoire à musculature, à endurance physique, à compétitions. Chamson, conteur et penseur lucide, me convertirait, si le petit frère, qui alterne avec lui pour le texte, ne me ramenait à mes réticences. La Montagne est comme la guerre : elle exalte de belles facultés et d'autres moins sympathiques. Max Aldebert a le bonheur d'être jeune; je lui chercherai une querelle non d'intention mais d'exécution : faire vivant, faire vrai, ce n'est pas forcément faire grossier. Si l'alpinisme exigeait qu'on s'exprimât en roulier, et de quel étage! la Montagne manquerait à la mission purificatrice que ses fervents lui prêtent. Mais il n'en est pas ainsi.

Tact, simplicité, mesure, vertus paysannes, je vous retrouve dans le *Jean du Bois* (5) de Joseph Cressot. Un village de France, ses familles, leurs demeures, mais non plus devant le chaos, dans l'enceinte étroite et comme caressante de quelques collines, d'une église, d'un cimetière. Rien de l'isolement de l'espace, où l'être se raidit sur son axe : des vies serrées comme les doigts d'un poing fermé, solidaires non plus du décor naturel, mais d'un décor intérieur, fait de son passé, de coutumes, de croyances. Le montagnard a la grandeur de son milieu, le villageois d'en bas a la grandeur de son humilité. Cressot, dont j'avais déjà lu *Le Pain au Lièvre*, est, de ces choses fières et mornes, le tranquille chroniqueur, volontairement dépouillé de tout intellectualisme, de toute recherche d'art. A moins que l'absence d'art soit encore

(4) *Le Royaume des Hautes-Terres*, par André Chamson et Max Aldebert. Huit photographies hors texte (Durel, éditeur, Paris).
(5) *Le Jean du Bois*, par Joseph Cressot (Librairie Stock, Paris).

de l'art, ainsi que l'établissent les premiers Ramuz, que nous ne saurions oublier!

Et j'achève ici ma tournée d'encaisseur égoïste, car voici la rentrée; la rentrée entre les murs noirs du labeur, sous le signe des horloges et des calendriers. Pourtant, aux heures chaudes où craquent les écorces, où les bois rutilent de sang et d'or, j'irai encore feuilleter de temps en temps ce qu'on nommait jadis pompeusement « le grand livre de la Nature ». La bibliothèque reste ouverte. Qu'il y fasse chaud ou froid, qu'il y vente ou qu'il y pleuve, l'éternel écolier y trouve toujours de quoi oublier sa banquette et son pupitre, de quoi s'y perdre en quelques sentiers de rêve, de quoi respirer quand il lui plaît le parfum inoubliable de ce mot qui nous poursuit depuis notre enfance : les vacances. Et la lecture elle-même n'est jamais aussi généreuse!

Marcel Roland.

La Biologie et l'Avenir humain, par *Jean Rostand* (Editions Albin Michel, Paris). — Petit ouvrage riche comme d'habitude en données savantes et en ingénieux aperçus. Jean Rostand a paru dans un film récent, aux côtés de M. Sartre et de divers chefs de file dits d'avant-garde, comme un des augures de la génétique moderne. Tant il est vrai que le théâtre, quand on le porte en ses chromosomes, n'abdique jamais ses droits! La présente « uchronie scientifique », cette rêverie dans le temps, envisage une manière de « surhomme » biologique, obtenu par un racisme d'éprouvette. Si c'est pour le simplifier, le ramener à ses origines, soit. Si c'est pour hypertrophier ses facultés mentales actuelles, dont il fait l'usage anarchique que l'on sait, non. L'Homme est un monde en formation, une nébuleuse spirale qui ne connaît pas encore le repos planétaire à quoi sont parvenues les bêtes, en particulier le formidable et redoutable Insecte. *Victoires sur la Bête*, a écrit Achille Ouy, qui lui aussi préconise un surhomme sur le plan moral. *Retour à la Bête*, plutôt. J'attends le « sous-homme ». — M. R.

Psychologie des animaux, par *Jean-C. Filloux* (Presses Universitaires de France, Paris). Les travaux sur le psychisme animal sont légion. Mais il reste et restera toujours tant à dire! La mise au point de M. Filloux prête le langage philosophique, congrûment hermétique ainsi qu'il sied à cette *famosissima questio*. Il étudie le comportement de toutes les classes animales, depuis les protozoaires jusqu'aux vertébrés supérieurs : comportement d'abord inné, puis acquis, puis intelligent. Il distingue avec soin le comportement *objectif* de l'Animal du comportement *subjectif* de l'Homme. Reste à savoir si ce subjectif n'a pas existé autrefois chez la Bête, et n'est pas devenu automatisme; si, en un mot, ce n'est pas elle l'aboutissement, et non l'ébauche. — M. R.

La Curiosité et la Familiarité chez les papillons; l'Instinct et la psychologie des guêpes prédatrices, par *Maurice Thomas* (Les Naturalistes belges, et Annales de la Société entomologique de Belgique, 1950). — On ne prête qu'aux riches. Curieuses observations sur divers lépidoptères s'approchant du promeneur, se posant sur lui ou sur son filet de capture, ce qui rappelle le petit oiseau sur le fusil. D'autres se laissant « apprivoiser » en cage. Rien n'est impossible, tout est mystère. J'ai constaté souvent que la Vanesse Atalante, le bel « Amiral », apprécie le voisinage des humains.

Autres observations sur les Sphex paralyseurs de proies. La conclusion de Maurice Thomas,

grand spécialiste de ces questions, est que « l'Instinct n'est pas un mécanisme monté dans ses moindres détails, mais la connaissance abstraite d'un plan spécifique général d'activité », dont la mise en œuvre varie selon les individus. On ne saurait mieux dire. — M. R.

PHILOSOPHIE

CONNAISSANCE DE L'HOMME. — LA MEMOIRE. — Un petit caillou plat se trouvait à côté de l'orifice du nid d'un Bombex. Nous profitons d'une absence de l'insecte pour déplacer ce caillou. Au retour, le Bombex se pose près du « repère », et cherche en vain l'entrée de son gîte...

François Huber avait mis un peu de miel dans un récipient, sur le bord d'une fenêtre, en automne. Les abeilles y vinrent en foule. Au printemps suivant, quand on ouvrit les volets, — la maison étant inhabitée en hiver, — les abeilles arrivèrent aussitôt. Un intervalle de plusieurs mois n'avait pas effacé le « souvenir » d'une offrande pourtant éphémère.

Des milliers et des milliers d'exemples pourraient montrer, à tous les degrés de l'échelle animale, qu'il existe une persistance des impressions passées, persistance dont témoigne le comportement.

Pourtant, dans la Psychologie classique, il est d'usage de refuser la mémoire aux animaux, et de ne leur accorder que l'habitude. Quand Ulysse regagne Ithaque après une si longue absence, et que son chien, perclus de vieillesse, essaie de se traîner vers le maître enfin retrouvé, n'appelez pas cela de la mémoire, mais de l'habitude. C'est singulier, mais c'est ainsi... L'homme possède seul une mémoire, si l'on définit cette fonction par le caractère essentiel de la « reconnaissance » (Reconnaissance du souvenir *comme souvenir*).

Soit! Mais cette reconnaissance est-elle possible, à rigoureusement parler, sans *localisation* au moins approximative dans le temps et dans l'espace? Telle image, un paysage par exemple, se présente dans mon champ de conscience (La chose m'arrivait fréquemment, naguère, au milieu même d'une besogne, au point d'en devenir obsédante). *Où* ai-je vu ces maisons, cette rue, cette place de village, cette clairière, etc.? Et *quand?* Si je ne puis répondre à l'une de ces questions, ou aux deux, comment serai-je assuré qu'il s'agit bien d'un souvenir, et non pas d'une construction imaginative?

Maurice Halbwachs — dont vient de paraître un ouvrage pos-

thume, « *La mémoire collective* » (1) — a soutenu, voici maintenant vingt-cinq ans, que nulle localisation n'est concevable sans se référer aux « *cadres sociaux de la mémoire* » (2).

Taine et Ribot, en de courts passages, ont entrevu cette idée; mais Maurice Halbwachs, le premier, en a fait une étude très précise et très complète.

« On est assez étonné », écrivait-il en 1925, « lorsqu'on lit les traités de Psychologie (...) de voir que l'homme y soit considéré comme un être isolé »... On sectionne les liens qui rattachent l'individu à ses semblables, alors que, normalement, c'est dans la société qu'il acquiert un langage, des savoirs... et des souvenirs.

Les quatre chapitres manuscrits retrouvés dans les papiers du bon maître, et publiés l'été dernier par les soins de sa fille. Mme Jeanne Alexandre, reprennent avec une légitime insistance la thèse des « cadres sociaux », en y ajoutant de nouveaux développements et en illustrant le propos par l'analyse de nombreux cas concrets.

...*Nous ne sommes jamais seuls*, même quand nous croyons l'être. Les gens que nous connaissons ou avons connus, nos parents, nos amis, nos éducateurs, les auteurs dont nous avons lu les œuvres, tous, à tour de rôle, nous font escorte. Nous nous entretenons avec eux, fût-ce au cours de nos promenades solitaires...

Nous avons sans doute chacun notre propre « histoire », mais intimement fondue dans l'histoire du monde, dans celle de notre pays, ou simplement de notre famille, de notre entourage... Des *repères* indispensables nous sont ainsi donnés par les événements dont les groupes humains se souviennent, et qui sont datés. Sans compter que les lieux, les régions, portent des noms. Et aussi les personnes.

Otez, par hypothèse, tous ces éléments indéniablement *sociaux :* ne croyez-vous pas que, privées de ce soutien, les images du passé flotteraient, inconsistantes et incertaines comme des visions de rêve?...

Au demeurant, que de choses, que d'incidents tomberaient dans l'oubli, si des amis ou des gens de connaissance ne nous les rappelaient! Autrui nous apporte sans cesse, et nous lui apportons une semence de remémoration. On nous accordera peut-être, dit en substance Maurice Halbwachs, qu'un grand nombre de souve-

(1) Un vol. de 172 p., grand in-8°. Press. Universit. de France, 1950. Prix : 300 fr.
(2) Press. Univ. de France. Paris, 1925 (épuisé). Une réédition, croyons-nous, est prévue dans la nouvelle collection, dirigée par Georges Garvitch : Bibl. de sociologie contemporaine.

nirs reparaissent grâce à ce que d'autres personnes nous aident à retrouver. On nous accordera même que, si ces compagnons et témoins ne sont pas matériellement présents à tel moment, quand nous évoquons tel événement qui prit place dans la vie de notre groupe, il est quand même permis de parler d'une mémoire collective, parce que ces gens y furent associés.

Bien des prétendus souvenirs d'enfance ont, en réalité, été contés devant nous par notre entourage. Ou encore, il s'agit de faits assez marquants pour que nous y soyons « revenus » à maintes reprises dès notre jeune âge, — et toujours dans le cadre de la vie familiale.

L'illusion de croire que certains souvenirs soient strictement individuels est de même nature que celle qui nous porte à méconnaître ce que nous devons à des lectures, à des conversations quand nous formulons des jugements émanés — nous semble-t-il — du plus profond de nous-mêmes.

Si étrange que cela paraisse, et si paradoxal, les souvenirs qu'il nous est le plus difficile d'évoquer sont ceux qui ne concernent que nous seuls. Il est plus aisé de marcher sur une route que dans un sentier mal frayé...

●

L'ouvrage sur « la mémoire collective » offre un contenu d'une grande richesse. Il est toutefois inséparable, à notre avis, de celui de 1925 sur « les cadres sociaux ». C'en est comme le tome second. Aussi n'y trouve-t-on point certains développements qui eussent risqué de faire « redite », et notamment sur l'un des points très importants de la thèse halbwachsienne de la mémoire. Nous voulons parler de la « reconstruction » du passé par une sorte de raisonnement à demi conscient. Le sujet est convaincu, de très bonne foi, que le passé ressuscite dans sa conscience. Il n'en est rien. De là toutes les erreurs constatées si souvent dans les témoignages.

Il faudrait creuser cette idée. On verrait combien le souvenir doit aux *savoirs* et à la réflexion analytique. On l'a fort bien signalé à propos de dessins faits par des enfants : ils dessinent, a-t-on dit, ce qu'ils « savent », et non pas ce qu'ils voient. N'en va-t-il pas de même quand nous reconstituons des événements, quand nous évoquons une scène, un monument, un visage?...

Quel psychologue reprendra un jour, dans son ensemble, scientifiquement le problème physiologique, psychologique et sociolo-

gique de la Mémoire? C'est un vaste domaine, qui reste à explorer sur bien des points. Parmi tant de questions, il serait intéressant d'examiner de très près les éléments *moteurs* qui entrent en jeu dans beaucoup de phénomènes mnésiques.

Pour ce qui a trait à la mémoire-habitude (au sens bergsonien), la question n'est pas douteuse. Elle est beaucoup moins nette dans cette forme de mémoire où aucune évocation proprement dite n'est possible : souvenirs tactiles, olfactifs, gustatifs... Il y a bien conservation, puisque nous reconnaissons un parfum, le goût d'un mets ou d'un vin, — avec, chez les experts et dégustateurs, une précision parfois prodigieuse. Nous ne pouvons cependant, en dépit de tous efforts, faire revivre spontanément en nous ces sensations. Comme le dit un amusant proverbe de l'Azerbaïdjan, on a beau répéter « nougat, nougat »..., le goût n'en vient pas à la bouche... (Proverbe qui a son application en un autre domaine que celui de la pure psychologie!)...

Que si l'on me verse, par surprise, quelques gouttes d'eau glacée dans le cou, je frissonnerai désagréablement; mais si je veux évoquer cette impression, impossible! Je ne réussirai guère qu'à faire apparaître la confuse image *visuelle* de quelqu'un se livrant sur moi à cette plaisanterie.

Pourquoi l'évocation de souvenirs *visuels* est-elle donc, au contraire, relativement aisée? Et celle de souvenirs prétendus *auditifs* (mais plus probablement esquissés par les organes de phonation)?... C'est dans ces deux derniers cas que s'observerait justement ce mécanisme (moteur) de reconstruction, de reconstitution plus ou moins consciemment raisonnée, dont Maurice Halbwachs a montré tout à la fois l'importance et les nombreux risques d'inexactitude (suppressions, additions, déformations, etc.).

Il y a là, croyons-nous, matière à réflexion et à recherches, indépendantes de toute métaphysique...

Achille Ouy.

Les enfants difficiles, par *Hans Zulliger*. Traduit de l'allemand par Jeanne Schuler et Henriette Brunot. Préface du Dr Juliette Boutonnier. Un vol. de 205 pp. grand in-8°. Collection *Psyché*. Éditions de l'Arche. Paris, 1950. — La traduction française du livre de Hans Zulliger était attendue depuis longtemps par tous ceux qui s'intéressent à la psychologie de l'enfant.

Le nombre des enfants délinquants, associaux, a singulièrement augmenté depuis le début de la récente guerre. Tout ce qui peut venir éclairer et renforcer la pédagogie et la thérapeutique en ce domaine offre donc le plus grand intérêt.

Au surplus, les recherches concernant la psycho-pathologie infantile peuvent avoir leur utilité incontestablement pour les problèmes généraux de l'Education.

L'un des mérites du livre de Hans Zulliger est, comme le remarque le Dr Juliette Boutonnier, d'attirer l'attention sur le rôle du « Conseiller pédagogique ». Cette *fonction*

nouvelle est celle d'un psychologue, auxiliaire du médecin et du pédagogue, — et pour ainsi dire leur intermédiaire. Une telle tâche implique des connaissances et des techniques particulières. Et Hans Zulliger, dans les huit chapitres de son remarquable ouvrage, en fournit les éléments essentiels, qu'il illustre d'exemples concrets et typiques.

Œdipes sans énigmes, par *Marcello Fabri*. Un vol. de 396 pp. in-8° carré Corrêa, Paris, 1950. Prix : 600 fr. — Depuis déjà cinq ans, Marcello Fabri nous a prématurément quittés. Il a laissé un grand nombre d'œuvres inédites, dont cet essai, « Œdipes sans énigmes », que vient de publier Corrêa, avec une Introduction de M. Raymond Bayer, Professeur à la Sorbonne.

Que ce maître-philosophe dise sa haute estime pour le livre ainsi préfacé, voilà, s'il en était besoin, une sûre caution.

Œdipes sans énigmes se présente comme un ensemble de réflexions philosophiques sur l'Homme et sur son destin. Le nombre des problèmes soulevés y est considérable. Et les solutions suggérées témoignent d'une ardente sincérité, d'un élan spirituel où le lyrisme du poète s'allie à beaucoup de sagesse constructive. Humanisme, amour de la Vie et de la Nature, confiance dans l'avenir... Et puis, ce désir profondément touchant de *servir*, d'avoir été, selon la belle formule de Spencer, « un agent conscient de l'Evolution »...

On ne lira pas sans émotion les deux pages qui terminent l'œuvre, cette sorte d'ultime examen de conscience : Qu'ai-je fait de ma vie?... Je vais bientôt mourir, — mais assuré d'avoir contribué de mon mieux, selon la mesure de mes forces, à l'avènement d'une humanité meilleure sur une terre moins sanglante...

La vocation actuelle de la Sociologie, par *Georges Gurvitch*, professeur à la Sorbonne, directeur d'études à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes. Un vol. de VIII-608 p. grand in-8° de la nouvelle collection « Bibl. de Sociologie contempor. ». Press. Universit. de France, Paris, 1950. Prix : 1.200 fr. — Nous attendons avec une sorte d'impatience le *Traité de Sociologie* que prépare Georges Gurvitch. Notre ami Jean Lacroix, qui ne parle jamais à la légère, pouvait dire récemment que l'œuvre — déjà fort abondante — de ce sociologue est « capitale », et « la plus importante en France, depuis la mort de Durkheim ».

Dans le gros livre dont nous venons d'achever la lecture, l'auteur s'est proposé de planter quelques jalons propres à préciser sa position à l'égard de la sociologie générale. Pour le faire, il est amené à analyser et à discuter bon nombre de thèses d'autres sociologues, antérieurs ou contemporains. Et c'est très bien ainsi. Mais ne nous donnera-t-il pas, quelque jour, indépendamment du *Traité* annoncé, un *petit* ouvrage, qui serait l'équivalent des *Règles* durkheimiennes et porterait (pourquoi non?) le *même* titre? Sa pensée est désormais suffisamment arrêtée pour que soit réalisable un tel effort de claire condensation. Il renverrait le lecteur à ses autres travaux (dont *Vocation actuelle de la Sociologie*), touchant ce que nos aïeux nommaient la *pars destruens*, et que nous appellerions aujourd'hui, en termes plus familiers, un « déblaiement »...

Je n'entreprendrai pas d'abréger ici les quelque quarante pages de notes rédigées au cours de ma lecture attentive. Ce résumé risquerait de ne fournir aucune idée exacte de ce volume très riche et un peu touffu. Ce n'est donc point paresse mais honnêteté si je préfère me borner à énumérer les têtes de chapitres. La première partie (pp. 19-138) et la plus importante, à notre avis, s'intitule : *Vers une sociologie différentielle* (I, Les faux problèmes de la sociologie du XIXe siècle; II, la sociologie en profondeur; III, l'échelle microsociologique : les formes de sociabilité; IV, microsociologie et sociométrie; V, typologie différentielle des groupements)...

La deuxième partie, *Antécédents et perspectives*, traite successivement : VI, le problème de la conscience collective dans la sociologie de Durkheim; VII, la Magie, la Religion et le Droit; VIII, la science des faits moraux et la morale théorique chez Durkheim; IX, la théorie sociologique de Bergson; X, la sociologie du jeune Marx...

L'un des grands mérites, selon nous, de la sociologie gurvitchéenne, c'est de n'avoir rien *simplifié*, donc rien faussé dans la réalité infiniment complexe que représente la vie sociale. L'auteur a vraiment créé une sociologie « en profondeur »; il a montré l'engagement inéluctable de toute « existence » dans des situations sociales multiples et antinomiques, — engagement fondé sur « la réciprocité des perspectives »...

La sociologie peut-elle espérer

d'avoir valeur efficace dans les conduites collectives? Auguste Comte l'affirmait. Emile Durkheim l'espérait. Ces précurseurs estimaient, selon la juste formule baconienne, que l'on ne « commande » à la nature qu'en lui « obéissant », c'est-à-dire en observant et analysant... Leur effort rappelle celui de Claude Bernard et de quelques autres bons esprits, réagissant contre le pur et simple empirisme *clinique*. Ils soutenaient qu'il n'est peut-être pas indifférent, pour le médecin, de bien connaître l'anatomie, la physiologie, voire la physico-chimie...

Georges Gurvitch est fidèle à la conception des fondateurs. « On retrouve chez lui » — dit encore Jean Lacroix — « tout ce qu'il y a de valable dans l'école sociologique française ». Mais il a été plus loin, plus avant : il a opéré de fines dissections, étudié des tissus au microscope, noté les différents types de cellules... Histologie, cytologie... Ce qui n'empêche pas — bien au contraire — de saisir le fonctionnement d'ensemble du vivant et du mouvant. C'est terriblement compliqué. Soit! Mais le réel est-il si simple?

Psychologie des mouvements sociaux, par *Paul Maucorps*, attaché de recherches au CNRS, Centre d'Etudes Sociologiques. Un vol. de la collection « Que sais-je? » N° 425. Press. Universit. de France, Paris, 1950. — La psychologie sociale étudie les rapports mutuels des collectivités et des individus. Elle s'intéresse, d'une part, aux incidences multiples des facteurs sociaux sur la personnalité (processus de « socialisation »); d'autre part, elle cherche à préciser les influences des individus et des formes de sociabilité sur la structure et l'évolution des groupes et des collectivités. Ces deux courants sont d'ailleurs réciproques et indissociables.

L'auteur examine d'abord les bases psychologiques du comportement social (motivation et émotions; perceptions et connaissances; apprentissage et organisation des connaissances); puis, dans un deuxième chapitre, croyances et attitudes (ce qui est l'occasion d'un bon exposé des méthodes d'enquête et de mesures). Un troisième chapitre traite des opinions publiques; un quatrième, de la persuasion et de la propagande; un cinquième, de la microsociologie et des techniques sociologiques. Viennent ensuite (VI) l'individu et le groupe; (VII) Synthèse psycho-sociologique...

L'ouvrage s'inspire, en partie, des travaux sociométriques de Moreno (U.S.A.).

Très documenté, très clair, bien construit. Peut rendre de réels services.

Idées directrices pour une phénoménologie, par *Edmund Husserl*. Traduit de l'allemand par Paul Ricœur. Un vol. de XXXIX-568 p., grand in-8°, de la « Bibliothèque de Philosophie ». Gallimard, Paris, 1950. Prix : 1.000 fr. — Dans la collection « Bibliothèque de Philosophie », chez Gallimard, dirigée par Maurice Merleau-Ponty et Jean-Paul Sartre, a paru (fin mai 1950) une traduction française des *Ideen zu einer reinen Phaenomenologie und Phaenomenologischen Philosophie*, de Husserl.

Paul Ricœur, maître de conférences à l'Université de Strasbourg, nous donne là non seulement une *édition* française du livre fondamental de Husserl; mais il y a joint une très précieuse *Introduction* — bien nécessaire pour la compréhension d'une œuvre, somme toute, fort difficile. En fin de volume, il a tenu à établir un *glossaire* où toutes les expressions allemandes un peu spéciales sont présentées avec leur équivalent français. Un important *Index analytique*, de nombreuses notes en pied de page, tout, en un mot, a été prévu pour que ce gros volume puisse servir d'instrument de travail, en même temps que de lecture philosophique. Lecture dont l'intérêt n'a pas besoin d'être souligné, puisque, à notre époque, maint philosophe se réclame de la méthode et de l'esprit de la Phénoménologie fondée par Husserl. Or, nous disent de bons juges, les *Ideen* de Husserl sont pour la Phénoménologie ce qu'est le *Discours de la Méthode* pour le cartésianisme.

Dans la même collection, trois traductions doivent paraître prochainement : *Structure de l'organisme*, de Kurt Goldstein; *Kant et le problème de la métaphysique*, de Martin Heidegger; *le formalisme en morale et la morale des valeurs matérielles*, de Max Scheler. Sans compter un nouvel ouvrage de Jean-Paul Sartre : *l'Homme*.

Dialectique de la Nature, par *Frédéric Engels*. Traduit de l'allemand par Denise Naville. Préface, introduction générale et notes par Pierre Naville. Un vol. de 454 p., in-8° carré. Marcel Rivière et C°, Paris, 1950. Prix : 900 fr. — Voici la traduction française d'une œuvre de Frédéric Engels, œuvre sur

laquelle un périodique (*La Pensée*, nos 25 et suivants, 1949-1950) a déjà appelé l'attention du public (et donné le texte de l'*Introduction*).

Dans le volume que nous avons sous les yeux, le texte intégral de ce « monument inachevé » est accompagné d'une importante préface de Pierre Naville, de notes, d'éclaircissements, d'un Index nominum, etc...

Il y a, dans la *Dialectique de la Nature*, nous dit Pierre Naville, quelque chose qui n'existe dans aucune œuvre de Marx ou d'Engels, quelque chose qui ne s'est presque jamais retrouvé sous la même forme : à savoir une tentative pour analyser directement certaines découvertes des sciences physiques et naturelles à la lumière de la dialectique rationnelle.

La présentation de l'œuvre et des commentaires, telle que l'a conçue et réalisée Pierre Naville, permet au lecteur de se placer à la fois au point de vue historique et au point de vue *actuel* sur les problèmes mis en cause, en lui laissant la possibilité d'une réflexion personnelle. Ni dogmatisme, ni vaine érudition.

L'édition française de Pierre et Denise Naville contient, en définitive, les textes suivants : 1) Introduction; 2) la dialectique comme science; 3) Notes et fragments divers; 4) le morceau sur « les marées » et quelques autres points de sciences; 5) l'ancienne préface à l'*Anti-Dühring*; 6) Notes relatives à l'*Anti-Dühring*; 7) la part du travail dans l'évolution du singe à l'homme; 8) les sciences naturelles dans le monde des esprits.

A un tel ensemble, il faut, dit avec raison Pierre Naville, accorder une très grande importance. Les adversaires eux-mêmes seront « obligés de hocher la tête avec prudence »...

La Philosophie de Léon Brunschvicg, par *Marcel Deshoux*. Préface de Jean Hyppolite. Un vol. de XI-250 p., grand in-8°, de la Bibl. de Philos. contemp. Press. Universit. de France. Paris, 1950. Prix : 400 fr. — J'ai été le professeur de Marcel Deschoux pendant un an au Lycée de Nancy, nous dit M. Jean Hyppolite, et j'aime à penser que c'est un peu à travers mon enseignement qu'il a commencé à subir l'influence de Léon Brunschvicg qui fut mon maître, et qui resta toujours pour moi un guide affectueux de mes travaux.

Et le préfacier de rendre hommage à la mémoire de ce grand esprit, dont il trace, d'ailleurs, un portrait intellectuel vraiment frappant.

Pour des gens qui ont bien connu, donc bien aimé Léon Brunschvicg, même s'ils ne peuvent guère s'en dire les « disciples », il est intéressant et touchant de voir que des « jeunes » le prennent pour guide et s'inspirent de ses leçons.

Marcel Deschoux « a su trouver dans l'œuvre de Léon Brunschvicg la sagesse humaine qui y était contenue, et en découvrir un modèle pour la vie personnelle »...

Un Avant-Propos où est souligné « l'actualité persistante de la pensée de Brunschvicg », précède sept chapitres : la conception de la philosophie; la théorie de la connaissance; l'analyse de la pensée scientifique; le progrès de la conscience et le discernement critique des valeurs; l'humanisme et la vie spirituelle; Religion et philosophie; l'inspiration brunschvicgienne... Viennent ensuite une bibliographie (17 pages) et une notice biographique.

Tout le livre est excellent. Et je voudrais pouvoir citer ici les pages 218-221 où Marcel Deschoux situe, de façon singulièrement clairvoyante, Léon Brunschvicg dans ses rapports avec les tendances philosophiques contemporaines. S'ajoutant aux analyses contenues dans le corps même de l'ouvrage, cette sorte de conclusion, riche et concise, ferait honneur à nos plus éminents historiens de la philosophie.

La loi des révolutions, par *André Joussain*. Un vol. de 230 p., in-8° jésus, de la Bibl. de Philos. scientif. Flammarion, Paris, 1950. Prix : 325 fr. — Depuis plus de vingt ans, M. André Joussain prépare cet ouvrage par de vastes lectures et des méditations.

« Mon dessein, en l'écrivant », dit-il, « n'est rien moins (lire : rien de moins) que de poser les fondements d'une science nouvelle qu'on pourrait sans doute désigner sous le nom général d'histoire comparée, mais que je préfère, en raison de l'orientation plus précise que j'ai donnée à ce genre de recherches, appeler la Psychologie comparée des évolutions sociales et politiques. »

Conçu à cette intention, le livre qui vient de paraître fait partie d'une série de dix volumes achevés ou en préparation, « sans parler d'un assez grand nombre d'autres dont les matériaux sont prêts, mais que la brièveté de la vie ne me

laissera vraisemblablement pas le temps de rédiger »...

Deux parties, ici : *les causes des révolutions* (causes psychologiques et sociales, permanentes ou périodiques; causes sociologiques éventuelles; causes d'ordre intellectuel; causes historiques; l'effet des guerres; causes économiques; composition des causes); *la marche des révolutions* (élaboration intellectuelle et sentimentale; préparation pratique des révolutions; l'anarchie spontanée; le succès des révolutions; la discorde au camp des vainqueurs; dialectique des révolutions)...

Il était difficile, sinon impossible, de traiter pareil sujet en faisant preuve d'une totale impartialité. Aussi bien M. A. Joussain ne dissimule-t-il pas ses opinions antirévolutionnaires, voire anti-démocratiques. Et pourtant, son livre garde, en maint endroit, une valeur psychologique et sociologique indéniable. Il mérite d'être lu.

Nietzsche, par *Félicien Challaye*. Un vol. de 250 p., in-8° jésus de la collection « Les Philosophes ». Nouvelle édition, revue et augmentée. Mellottée, Paris, 1950. — Pour le cinquantième anniversaire de la mort de Nietzsche, voici une nouvelle édition (revue et augmentée) de l'excellente étude de Félicien Challaye.

L'auteur souhaite que son ouvrage aide, entre autres choses, à dissiper quelques-uns des préjugés aujourd'hui encore trop répandus « sur cette noble philosophie, audacieuse, héroïque et lyrique ». Ce qui a pu *compromettre* Nietzsche, dirons-nous, c'est l'utilisation, dans l'Allemagne hitlérienne, de certaines formules empruntées à son œuvre. La « volonté de puissance », l'« endurcissement », la « morale des maîtres », autant de thèmes que de prétendus nietzschéens ont interprétés — sans avoir lu Nietzsche peut-être — dans le sens d'une apothéose de la force brutale, despotique et volontiers cruelle...

Si c'était *cela*, Nietzsche, jamais un homme de grand cœur comme Félicien Challaye — qui le connaît à fond — ne s'en serait fait l'avocat et l'apologiste. Je sais bien que l'argument est indirect. Il a quand même quelque valeur.

En tout cas, le livre dont nous venons d'achever la lecture nous paraît l'un des meilleurs, sinon le meilleur que l'on puisse concevoir sur ce sujet : autant par le talent d'exposition que par la scrupuleuse méthode. Les très nombreuses références fournies en une table analytique, le mémento bibliographique, tout est mis en œuvre pour dégager les traits essentiels et véridiques de la pensée nietzschéenne.

Le problème de l'inconscient et le cartésianisme, par *Geneviève Lewis*. Un vol. de 304 p., gr. in-8° de la Bibl. de Philos. contempor. Press. Universit. de France, Paris, 1950. Prix : 700 fr. — Le cartésianisme s'oppose à toute métaphysique de l'inconscient, celle-ci étant, en général, liée à une interprétation vitaliste de l'univers. Le problème de l'inconscient, pour Descartes, est donc un problème strictement humain. Il se pose dans la mesure où il est, plus ou moins indirectement, perceptible dans l'expérience même, en fonction des limites de notre propre conscience. L'effort de Descartes vise à éliminer le plus possible les vestiges de la pensée confuse, telle qu'elle se manifeste chez le jeune enfant. L'évidence des idées claires s'impose à la conscience attentive; la réflexion dissipe les préjugés et les complexes.

Si toute la partie de la vie psychique qui échappe à la conscience claire n'est pas méconnue (voir spécialement pp. 43 à 61), elle demeure néanmoins toujours subordonnée à la pensée distincte. Il n'y a qu'une seule âme, et cette âme n'a aucune diversité de parties. L'erreur que l'on a commise en lui faisant jouer plusieurs personnages vient de ce que l'on n'a pas su discerner sa fonction d'avec celles du corps, auquel, écrit Descartes, on doit attribuer « tout ce qui peut être remarqué en nous qui répugne à notre raison » (*Passions*, § 47).

Et pourtant, — comme je le rappelais personnellement dans une précédente chronique (« le clair-obscur cartésien », février 1950) — Descartes n'est point un homme d'une seule pièce : on trouve chez lui (le contraire serait étonnant) des croyances quelque peu superstitieuses. Geneviève Lewis souligne que, en pleine maturité, et non pas seulement dans des écrits de jeunesse, il admet l'existence de pressentiments « secrets », auxquels nous pouvons nous fier dans le cas où nous ne voyons pas clairement comment il faut agir, et que pourtant il nous faut prendre parti. C'est, à des siècles de distance, l'équivalent du « daïmôn » de Socrate...

L'étude de Geneviève Lewis se compose d'une Introduction (où sont indiqués les rapprochements possibles entre Descartes et saint Augustin). Le chap. I traite de la

conscience et l'inconscient selon Descartes; le chap. II, des degrés de la conscience chez les cartésiens; le chap. III, des profondeurs de l'âme chez les théologiens cartésiens. Enfin, une douzaine de pages sont réservées à la Conclusion, — suivie d'une Bibliographie, d'un Index nominum et d'une Table analytique des matières...

Ce qu'il faut dire, c'est que, sous un titre modeste, dans un livre dont le propos semble ainsi assez étroitement délimité, nous assistons, émerveillés, à d'extraordinaires « fouilles ». L'érudition, pour être féconde, exige un schéma dynamique, une idée directrice. C'est ici le cas. Et, depuis les travaux de R. Pintard, que nous sommes nombreux, je pense, à admirer, je n'avais pas éprouvé pareille impression de découvertes enrichissantes pour l'histoire des idées.

Initiation à la Psychanalyse, par *Denise Saada*, avec une préface de M. le Professeur Hesnard. Un vol. de 250 p., in-8° jésus. Maloine. Paris, 1950. — Dans son Avant-propos, Mme Denise Saada s'excuse presque d'avoir publié cet ouvrage. Son travail, dit-elle, ne fut entrepris que pour rendre service à de jeunes étudiants, et n'avait point d'autre prétention.

Or, M. le Professeur Hesnard, qui est bon juge en la matière, considère que ce livre ne fait double emploi avec aucun autre. « Ouvrage d'information qui vient à son heure », affirme l'éminent psychiatre, « car, de nouveau, l'on s'intéresse à la psychanalyse ». Et d'ajouter que c'est un bien, la psychanalyse portant en soi « le germe d'une rénovation humaine, faite de vérité et de foi dans la vie »...

L'auteur a réservé quatre chapitres (V^e partie) aux « critiques et dissidences ». Elle passe en revue et discute les principales objections adressées à la doctrine de Freud, avant de conclure par une apologie du « fondateur de la science nouvelle ».

Une assez riche bibliographie est fournie, en fin de volume.

Un psychiatre philosophe. Rudolf Allers ou l'anti-Freud, par *Louis Jugnet*. Un vol. de 176 p., in-8° couronne. Edit. du Cèdre (13, rue Mazarine, VIe), Paris, 1950. Prix : 210 fr. — Rudolf Allers, né à Vienne en 1883, quitte l'Autriche au moment de la domination nazie. Il professe la psychologie à la Catholic University de Washington, puis à la Georgetown University de la même ville. Il a publié de nombreux ouvrages et articles de revues.

M. Louis Jugnet regrette que ce psychiatre-philosophe soit encore torp peu connu en France, et il s'efforce de combler une telle lacune. Son livre s'adresse, dit-il, surtout — mais non exclusivement — au public catholique.

Il montre, aussi bien pour son propre compte qu'en résumant la pensée de Rudolf Allers, cette vérité : qu'il faut choisir entre freudisme et christianisme. Car on ne peut *à la fois* déclarer son attachement à la religion et adhérer à la psychanalyse, celle-ci étant à tous égards antichrétienne.

Les arguments invoqués contre la psychanalyse, ici, ne présentent, à vrai dire, rien de bien neuf. Sinon, précisément, cette incompatibilité proclamée entre la doctrine religieuse et la philosophie matérialiste de S. Freud.

Une conception plus originale, c'est la définition de la névrose comme un « conflit métaphysique », — prenant nécessairement la forme d'un conflit moral. Le névropathe reproche (subconsciemment) aux choses d'être ce qu'elles sont, et non ce qu'il voudrait qu'elles fussent. La thérapeutique allersienne consistera donc en une *direction de conscience* orientée vers l'idéal chrétien. Si le praticien utilise encore la méthode associative — débarrassée de l'interprétation freudienne — s'il procède à des questionnaires, à des conversations, ce sera pour saisir le « plan de vie » du névrosé, et pour *guider* celui-ci vers une saine et presque vers une sainte disposition d'esprit.

A cette thérapeutique non-freudienne, s'ajoute une prophylaxie, spécialement en ce qui concerne l'enfant et l'adolescent.

Les lois du bonheur vrai, par *Frédéric Saisset*. Un vol. de 175 p. in-16 double couronne. Editions Dangles, Paris, 1950. Prix : 180 fr. — Au moment même où vient d'être réédité (revu et augmenté) l'un de ses ouvrages les plus appréciés, le *Courage quotidien*, voici que Frédéric Saisset nous donne un nouveau livre qui en est comme la suite et le complément naturel.

Indépendamment des développements personnels que lui suggère son sujet, il puise à diverses sources tous les éléments d'une « philosophie pratique ». Il s'efface volontiers derrière les auteurs qu'il analyse ou qu'il cite. L'essentiel, à ses yeux, est moins de viser à l'originalité qu'à l'effica-

cité. La leçon éternelle qui surgit de ces pages, c'est que les voies du bonheur vrai sont aussi les voies de la sagesse, de la raison, de la vertu.

Il y mêle intimement — et pourquoi pas, puisque telle est sa conviction? — spiritualisme et foi religieuse.

Si trop de marchands d'orviétan nous ont proposé des « recettes » concernant le bonheur, la volonté, la maîtrise de soi, dans le style de « la Cuisinière Bourgeoise », Frédéric Saisset ne saurait, bien sûr, se confondre avec ces pseudo-moralistes. L'ensemble de son œuvre poétique et littéraire témoigne assez de la noblesse de son esprit pour qu'on lui fasse confiance.

L'Occultisme, par *Robert Amadou*. Un vol. de 255 p. in-8°. René Julliard, Paris, 1950. — Robert Amadou sait de quoi il parle. La chose n'est pas si commune, surtout dans ce domaine. Une bonne étude sur le *Martinisme* (Edit. du Griffon d'or, Paris, 1946) nous avait déjà fixé sur le sérieux de ses connaissances. Il prépare en outre (chez Julliard) une *Anthologie littéraire de l'Occultisme*.

Le travail qu'il présente aujourd'hui n'est pas une apologie, ni une démolition de l'Occultisme. C'est un exposé documentaire, clair, précis, remarquablement informé, comportant en fin de volume plus de quarante pages de bibliographie critique, un Index nominum, etc...

Excellente contribution à l'histoire des idées.

Revues. — *Culture humaine* (revue mensuelle), Editions J. Oliven, Paris. Numéro de juillet 1950. Noté au sommaire : le message de Saint-Exupéry (Jean Métayer); les soldats philosophes (par Emile Moussat). Divers articles de psychologie et pédagogie, notamment l'enseignement par le geste (Th. Bugnet).

DANS LA PRESSE

« Rue Rachilde. » — Des « Nouvelles littéraires » du 24 août :

« Périgueux vient de donner le nom de Rachilde à l'une de ses rues, l'année même où l'on fête le quatre-vingt-dixième anniversaire de celle qui, sous le nom de Marguerite Eymery, naquit en Périgord le 11 février 1860.

« Rachilde a prétendu un jour appartenir non pas à l'espèce humaine mais à l'espèce animale. Petite fille, elle détestait les chasses qu'elle était obligée de suivre avec son père dans les forêts du Périgord, et elle portait tant de pitié à nos « frères inférieurs » qu'elle soignait en cachette, assure-t-on, les marcassins blessés. Dans ses divers appartements, elle donna asile à des quantités innombrables de souris, à une nichée de jeunes rats dont la mère avait été prise dans un piège, à une couleuvre, et à une chouette, blessée en tombant d'un sapin et qui, par la suite, dressée sur le lavabo, se contemplait longuement devant le miroir de l'écrivain. »

Confidences de Supervielle sur la poésie, dans « Jeune Afrique » (Elisabethville, mars-avril). :

« Je n'aime pas le rêve qui s'en va à la dérive (j'allais dire à la derêve). J'aime à en faire un rêve consistant, une sorte de figure de proue qui après avoir traversé les espaces et le temps intérieurs s'apprête à affronter les espaces et le temps de la feuille blanche. (...)

« Dans un temps où la poésie s'était bien déshumanisée, j'ai tenté un retour à la poésie humaine. Dans la continuité et la lumière chère aux classiques, j'ai essayé de faire sentir les tourments, les espoirs et les angoisses d'un poète et d'un homme d'aujourd'hui. Je songe à certaine préface à peu près inconnue de Valéry à un jeune poète : « Ne soyez pas mécontent de vos vers, disait le poète de Charmes à André Caselli. Je leur ai trouvé d'exquises qualités dont l'une est essentielle pour mon goût, je veux parler d'une sincérité dans l'accent qui est pour le poète l'analogue de la justesse de voix chez les chanteurs. Gardez donc ce ton *réel*. Ne vous étonnez pas que ce soit moi qui le remarque dans vos poèmes et qui le loue. Mais voici l'immense difficulté. Elle est de combiner ce son juste de l'âme avec l'artifice de l'art. Il faut énormément d'art pour être véritablement soi-même et simple. Mais l'art tout seul ne saurait suffire. »

« Ce ton réel, cette sincérité dans l'accent, cette simplicité, j'ai toujours tâché, pour mon compte, de

les retenir : elles m'étaient naturelles. On a fait de notre temps, une telle consommation de folie en poésie que cette folie n'a plus pour moi de vertu apéritive et je trouve bien plus de piment et même de moutarde dans une certaine sagesse gouvernant cette folie et la mettant à la raison que dans le délire livré à lui-même. »

Dangereux Balzac! — C'est, semble-t-il, sans ironie que la revue « l'Enseignement secondaire au Canada » (mai) exhume ce jugement de Faguet — daté de 1898 — sur l'influence de Balzac :

« Cette influence est-elle salutaire? Je n'en crois rien, pour trois raisons, et il se pourra que j'en ajoute une quatrième, comme dit La Bruyère. La première, c'est que Balzac, encore qu'intelligent comme démographe, encore qu'intelligent pour voir assez juste l'ensemble d'une société, n'est cependant que la moitié d'un homme supérieur, ayant, quand il veut penser, quand il veut être sociologue ou philosophe, un esprit extrêmement confus et embarrassé; et l'influence est pernicieuse d'un homme que, parce qu'on l'admire comme peintre, on est tenté d'adopter comme philosophe et qui a la philosophie la plus nuageuse et la plus creuse.

« La seconde, c'est que, sauf exception, il écrit mal; et écrire mal est merveilleux pour apprendre à penser de travers et à prendre des phraséologies pour des idées. Sont de déplorables directeurs d'esprits les hommes qui sont des professeurs de phébus.

« La troisième est qu'il est vulgaire et aime le bas. Tant s'en faut qu'il y séjourne toujours; mais il s'y complaît. Voltaire dit de Molière, un peu légèrement, qu'il fut « un législateur des bienséances ». S'il est douteux qu'on puisse l'affirmer de Molière, il est certain qu'on ne songera jamais à le dire de Balzac; et le bas réalisme, le « naturalisme », comme ils disent, est né des parties malsaines de l'œuvre de Balzac, de quoi on ne peut ni lui savoir gré, ni lui faire compliment.

« Et enfin la moralité est vraiment absente de l'œuvre de Balzac. Ayant peint les hommes comme des animaux, comme il eût peint des animaux, il n'a, on le voit trop, nul souci s'ils sont bons ou mauvais, et nulle préférence pour ceux qui sont bons quand il s'en rencontre sous son pinceau. Son indifférence à cet égard est évidemment absolue. Professeur de volonté, oui; professeur de moralité, nullement. Or, il ne faut jamais dire que la volonté est une bonne chose. Elle est neutre. Elle est une force. Elle est bonne chez les uns, elle est mauvaise chez les autres. Elle n'est bonne que quand elle est au service d'une grande et bonne cause. »

Hugo aux « Cahiers du Sud ». — En tête de leur n° 300 (salué aussi par le Prix des Revues) les « Cahiers du Sud » donnent près de 70 courts poèmes, ou fragments poétiques, ou notes pour des poèmes, trouvés par Henri Guillemin dans les carnets de Victor Hugo. Et qui sont à leur juste place dans une revue qui a tant fait pour la poésie moderne : la plupart sont éblouissants, serrés, sauvages, supérieurs.

Et, auprès, un texte de Péguy sur Hugo, daté de 1914, qui est digne et du titre et de la signature.

Stendhal. — Parmi les nombreux documents et commentaires stendhaliens — toujours aussi précieux — qu'apporte le « Divan » dans son numéro de juillet-septembre, signalons particulièrement une étude de Claude Liprandi sur une des sources possibles du *Rouge* (*Un Roi à Verrières*) et, de Charles Dédéyan, une analyse précise, par rapprochement des textes, de *L'originalité de Stendhal dans l'adaptation de « L'Abbesse de Castro »*.

Maupassant. — Abondantes publications pour le centenaire. Entre autres inédits, signalons les *Lettres à Emile Zola* publiées par A. Artinian et E. Meynial dans le « Bulletin du Bibliophile » (n° 3 de 1950). Dans « La Revue » (1er août), de Pierre Borel : *Une amie inconnue du Guy de Maupassant*, avec des lettres inédites; une révélation importante.

Dans les « Nouvelles littéraires », une vaste enquête, de plus de portée qu'il n'est d'usage en pareil cas : *Que pensez-vous de Maupassant?* Nombreuses réponses de Français et d'étrangers notoires. Paul Claudel, comme on le pense, prend une position extrême : « Je ne prends aucune espèce d'intérêt à Guy de Maupassant. »

Parmi les études : *Maupassant et l'art de la nouvelle* par Pierre Gamarra (« Europe », juillet-août); *Le centenaire de Maupassant*, par André Thérive (« Ecrits de Paris », juillet). Deux points de vue... différents.

Répertoire. — C'est à *J.-P. Sartre* (mai-juin), puis à *Francis Jammes* (juillet) que « Biblio » consacre avec éclectisme ses derniers groupements d'inédits, de documents, d'études et de bibliographies.

« France-Asie » publie un important numéro spécial (n° 49-50, printemps 1950, Saïgon), de près de 300 pages, sur *Les populations montagnardes du Sud-indochinois.*

VARIETES

HENRI DE REGNIER ET PARAY-LE-MONIAL. — Si, par sa famille paternelle, Henri de Régnier avait des origines picardes, du côté maternel il appartenait à la Bourgogne. Sa mère, dont la famille remonte à Yves du Bard, qui vécut en Bourgogne à la fin du XVIe siècle, naquit à Paray-le-Monial le 8 janvier 1836.

Les grands-parents maternels d'Henri de Régnier, les du Bard de Curley, possédaient au siècle dernier à Paray-le-Monial, maison de ville, jardin et divers domaines aux environs.

C'est en 1871 que Régnier, âgé de sept ans, vint pour la première fois avec ses parents à Paray, pour y passer les vacances d'été chez ses grands-parents.

Par la suite, collégien à Stanislas de Paris, il devait y revenir chaque été, jusque vers sa dix-neuvième année, époque de son baccalauréat. Les séjours qu'il y fit plus tard semblent assez brefs et espacés.

Les grands-parents de Régnier habitaient place du Marché, une maison que le romancier a décrite dans son opuscule sur « Paray-le-Monial » et, sous des aspects plus ou moins modifiés, dans certains de ses romans provinciaux.

L'aïeule maternelle de l'écrivain, Mme de Guillermin, possédait, près de la place du Marché, une maison qu'elle habitait, située place Dargaud. Après sa mort, cette maison passa au frère du grand-père maternel de Régnier, M. Jules du Bard de Curley, généalogiste amateur, que l'on nommait « l'oncle Jules » dans la famille. Régnier en a laissé un vivant portrait dans « Paray-le-Monial » et dans « De mon temps », où il dessine également un amusant croquis de sa tante Jules dans son récit « Ma tante et Avignon ».

●

Lors d'un récent séjour à Paray-le-Monial, nous avons voulu voir les deux demeures familiales d'Henri de Régnier. Car elles existent toujours, ces deux maisons, en leur touchante vétusté. La

première, celle que nous nommerons « la maison du Jeune homme sage », est située rue du Palais, anciennement place du Marché. Son aspect est modeste mais confortable, avec ses deux étages à trois fenêtres, sa façade grisâtre, sa toiture mansardée aux tuiles verdissantes. Le rez-de-chaussée a subi environ 1905 des transformations assez importantes. Une officine de pharmacie y a précédé la boulangerie actuelle, dont la boutique occupe l'emplacement du salon familial à deux fenêtres, donnant sur la rue du Palais. La façade sur la cour est pourvue, au premier étage, d'un long balcon en fer forgé. La cour est assez sombre mais spacieuse. A l'emplacement d'une remise, où s'abritait, autrefois, la berline familiale, a été établi le fournil. Cette cour s'ouvre par une grande porte cochère en bois vermoulu, sur l'allée de tilleuls que l'on nomme « Les Cours » jouxtant « le champ de foire », que limite, à l'ouest, la fertile plaine charollaise.

C'est bien ici, dans cette modeste maison du vieux Paray, qu'il faut venir évoquer le Régnier des « Jours heureux » et du « Jeune homme sage ». Rien, dans l'ensemble, n'y a guère changé depuis trois quarts de siècle, malgré les transformations que nous venons d'indiquer.

Cette maison, Régnier l'a évoquée dans un charmant poème (1) :

La vieille maison de province
Placée entre rue et jardin,
O l'allée où le gravier grince,
Le trottoir d'asphalte à gros grain!

L'escalier y gravit l'étage
Vers les chambres et le salon;
Vacances du jeune homme sage
Où l'on fume du tabac blond!

On lit Hugo et Lamartine
Et de vieux bouquins du vieux temps
En songeant à quelque cousine,
La cousine de ses quinze ans.

Temps heureux dont la solitude
S'exalte de tout le désir,
Jours lointains où le cœur prélude
A ce qui le fera souffrir,

Promenades où l'on s'égare
En récitant des vers appris
Avant d'aller voir à la gare
Arriver le train de Paris!

(1) H. de Régnier : « Flamma tenax ». Ed. Mercure de France.

L'autre maison, celle de l'aïeule maternelle de Régnier, Mme de Guillermin que nous nommerons « la maison de l'oncle Jules », est située numéro 2, place Lamartine, anciennement place Dargaud. Elle est à peu près semblable à la précédente mais n'a jamais subi de transformations : même nombre d'étages et de fenêtres, même façade grisâtre, même toiture aux vieilles tuiles. Elle demeure telle qu'elle était au temps lointain où le jeune Henri de Régnier venait passer les grandes vacances chez son bon oncle Jules, qui l'initiait aux arcanes de la généalogie et à l'art héraldique, en lui faisant colorier des blasons à l'aquarelle, ce qui enchantait le futur écrivain.

●

Paray-le-Monial, avec sa douce atmosphère familiale, devait exercer une influence profonde sur l'imagination et sur l'esprit d'observation d'Henri de Régnier. Il en a laissé des impressions décrites, avec cette minutie qui lui est habituelle, dans le récit des « Jours heureux » inclus dans son livre « Couleur du temps ».

Plus tard, il devait s'en inspirer dans « Vacances d'un jeune homme sage », dans « Le Divertissement provincial » et dans diverses nouvelles.

Il semble donc bien que ce fut la petite ville charollaise qui révéla la vie provinciale au futur romancier.

Autour des deux maisons familiales, les petites rues silencieuses, le cours désert ombragé de tilleuls, l'église clunisienne, la rivière Bourbince avec ses deux bras où l'eau est rare, les deux ponts au centre de la ville, la belle avenue de platanes centenaires, datant, dit-on, du cardinal de Bouillon, la ligne droite encadrée de hauts peupliers du canal du Centre, se perdant dans les lointains de la campagne charollaise, tout ce paisible décor, au charme désuet, créait un « climat » favorable à l'imagination du romancier, comme les « singularités » des personnages qu'il y rencontra devaient retenir l'attention de l'observateur impassible et précis que fut toujours Henri de Régnier.

Mais le poète, autant que le romancier, s'enchantait de cette douce vie provinciale et ne demeurait pas insensible à sa vieille cité maternelle. Aussi voulut-il en fixer les traits dans ses vers.

Le matin, je me lève, et je sors de la ville,
Le trottoir de la rue est sonore à mon pas,
Et le jeune soleil chauffe les vieilles tuiles,
Et les jardins étroits sont fleuris de lilas.

Le long du mur moussu que dépassent les branches
Un écho que l'on suit vous précède en marchant,
Et le pavé pointu mène à la route blanche
Qui commence au faubourg et s'en va vers les champs.

Et me voici bientôt sur la côte gravie
D'où l'on voit, au soleil et couchée à ses pieds,
Calme, petite, pauvre, isolée, engourdie,
La ville maternelle aux doux toits familiers.

Elle est là, étendue et longue. Sa rivière
Par deux fois, en dormant, passe sous ses deux ponts;
Les arbres de son mail sont vieux comme les pierrres
De son clocher qui pointe au-dessus des maisons.

. . . .
. . . .

Lorsque la nuit qui vient rend les choses confuses
Et que sonne la route dure au pas égal,
Et qu'on écoute au loin le gros bruit de l'écluse,
Et que le vent murmure aux arbres du canal,

Quand l'heure, peu à peu, ramène vers la ville
Ma course fatiguée et qui va voir bientôt
La première fenêtre où brûle l'or de l'huile
Dans la lampe, à travers la vitre sans rideau,

Il me semble tandis que mon retour s'empresse
Et tâte du bâton les bornes du chemin,
Sentir, dans l'ombre, près de moi, avec tendresse,
La patrie aux doux yeux qui me prend par la main.

Ainsi l'auteur de « La Sandale ailée », pare-t-il d'un tendre rayon la petite « ville de France » qu'il aperçut, du haut de la côte gravie, au soir des tempes grises, dans le recueillement du souvenir, par delà les lointaines années...

Alfred Maubert.

GAZETTE

Le livre du jour : « Les Nuits ». — *M. Alfred de Musset est trop connu pour que je me permette de le présenter au public : qui ne se souvient des brillants* Contes d'Espagne et d'Italie, *du délicieux* Spectacle dans un fauteuil? *Et n'est-ce pas en découvrant*

Un dragon jaune et bleu qui dormait dans du foin

que la poésie nouvelle a pris conscience de ses possibilités? Mais M. de Musset s'apprête à publier Les Nuits, *une plaquette appelée à un grand retentissement; il a eu l'extrême obligeance de m'en faire tenir les bonnes feuilles. Comme il n'est pas dans mes habitudes de rendre compte d'un ouvrage avant qu'il n'ait paru, comme au contraire je laisse volontiers la priorité à mes confrères, je me contenterai pour aujourd'hui de détacher de ce recueil, avec l'autorisation des éditions du* Mercure de France *et de l'auteur, un des poèmes les plus caractéristiques de cet art tour à tour poignant et mordant : c'est ainsi que les lecteurs de la revue auront la primeur de la* Nuit de Saint-Germain-des-Prés.

LE POÈTE

O Saint-Germain-des-Prés ! ô perfide quartier
Qui vis l'homme nouveau naître d'un encrier,
J'ai respiré cet air dont l'âme est amollie
Et dont ton souffle impur empesta ma patrie.
Ni ce moine rêveur, ni ce vieux charlatan
N'ont deviné pourquoi je suis pâle et mourant.
Savez-vous ce que c'est que ce mal solitaire?
Ce qu'il en faut souffrir seulement pour s'en taire?
Pour que toute une mer d'angoisses et de maux
Demeure au fond du crâne, entre deux faibles os?
Ah! c'est une secrète et froide maladie
Ce facile mépris de l'homme et de la vie,
Misérable cancer d'un monde qui s'en va
Puisque nul désormais ne lui pardonnera !

LA MUSE

Anime-toi, je t'en conjure;
Je risquerais de m'assoupir.
O mon bien-aimé ! ta blessure
Commence à peine à se rouvrir.

LE POÈTE

Corrupteur! corrupteur! qu'as-tu fait? je suis autre.
Vois! Je suis à genoux, mais les chants de l'apôtre
Ne retentissent plus dans le fond de mon cœur,
Où le néant ressemble encore à la douleur.
Dors-tu content, Jean-Paul, et ta fureur d'écrire
S'éteint-elle ce soir dans tes doigts acharnés?
Husserl était, dit-on, trop jeune pour te lire,
Notre âge doit te plaire et tes hommes sont nés.
Sartre! voilà le nom que la jeunesse entière
Crie au vent qui l'emporte, à l'oiseau qui le suit,
C'est le dernier juron qu'ait lâché Baudelaire
Devant ces *Fleurs du Mal* qui n'étaient pas de lui!
Oui, Sartre, les voilà, tes mots que tout répète,
Ces mots mystérieux que le monde reprend,
Dont chacun veut parler et que nul ne comprend,
Ce savoir si puissant qu'il n'est pas de poète
Qui ne l'ait soulevé dans son cœur et sa tête
Et n'en soit demeuré comme deux ronds de flan!

LA MUSE

Tu te frappais le front en lisant Jean-Paul Sartre,
Alfred, tu pâlissais comme un joueur maudit,
Le frisson te prenait, tes pieds étaient de marbre,
Cuisantes comme dartre
Des mouches te suçaient en bourdonnant la nuit.

Ah! frappe-toi le sexe et comprend la manœuvre :
C'est là qu'est le complexe et le mythe et l'amour,
C'est là qu'est le rocher, c'est là qu'est la couleuvre
D'où des flots de chefs-d'œuvre
Depuis Moïse et Freud jaillissent chaque jour!

LE POÈTE

Ah! Muse, tu dis vrai, mais je veux te décrire
L'heure et l'occasion de mon premier délire.
C'était, il m'en souvient, à deux pas du métro;
Tout existait dans Flor et dans Jédeumagho,
De mon banc je voyais chasser les bayadères,
Les chiens suaient d'angoisse à tous les réverbères,
Les souffles de la nuit fleuraient le blablabla.
Je me sentis frémir lorsque l'heure sonna :
Il ne viendrait donc pas! Seul, la tête baissée,
J'écoutais bouillonner mon ardeur insensée.
Une bouche d'égout palpitait vaguement.
Je le nommai cent fois perfide, garnement,
Je comptais les gin-fizz qu'en vain je lui fis boire :
Hélas! au souvenir de sa vertu notoire
Quels maux et quels chagrins n'étaient pas redoublés!
J'inventai Gamiani et ses deux nuits d'excès...
Je m'assoupis enfin, las d'une vaine attente.
Je rouvris la paupière à l'aurore naissante :

Ce fut pour voir, horreur! les maisons s'éveiller,
La fille à sa fenêtre en train de se raser
Les aisselles; partout, bien clos dans leurs cellules,
Absurdement voici les Autres qui pullulent,
Ignorant la torpeur qui les cloue à la terre,
Leurs agitations dans la fange et le sang,
Leurs nuits sans espérance et leurs jours sans lumière;
Ils mourront sans avoir lu *L'Etre et le Néant*...
Tout à coup, au détour d'une étroite ruelle
J'entends sur le pavé glisser une semelle
De crêpe. Où me cacher? Je l'aperçois, c'est lui...
— Salut, vieux! — D'où viens-tu? Qu'as-tu fait cette nuit?
Réponds, que me veux-tu? qui t'amène à cette heure?
Tandis que sur ce banc seul je veille et je pleure
En quel lieu, dans quel lit, à qui soupirais-tu?
Perfide! audacieux! Le monstre est bien foutu
De me taper encor d'un billet de cent balles!
Retourne d'où tu viens, chez les femmes fatales!
Laisse-moi pour toujours oublier ta beauté
Et quand je pense à toi m'en croire dégoûté!

LA MUSE

Poète, c'est assez. Dédaigne l'infidèle;
Ta déréliction te laisse encore une aile :
Aimerais-tu les fleurs, les genêts, les coteaux,
Les sonnets de Shakspeare et les chants des Saphos,
Les bateaux de Loti, le salon des Guermantes,
Si tu n'y retrouvais des oncles et des tantes
Le cœur tout embrasé par des feux si connus
Qu'ils font déjà pâlir l'étoile de Vénus?
Ah! pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici-bas doive rester muette.
Laisse donc s'élargir la blessure en ton cœur,
Quand au fils du Bédouin, lassé d'un long usage,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur,
Il donne enfin congé, tel grand vieillard peu sage
Dans le matin brumeux retourne à ses pipeaux :
Les plus désespérés sont les cas les plus beaux.

LE POÈTE

Tu dis vrai : la femme est impie
Et c'est un frisson plein d'horreur
Quand cette vipère assouvie
S'endort enfin sur notre cœur.
O déesse, viens à mon aide
Et sois témoin de mon serment :
Par les yeux bleus de Palamède
Et par l'éclat du Parlement,
Par la parfaite modestie
De Montherlant et de Benda,
Par l'Atlantique et l'alchimie
D'un verre de coca-cola,

Par la clarté tranquille et pure
De l'astre d'Isidore Isou,
Par cette Seine qui murmure
Entre nos pierres son dégoût,
Je te bannis de ma mémoire,
Reste d'un amour insensé,
Petit projet de mon histoire
Tôt avorté dans mon passé!

LA MUSE

Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse?
Prends ta machine, Alfred, le vin de la jeunesse
Fermente cette nuit dans l'absurde univers :
Poète, à ta machine, et me tape cent vers.

LE POÈTE

Non, maintenant, belle bougresse,
Maintenant, Muse, aux Deux Magots!
Allons mesurer la détresse
D'une assiette de croissants chauds;
Déjà la terrasse arrosée
Néantise un nouveau balai,
Viens réveiller notre nausée
D'un verre de café au lait.
Viens voir la faune existentielle
Sortir des voiles du sommeil,
Nous allons bâiller avec elle
Au premier rayon du soleil!

P. c. c. HENRI COTTEZ.

La Télémacomanie, de l'abbé Faydit. — *Pour être théologien, on n'en est pas moins homme. Et quand on a conscience d'avoir écrit un chef-d'œuvre, on se résigne mal à demeurer dans cette humble obscurité qui plaît tant aux regards de Dieu. C'est assez dire que la vanité littéraire n'épargne pas les gens d'Eglise. Au Grand Siècle notamment, le moindre grimaud ensoutané brigue sa part d'applaudissements et quiconque sait arrondir une dévote période entend léguer à la postérité le fruit de ses veilles. D'où parfois les révélations tardives de scribes mercenaires, dont la charité chrétienne ne va point jusqu'à céder au prochain leurs titres de gloire. L'abbé Pierre Faydit est de ce nombre. « Etant Official et grand Vicaire de Nevers », il composa au nom de son évêque « un Mandement contre le Livre des* Maximes des Saints ». *Comme on pouvait s'y attendre, Bossuet l'approuva fort. En effet, soucieux de se ménager des alliés dans la lutte qui l'opposait à Fénelon, lors de la controverse du quiétisme, Monsieur de Meaux ne fit point faute de « dire en bonne compagnie, que c'était le plus*

beau des Mandements qu'il eût vu ». Mais un témoignage oral, si éclatant soit-il, risque toujours de n'être pas retenu par l'histoire. Afin de le confier plus sûrement à la mémoire des hommes, l'abbé Faydit l'a donc recueilli dans le volume des Remarques sur Virgile et sur Homère et sur le style poétique de l'Ecriture Sainte, *qui fut l'œuvre de ses dernières années. Comme sa vieillesse couteuse est en veine de confidences, il profite même de l'occasion pour publier aussi quelques fragments inédits que Monsieur de Nevers, épris de concision, écarta de l'impérissable mandement, revendiqué par son grand vicaire.*

En outre, glorieux de cet exploit théologique, l'abbé Faydit avait voulu renouveler, aux dépens de Fénelon, ses prouesses de polémiste sacré. C'est ainsi qu'en 1700 *paraît « à Eleuterople, chez Pierre Philalèthe »,* la Télémacomanie ou la Censure et Critique du Roman intitulé les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse. *Le réquisitoire est particulièrement sévère. Selon l'abbé Faydit, Monsieur de Cambrai avilit son talent d'écrivain en retraçant d'une plume aimable de galantes fictions. Naguère auteur mystique aux sublimes élans, le voilà « tombé dans la basse région des faiseurs de Romans, des Perraults et des Perroquets ». Du même coup, il compromet la sainteté de son état, il oublie le rang qu'il tient dans l'Eglise. Comment le directeur de conscience pourra-t-il désormais entrainer les âmes des fidèles sur le chemin de la pureté? « Les jeunes filles les plus modestes et les religieuses même les plus austères s'autoriseront par son exemple et s'exciteront à lire des romans. » Les garçons, séduits à leur tour par les blandices de Monsieur de Cambrai vont s'abandonner au démon de la luxure. Car l'auteur du* Télémaque *se complait dans l'évocation d'attitudes impudiques et il ne craint point de faire apparaître des nymphes affriolantes qui « nagent toutes nues aux yeux d'un jeune homme pour l'enflammer ». Non content de multiplier les scènes libidineuses, le roman de Fénelon infuse dans les cœurs le venin d'un enseignement corrupteur. Tandis que le bon chrétien, avant de s'endormir, implore la miséricorde de Dieu pour éloigner de son sommeil les fantômes épuisants de la volupté, Calypso souhaite au fils d'Ulysse d'être visité par « des songes légers qui, dit-elle, voltigeant autour de vous, flattent vos sens par les images les plus riantes ». On prévoit sans peine les conséquences de paroles aussi pernicieuses. Après avoir lu ce volume impie, bien propre à flatter leurs passions naissantes, les jeunes gens de l'un et l'autre sexe, que tourmente la chaleur de l'âge, ne manqueront pas « de faire une semblable prière pour eux en se couchant ». Voilà comment Monsieur de Cambrai prêche le vice et le libertinage. Le serviteur du Dieu vivant a trahi sa mission. Son livre est « la Coupe de vin empoisonné de la Prostituée de Babylone ». Il enivre et précipite dans l'abime les âmes qui avaient été rachetées par le précieux sang du Christ.*

Ainsi, pendant soixante-dix pages et plus, l'abbé Faydit clame son indignation avec des accents pathétiques, capables de rendre jaloux les orateurs qui tonnent du haut de la chaire de vérité. Puis brusquement il change de propos et se met à pourchasser les anachronismes, dont le Télémaque *fourmille. A l'en croire, Monsieur de Cambrai fait vivre côte à côte les personnages les plus disparates, « comme si on disait que feu M. le Maréchal de Luxembourg était général de l'armée de Pépin le Bref ». Bien qu'il prête à raillerie, l'audacieux artifice de Fénelon n'étonne guère; car la tradition épique, dont il se réclame, est coutumière de ce genre de miracles. Mais l'abbé Faydit ne badine pas avec la chronologie. Au cours d'une enquête interminable, son zèle intempestif relève dans le* Télémaque *toutes les erreurs qui outragent la fable et l'histoire. Ce sont alors des chapitres de la plus sauvage aridité, où le lecteur imprudent pense périr d'inanition. Quand l'auteur de la* Télémacomanie *cesse enfin de jongler avec les dates, son érudition devient plus aimable. Aux mœurs antiques, dont le roman de Fénelon présente la spécieuse peinture, il oppose le témoignage des historiens profanes et sacrés. Son examen critique s'enrichit alors de commentaires imprévus, d'où l'honnête homme saura pourtant tirer quelque profit.*

L'abbé Faydit estime, par exemple, que Monsieur de Cambrai s'abuse d'étrange manière lorsqu'il vante l'ardente piété qui anime l'Egypte, au moment où Télémaque aborde dans le pays. « Je ne sache, avoue-t-il, qu'une chose qui puisse faire passer les anciens Egyptiens pour dévots, c'est qu'ils se donnaient la discipline pour se préparer dignement à la Communion et se fouettaient jusqu'au sang par Pénitence. » Certes, l'auteur de la Télémacomanie *ne dissimule point combien pareille objection est redoutable pour la thèse qu'il défend. En effet cet unique argument suffirait pour jeter le trouble dans les esprits superficiels, qui risquent d'interpréter à contre-fil la tradition chrétienne des premiers siècles. Aussi l'abbé Faydit, assisté de son compère l'abbé Boileau, argumente subtilement afin de définir le bon usage de la flagellation dans la vie religieuse. Malgré l'exemple édifiant des hôtes de la Trappe, il soutient que la discipline est fort préjudiciable au pénitent qui se l'inflige. Avec de telles pratiques, dont l'effet le plus sûr est de stimuler les tempéraments engourdis, le patient ne manque point de compromettre le salut éternel de son âme. « Au contraire, rien ne chasse mieux le démon de l'impureté dans les autres que de les bien fouetter soi-même... S. Bernardin de Sienne et le grand S. Edme, archevêque de Cantorbéry, ont fouetté rigoureusement de leur propre main certaines jeunes demoiselles lascives, qui étaient venues pour les tenter, après les avoir fait déshabiller. » Opportune leçon d'humilité à l'adresse des superbes, qui s'appliqueraient à gagner le ciel par les voies solitaires. Comme l'abbé Faydit le leur rappelle, s'ils veulent connaître la félicité, ils doivent d'abord implorer l'assistance d'une main pieuse.*

Baissant un peu le ton, l'auteur de la Télémacomanie *dénonce ensuite les invraisemblances de l'intrigue, imaginée par Fénelon. Fort de l'autorité de saint Clément d'Alexandrie, il observe qu'un étranger ne peut s'entretenir avec des prêtres égyptiens, sans embrasser leur religion et se faire pour le moins circoncire comme eux. « Que dis-je circoncire? Il faut qu'avec le fer et le rasoir, on l'ait mis au même état que l'oncle d'Aloyse mit Abailard... » Télémaque, réduit en esclavage, n'a pu échapper à la loi commune, lorsqu'il fut reçu dans l'intimité du grand prêtre Termosiris, qui daigna lui apprendre à jouer de la flûte pour le consoler de sa disgrâce. La condition nouvelle de « ce pauvre estropié » est d'autant moins douteuse que Monsieur de Cambrai attribue désormais au fils d'Ulysse une magnifique voix de soprano. On en peut conclure que les galantes dames « n'auraient pas été si affolées de lui que le roman les représente ». Car il faudrait pour cela supposer que les multiples amoureuses de Télémaque « n'aient point eut vent de son infirmité secrète ». Et l'abbé Faydit se refuse à l'admettre. Il connaît trop bien la nature humaine. Comme dirait l'illustre Dupanloup, ce n'est pas en vain qu'il a si longtemps confessé la province.* — HUBERT FABUREAU.

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 7920 — 1950
Dépôt légal : 4e trimestre 1950.

MARC BLANCPAIN

Secrétaire général de l'Alliance française
Grand Prix du Roman 1945
Prix Courteline 1946

LA MAISON DU BON DIEU

FABLES ET RÉCITS

Prix : 210 francs

Pesons nos mots. Voici un petit chef-d'œuvre de finesse, d'esprit, d'émotion et aussi de style (*Opéra*).

Ah! le délicat, le charmant, le gai et sain petit livre! Il sent bon la campagne, l'étable, l'écurie, la mare, les arbres et le « vent crispé du matin ». C'est du Marc Blancpain de la meilleure année, du meilleur cru, le Blancpain bien nommé... (*Hommes et Mondes*).

Là, nul ne bêtifie et les bêtes ont trop de vraie vie pour moraliser. Le style est donc toujours d'une simplicité raffinée. C'est le style de la meilleure compagnie, celui de l'homme en paix avec la création (HENRI PETIT, *Le Parisien libéré*).

L'excellent recueil de récits campagnards que voici! Nous avons eu plaisir à le lire. Il est coloré, dru, baigné de cette généreuse poésie de la terre qu'on trouve chez si peu d'auteurs! (*Le Bulletin des Lettres.*)

...On pense parfois à Jules Renard et à Marcel Aymé; mais c'est pour mieux situer le livre à ces confins des mondes humain et animal où l'amour supprime les bornes frontières (RENÉ LALOU, *Nouvelles littéraires*).

Parmi les mieux venus de ces contes, je citerai le *Collier Bleu*, l'*Invité*, la *Dentition du Rat*, ce dernier, surtout, vibrant d'humaine pitié et de sympathie sous son écorce d'ironie légère (PASCALE OLIVIER, *Le Divan*).

Je ne sache pas qu'on ait jamais observé aussi minutieusement nos frères soi-disant inférieurs, pénétré leur petite âme obscure avec autant d'intelligence et de sympathie (JEAN ROUSSELOT, *L'Echo d'Oran*).

C'est un ravissant petit livre qui fleure bon la campagne, au matin, quand les foins sont encore en meulons. Un petit livre plein de santé, aux joues rouges comme une jeune villageoise, plein de bonne humeur, comme les propos de paysans à un repas de dépiquage. Plein d'observation, d'esprit, de finesse... (PIERRE LESDAIN, *Volonté Bruxelles*).

La vérité intérieure des caractères de chacun est soutenue par des expressions si justes de ton qu'elle semble être là dans le naturel (L. P., *Gazette des Lettres*).

DICTIONNAIRE
DE
BIOGRAPHIE FRANÇAISE

La vie, l'influence et les œuvres des personnages français qui se sont illustrés au cours de notre histoire

Vingt volumes ou 120 fascicules publiés sous la direction de M. Prevost et Roman d'Amat

VIENT DE PARAITRE :

FASCICULE 28. . . . . **425** fr.

Les Nos 1 à 28 (A à Bazin) valent. . . . . **5.225** fr.

Les Nos 29 à 120 seront facturés aux abonnés à mesure qu'ils paraîtront.

LETOUZEY et ANÉ, 87, Bd Raspail, PARIS-VIE

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1950. N. M. P. P